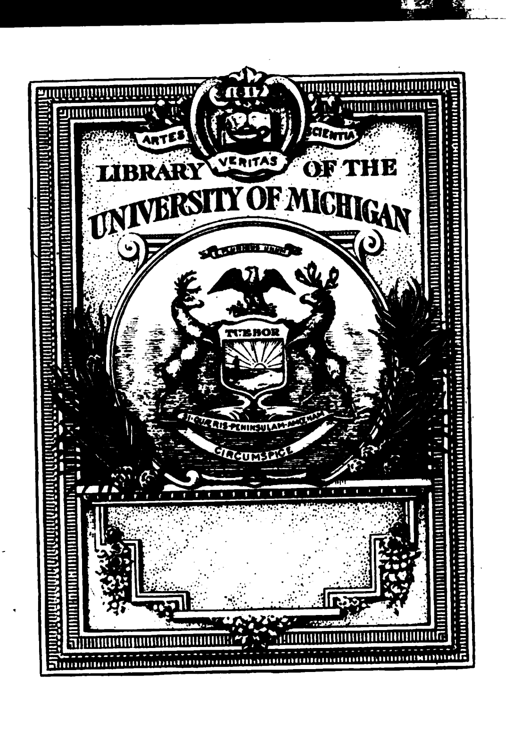

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE. 1751.

PREMIER VOLUME.



A PARIS,

Chez
- La Veuve CAILLEAU, rue Saint Jacques, à S André.
- La Veuve PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-Neuf.
- JEAN DE NULLY, au Palais.
- JACQUES BARROIS, Quai des Augustins, à la ville de Nevers.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVIS.

L'ADRESSE du Mercure est à M. MERIEN, Commis au Mercure, rue de l'Echelle Saint Honoré, à l'Hôtel de la Roche-sur-Yon, pour remettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresseront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers, qui souhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main, & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoye aussi par la Poste, aux personnes de Province qui le desirent, les frais de la poste ne sont pas considérables.

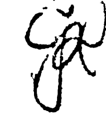
On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit sieur Merien, Commis au Mercure; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'ils payeront, sçavoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leurs tems.

On prie aussi les personnes de Province, à qui on envoye le Mercure par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque sémestre, sans cela on eroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet ouvrage.

On adresse la même priere aux Libraires de Province.

Les personnes qui voudront d'autres Mercures que ceux du mois courant, les trouveront chez la veuve Pissot, Quai de Conti.

PRIX XXX. SOLS.





MERCURE DE FRANCE,

DEDIÉ AU ROI.

DECEMBRE. 1751.

PIECES FUGITIVES, en Vers & en Prose.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ, CONTE ALLEGORIQUE.

Composé en prose par M. le Marquis de Lassé.

UN jour l'Amour & l'Amitié
S'en allant en pelerinage,
Se rencontrerent au passage
D'un bois : tous deux étoient à pied :
(C'étoit leur vœu.) L'amitié douce & sage
S'arrêta-là, l'enfant lui fit pitié ;
Il étoit las, défrisé, tout en nage,

Ses petits pieds plus rouges que du feu,
Le front suant : hélas ! mon Dieu,
Dit l'Amitié, quel équipage !
Où courez-vous ? J'ai fait un vœu,
Reprit l'enfant, je vais en diligence
Pour l'accomplir. Vous, un vœu ! quelle enfance !
Vous, à qui l'on en fait, & qu'on rompt si souvent !
Vous, le Dieu du parjure ! il est bien vrai pourtant ;
J'en ai fait un, & j'y serai fidéle.
En vérité, l'avanture est nouvelle.
Mais le Soleil est haut, arrêtons-nous ici :
Si vous faites des vœux, j'en ai fait un aussi :
En attendant que le grand chaud se passe,
Racontez-moi votre histoire de grace ;
Je dirai la mienne à mon tour :
Je le veux bien, lui dit l'Amour.

On sçait assez, que je vois avec peine,
Deux cœurs garder long-tems la même chaîne,
Les mêmes fers lassent mes yeux,
Quand on les rompt mon empire en va mieux,
Et l'inconstance augmente mon domaine !
Cependant un beau jour j'eus curiosité
De voir jusqu'où pouvoit s'étendre la constance :
Ce sentiment n'est pas en ma puissance,
Il passe mon autorité :
J'eus donc recours à la Fidélité ;
Je lui promis double chandelle

S'il lui plaisoit rendre fidéle
Tel couple que je lui dirois :
Aussi--tôt je choisis pour en faire l'épreuve,
Non pas une ame toute neuve ;
Mais un cœur aguerri, que les plus doux attraits
Gardoient au plus quelque semaine,
Et que Mars jusques-là ne me prêtoit qu'à peine :
Si celui-là, disois-je, est pris dans nos filets,
J'acquitterai mon vœu : je fais plus ; je le mene
Vers un magnifique Palais,
Où sous une tutelle austére,
Redoutant son cœur & sa mere,
Logeoit une jeune beauté ;
Dans un lieu du monde écarté.
Le Mystére en manteau, marchoit à mon côté :
Dès que l'un à l'autre fut présenté,
Je les blessai bel & bien l'un pour l'autre :
Et puis m'adressant à la Fidélité,
J'ai fait ma charge, allez faire la vôtre ;
Qu'ils s'aiment dans vingt ans ! les vingt ans sont passés,
C'est pis qu'en commençant, ils sont plus empressés :
Avec même scrupule ils honorent mon culte ;
Tantôt dans les Cités au milieu du tumulte,
Tantôt sous un toit simple, ou bien sous des ormeaux,
L'un à l'autre toujours nouveaux,
Ils ramenent ces jours paisibles,
Qu'aux mortels heureux & sensibles

Filoit la Parque au siécle d'or.
Puissent-ils voir les ans du vieux Nestor !
J'en ferois bien le vœu, si les Parques terribles
Se laissoient toucher par des vœux...
Mais qu'avez-vous ? ma surprise est fort grande,
Dit l'Amitié, nous allons tous les deux
Au même Autel porter la même offrande :
Lasse de ne plus voir de fidéles amis,
Ainsi que vous, j'avois promis
Une offrande à notre Déesse :
Elle m'en a trouvé dignes d'être égalés
Aux plus beau tems de Rome & de la Gréce :
Depuis un mois encore ils se sont signalés ;
Hélas ! il a pensé leur en coûter la vie :
Elise & Lisidor, couple digne d'envie,
Couple digne en effet, des honneurs immortels ;
Votre amitié tendre & fidéle
Servira quelque jour aux perfides mortels,
Ou de reproche ou de modéle.
Qu'entens-je, dit l'Amour ? quels noms prononcez-vous ?
Elise & Lisidor ! étonnement extrême !
Eh ! quoi, cé sont ces amans même,
Qui goûtent sous mes loix le bonheur le plus doux !
Pour vous & moi quel avantage !
Ne nous séparons plus, ma sœur, embrassons-nous ;
Achevons notre heureux voyage,
Et bénissons cent fois le jour
Où l'Amitié s'unit avec l'Amour.

ARTS RESULTATS

Du Clavecin oculaire.

MOnsieur de Voltaire, à la page 148 de ses *Elemens de la Philosophie de Newton*, Edit. de Londres 1738, termine ce qu'il dit du Clavecin oculaire par ces mots. *Il me paroit que tout esprit équitable ne peut que louer l'effort & le genie de celui qui cherche à aggrandir la cariere des Arts & de la nature.* Il avoit dit plus haut. *On ne peut que remercier un homme qui cherche à donner aux autres de nouveaux Arts & de nouveaux Plaisirs.*

Un génie tel que celui de M. de Voltaire, est fait pour voir tout d'un coup bien loin. Si le Clavecin étoit exécuté, le public en verroit alors résulter bien de nouveaux Arts, & la carriere de la Musique & de la Peinture s'aggrandir chacune du double, & les deux ensemble du quadruple. En attendant cette exécution, toute dépendante du public & peut-être liée à l'heureuse époque du renouvellement actuel de l'auguste Tige de nos Rois, voici un Art approprié au brillant des fêtes que ce renouvellement occasionne.

Nouvel Art d'illumination.

Tout a des principes dans la Nature. Souvent l'instinct nous les fait suivre, mais de loin & mal, lorsqu'ils ne sont pas dévelopés. On choisit la nuit, & la nuit la plus obscure pour faire une belle illumination. On en sçait jusques-là. Et dureste on ne vise qu'à faire du clair. Ce qu'on fait trop n'est pas ce qu'on fait le mieux. Ce n'est même jusques là qu'un demi Art, dont la Nature pure fait l'autre moitié. Voici une illumination toute artificielle, sçavante par conséquent, mais de goût, *aut ego fallor.*

Une pyramide dont le bas seroit chargé de gros feux, sombres, obscurs, rougeâtres, noirâtres même, dans de grandes terrines pleines de l'huile la plus grossiere, de graisses, de poix même, & qui par étages espacés, porteroit des terrines moins grandes & d'un feu de moins en moins obscur, & peu à peu de gros lampions entremeslés de plus en plus avec les pots à feu, aboutissant graduellement à ce qu'il y a de plus petits lampions en nombre comme infini, d'un feu blanc, clair & très vif, formeroit, si je ne me trompe, une belle illumination, & avec un peu d'entente, un embrasement, une

fournaiſe, un Volcan, un Veſuve, pluſieurs même ſi on vouloit; portant en eux mêmes leurs réchauts de clair obſcur. *Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem* en ſeroit la Deviſe ou l'Emblême.

Autres manieres d'illumination.

En général toute illumination doit faire tableau par le contraſte du clair obſcur. On peut faire un rond, un quarré, un triangle, ou toute autre figure géométrique ou Pittoreſque, dont le clair ſoit graduellement encadré d'obſcur comme on encadre un tableau pour le faire briller.

Au lieu d'aller de l'obſcur de la circonférence au centre lumineux, on peut imiter le ſoleil d'artifice, en mettant l'obſcur au centre ou le moins clair, & en dégradant ou graduant tout à fait au très clair par rayons ondoyants ou non ondoyants. On peut enfin exécuter toutes ſortes de deſſeins par compartiments, & un par un mélange varié avec entente de traits ſombres & clairs pour repréſenter un parterre, des pots de fleurs, &c.

Or tout cela, comme on a dit, n'eſt qu'un corollaire du Clavecin ſuſdit, car la Muſique ſonnante eſt le contraſte du *grave-aigu*. Ainſi la *Muſique voyante* doit être le contraſte du *clair-obſcur*. L'obſcur re-

pond au grave, le clair à l'aigu. Une Musique n'est parfaite, que lorsqu'elle est bien dessinée, & contrastée de basses & de dessus, & qu'en un mot elle fait tableau. Dans une illumination, d'artifice même, le chef-d'œuvre de l'Art seroit de faire jouer les 4 & les 6 parties de clair obscur, en imitation des basses, tailles, contres & dessus.

Le parfait seroit d'associer comme en peinture le coloris au clair obscur, & de faire une pyramide, un encadrement, une façade, un dessein, un *chœur de lumiere*, par exemple d'une gradation de violet, bleu rougeâtre, bleu pur, verd, jaune, orangé, feu clair, blanc vif ou même simplement, ce qui est plus facile & selon la pure nature, en allant du violet au rouge, au jaune, au blanc, les bleux, verds, orangés même en feu, étant jusqu'ici difficiles à exécuter.

Peut-être ce dernier Art du coloris joint au clair obscur, est-il réservé au Clavecin. M. de Voltaire au même endroit cité dit en parlant de l'Auteur. *Il y a eu des Pays où le Public l'auroit récompensé.* Que le Public exécute le Clavecin, l'Auteur sera trop récompensé par le plaisir du Public. Voici une autre espece de corollaire Théorique du même Art de *Musique voyante.*

Comparaison de la Peinture, de la Poësie & de la Musique.

Dieu a fait l'homme parfait de corps, de cœur & d'esprit. La Fable l'appelle Saturne, le pere du Tems, & le place au siécle d'Or dans le jardin des Hespérides, séjour de l'innocence & de la volupté. L'Histoire l'appelle Adam, & le place dans un jardin de délices avec la même innocence, &c.

Ars longa, vita brevis disons-nous ; *l'Art est long & la vie est courte* : & nous le disons par le sentiment d'une vie trop courte, trop misérable, trop coupable, trop maudite pour inventer les Arts, dont la premiere invention vient en effet du Paradis Terrestre & de Saturne, selon les Poëtes, d'Adam, selon moi. Qu'on examine bien, l'Histoire surtout, on ne trouvera jamais qu'une vie mêlée de passions, de crimes, de douleurs, d'infirmités, de nuit & de mort soit propre pour inventer les Arts. A peine suffit-elle pour les exécuter par lambeaux. Vingt-six ans ont-ils suffi pour exécuter ce Clavecin, dont l'Auteur rapporte bien surement l'invention à Adam, ou du moins à Jubal qui est l'Appollon de la Fable.

Quoiqu'il en soit, voici un échantillon

de la *description du Paradis Terestre*, autrement intitulée *l'Invention des Arts*, tous liberaux alors, tous méchaniques & serviles aujourd'hui. L'ouvrage est écrit en lettres familieres à un ami, tel est le commencement & la moitié de la soixante-seiziéme Lettre.

» Il s'agit, mon cher ami, de choisir
» entre la Peinture & la Musique, pour
» sçavoir auquel de ces deux Arts vous
» voulez qu'Adam ait dû son invention
» de la Poësie. Car à l'origine tous les Arts
» seroient ensemble, & écloroient l'un
» de l'autre comme fleurs & fruits sortant
» de la même tige.

Horace est pour la Peinture, *ut Pictura Poësis erit.* Pour moi qui ne vois pas le rapport immédiat de ces deux Arts de Peinture & de Poësie, je dérive plus volontiers la Musique de la Poësie ou la Poësie de la Musique, les conservant, si vous voulez, écloses d'un seul jet, du même jet. Car Adam alloit vîte, avec son génie tout neuf & son cœur subordonné à l'esprit, sans parler du corps docile à les seconder.

La Peinture est un Art admirable, mais ce me semble, fixe, pesant & superficiel en comparaison, & du reste peu ressemblant à cet Art naturel d'entousiasme qui transpose le Poëte & évapore presque le

Musicien. Car je fais cas des caractéres reconnus & établis. Un grand Peintre est communément un bel esprit, un homme même cultivé & poli. Un grand Poëte est un grand génie. Il y a réellement de la verve dans son fait, souvent même dans sa conduite. Pour le Musicien, il n'excelle gueres sans être frappé d'un grand essor d'imagination & presque de, &c.

Je ne dis pas que le Peintre n'ait son enthousiasme, & qu'il ne lui faille même un génie grand & élevé pour réunir en lui-même *tutta l'Academia del Disegno*. Mais avouez qu'il y a cette différence entre la Poësie & la Peinture qu'il n'est pas permis à celle là d'être médiocre, *Mediocribus esse Poëtis non licet* : au lieu que les formes toujours sensibles & surtout les couleurs toujours gracieuses aident bien au Peintre, & remplacent aux yeux du vulgaire les beautés de génie & de parfaites imitations. Venons au fonds.

La Peinture ne peut saisir qu'un moment d'une Histoire, d'un Héros, du plus grand événement & cela même lui ôte le mouvement qui fait marcher le Poëte & fait voler le Musicien sur les ailes du tems que la Mesure regle sans le retarder. Le Poëte marche, court d'action en action. La suite des évenemens donne un feu

tout à fait intéressant à son discours comme Prophétique & divin. Le Musicien court, vole en effet de mouvement en mouvement, & sans souvent dire grand chose il dit toujours, & a toujours l'air de dire du nouveau. Au premier coup d'œil la Peinture a tout dit.

Il s'agit surtout d'harmonie : le Peintre s'en vante, & je ne dirai pas qu'il n'y ait une sorte d'harmonie dans le Dessein, & surtout dans le coloris. Mais qui dit harmonie, ne dit pas Musique pour cela. La Musique gît toute en mouvement *Presto*, *largo*, *allegro*, *prestissimo*. Les couleurs de la Peinture sont essentiellement immobiles. Ce n'est tout auplus qu'à l'aide du Clavecin & de la Musique, qu'elles peuvent prendre du mouvement.

Quelle diversité de tons qu'étale la Peinture, elle ne les étale que trop, tous à la fois. C'est comme si en mettant le coude & le bras entier sur les touches d'un Orgue ou d'un Clavecin: on en faisoit sonner tous les tons à la fois. Quel concert ! mais plutôt quelle confusion ! quelle cacophonie ! & puis ses contrastes sont trop nuancés, trop fondus, les reflets seuls achevent de tout empâter. Leur Art est trop de proche en proche, trop marqué, trop à découvert.

La Musique est inimitable par ses tran-

ftions brusques, grandes, & comme d'une extrémité à l'autre par octaves, par quintes, quartes, tierces, dixtes, fut-ce tons & sémi-tons toujours tranchés & sensibles. Sans parler des dissonances, septiémes, tritons, quintes, fausses & superflues. La Peinture a des dissonances, mais à deviner, & toujours préparées & sauvées de trop près. J'ai vû des connoisseurs qui ne goûtoient que les Rhimbrants, ou les Croquis de quatre traits de plume ou de Pinceau.

La Musique est la plus fiere maniere de peindre par grands traits, à grands coups de pinceau, de brosse ou de balais. Son harmonie est fortement prononcée, estrapaçonnée si l'on veut. Un ton est toujours ce qu'il est, & ne se confond jamais avec l'autre. Non seulement l'harmonie y est comme chez elle, mais à chaque instant elle dit, *me voilà*, *c'est moi.*

A celle de la Peinture il manque un interprête qui dise, *la voyez-vous* ? Elle est essentiellement muette. De 30, de 300 Spectateurs, un seul la voit à peine. La Musique est l'harmonie en personne. Un tableau est parfait, lorsqu'il *n'y manque que la parole* ; mais elle y manque enfin toujours. Ce qu'on appelle même *le silence de l'harmonie*, est toujours bruyant. L'harmo-

nie des couleurs est un silence tout court.

Quand on a entendu parler d'une Musique de couleurs, les Peintres ont cru qu'on leur adressoit la parole, qu'on parloit de quelque chose d'analogue à leur Art, les plus habiles d'entre les Sçavans & les beaux Esprits, n'ont voulu jamais imaginer que de la Peinture. Pas un mot, pas plus que si on avoit parlé d'un papier marbré ou d'un marbre naturel. Encore le marbre est-il froid & le papier marbré est un barbouillage. En général l'Auteur a toujours observé qu'il n'avoit parlé qu'au Musicien, les seuls Musiciens l'ayant entendu, il n'a jamais parlé que d'une Musique & jamais d'une Peinture de couleurs.

Que le vert brille après ou avec le violet bien prononcés tous deux, que le jaune tout de suite contraste avec le bleu, le cramoisi avec l'orangé, le couleur d'or avec le celadon, le bleu turquin avec l'aurore, l'isabelle avec le lilla, l'olive avec le gris de lin, cela ne fait jamais que *la mi*, *mi ut*, *sol dieze*, *fa avec & dieze*, *&c.* de la Musique; en un mot & jamais de la Peinture, si ce n'est allégorique. C'est un tableau mouvant tout au plus : mais le mouvement cause la surprise, & tient toujours l'œil éveillé, & l'ame en suspens.

On aime assez à voir une fois un beau

tableau. Souvent il ne soutient pas à l'œil sa réputation d'oreille. Une belle Musique, un Opéra de Lulli se revoit avec plaisir mille fois, & paroit toujours nouveau, & cause du mouvement qui donne à tout la vie, une légereté, un feu vital, un air même de nouveauté. Le Peintre peut valoir le Musicien ; mais la Musique a vingt degrés de supériorité sur la Peinture.

Il faut bien du tems à un Peintre pour faire un tableau capable de me plaire pendant peu de minutes. Encore ce tableau coûte-il beaucoup à voir, surtout à avoir, à acquérir. Est-il acquis ? Il orne une muraille, une tapisserie, & on le laisse là pour les curieux à venir.

La Musique est plus facile à faire, j'en conviens, & n'en vaut que mieux. La longueur, la Méchanique, la Maussaderie du travail n'en rallentit pas le feu. A peu de frais on peut se donner des 3, 4 & 5 heures délicieuses par une riche variété de Musique de vingt Auteurs fameux, exécutés chez le moindre Bourgeois de Paris.

Je doute que la vuë de tous les tableaux du Luxemboug ou du Salon, ait jamais beaucoup réchauffé la verve d'un Poëte qui passe des heures à les lorgner. L'action même de lorgner souvent avec peine &

effort, glace une tête Poëtique. C'est le fait que les sujets de tableaux se prennent le plus souvent chez les Poëtes. Y a-t'il de Poëte qui ait pris un sujet de Poëme dans tous les tableaux? J'ai vû bien des Poëtes sortir pleins d'enthousiasme d'un concert ordinaire de simplement bonne Musique.

Je n'avilis point les Peintres; je les révere pour le moins autant que les Musiciens. Les Peintres sont communément des gens de Lettres, des Sçavans, gens de conversation & de bon commerce. Je ne dis rien des Musiciens: on les connoit. Autre chose est l'Art, autre chose l'Artiste. Je parle même bien plus de l'effet de l'Art que de l'Art même. Tout ce que je veux dire est que la Musique est un Art plus sensible, plus extérieur que la Peinture qui est un Art à demeure, au lieu que la Musique n'est que de passage & comme de surérogation, de superflu, de luxe par conséquent, plus que de nécessité.

Je ne veux même bien dire, si ce n'est que la Musique a bien plus d'affinité avec la Poësie qu'avec la Peinture, avec qui elle fait une espece de disparate.

Tout étoit fort tranquille, je crois, dans le Paradis Terrestre, & tout y alloit d'un grand ordre, lorsqu'Adam Archi-

recte tenoit tous les animaux ses manœuvres en haleine ; chacun selon son instinct, occupés à le servir pour la construction d'un Autel, d'un Temple ou d'un Palais. Tout étoit immobile & sédentaire, lorsque Adam Peintre, les tenoit en respect autour de son attelier, peignant le bon Dieu, les Anges, Eve ou les animaux mêmes.

Mais dès que Adam Musicien ou Poëte prit la lyre, la flute, le violon, la trompette, le clairon, ou qu'il chanta, j'imagine que tous le Paradis s'ébranla, sauta, dansa, retentit, surtout si l'enthousiasme Poëtique articula des sons pathétiques, vifs, gais, nobles, variés ou simplement mélodieux ou harmonieux. Les Orpheés, les Anphions qui font danser les arbres, & portent les pierres en cadence sur les murs de Thebes, passent la Fable de ces prétendus Héros, s'ils n'atteignent à l'Histoire d'Adam innocent.

Ce qui rend la Musique facile à faire, imparfaite même dans ses Portraits, inarticulée dans ses caractéres rélativement à la Peinture, & surtout à la Poësie, en fait les délices. Elle ne peint qu'à demi mot : il faut un peu la deviner à cet égard, comme la Peinture à l'égard de l'harmonie. Il faut courir après, elle est

de ſoi fugitive & volage. La Peinture reſte trop là. Elle parle trop aux yeux, aux badaux, aux ſots. A demi & à quart de mot la Muſique parle aux ſeuls eſprits, aux Sçavans ſurtout.

Auſſi peint-elle les eſprits. Ses tableaux ſont aëriens, incorporels, & n'en font que plus ſenſibles & plus touchans. La Peinture ne ſaiſit que les corps, ou même les ſurfaces. Je ne vois que différence entre la Peinture & la Muſique. Je ne vois qu'affinité, accord, intimité entre la Muſique & la Poëſie.

Intimité, dis-je, car ces deux Arts s'embelliſſent, ſe perfectionnent, ſe font valoir réciproquement. On n'a jamais mis de la Peinture en Muſique, on y met tous les jours de la Poëſie, & on met en Poëſie de la Muſique. La décoration accompagne bien le chant de l'Opéra; mais ce n'eſt qu'un accompagnement extérieur, de ſoi détaché, & auquel la Muſique & la Poëſie n'ont qu'un rapport aſſez éloigné; la Muſique ſurtout.

Au lieu que le même chant eſt en même tems Poëtique & Muſical. Le même organe, le même gôſier, la même langue les articule tous deux, & les adreſſe tous deux au même organe, à la même oreille, qui les reçoit indiviſiblement, tandis

qu'au contraire la Peinture ne parle qu'à l'œil. Il est vrai que le Clavecin oculaire parlera indivisiblement à l'œil & à l'oreille par le mariage plus intime des sons & des couleurs, & que par là la Musique & la Peinture ne laisseront pas enfin de se raprocher beaucoup : ce qui les perfectionnera l'une par l'autre, au double & au quadruple.

J'oubliois que la Peinture n'a point de cadences qui soient de vrayes chûtes, & n'en a que par métaphore : au lieu que la Musique comme la Poësie est un enchaînement de cadences bien prononcées, & d'un effet marqué. Ainsi la Poësie est fille ou mere de la Musique : & pour le moins ce sont les deux sœurs.

Je croirois qu'Adam a commencé par la Poësie, soit parce qu'il a sans doute commencé par parler avant que de chanter, soit parce qu'à tout il y a un progrès. Or le progrès est naturel de la parole au chant, & la demie harmonie à l'harmonie pleine & pure. Le Poëte chante, dit-il, mais ce n'est qu'un demi chant, un commencement de chant. La Musique est un chant plein & consommé. Je crois même la Poësie le premier de tous les Arts d'Adam, &c.

AU ROI,

Sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Que manque-t'il encore à ton bonheur suprême ;
Grand Roi, cet heureux jour met le comble à tes vœux.
La Victoire & la Paix d'un double Diadême
Couronnent ton front généreux :
L'Univers te respecte & la France t'adore ;
Chaque Sujet t'éleve un Temple dans son cœur ;
Et l'ennemi charmé semble douter encore,
S'il doit aimer en toi son pere ou son vainqueur.
Il manquoit à tes destinées
L'auguste Rejetton si long-tems désiré,
Qui sur ces rives fortunées,
Du bonheur de ton peuple est un gage assuré.
Pour payer les vertus de ton regne équitable,
Le Ciel a mis le comble à ta prospérité ;
Tu revivras, Ayeul aimable,
Dans ta triple postérité.
O jour heureux & plein de charmes !
O jour qui finit nos allarmes,
Et nous promet le cours de mille biens divers ?
O France ! ô ma Patrie ! ô séjour plein de gloire
De cet évenement consacre la mémoire

Dans les fastes de l'Univers !
Que vois-je ! quel éclat me frappe & m'environne ;
Quelle foule de demi Dieux !
La justice les suit, la gloire les couronne,
La valeur, la sagesse éclatent dans leurs yeux.
Sont-ce-là les Césars, les Drusus, les Marcelles ;
Et ces Héros fameux qui du Tibre autrefois
Ont décoré les rives immortelles ?
Non c'est la suite de nos Rois.
Ce sont tes descendans, ils marchent sur ta trace,
LOUIS, c'est ton auguste Race
Dont le monde à jamais doit respecter les loix.
Quel charme pour les yeux d'un Monarque & d'un pere !
L'allégresse publique éclate sur ces bords,
Et célebre à l'envi l'avantage prospere,
Qui fait l'objet de tes transports.
Tous semblent recevoir ce présent salutaire,
De ce bien avec toi tous partagent le prix ;
Et quand la piété pour l'heureuse naissance
De cet auguste Petit-Fils
Signale ta reconnoissance,
Ton peuple au comble de ses vœux
Benit le Ciel dont la clémence
Fait naître un pere à ses neveux.

Anges, Saints, troupes immortelles,
Vous qui veillez du haut des Cieux
Sur les destins des Monarques fidéles,
Conservez-nous ce dépôt précieux,

Et couvrez son berceau de l'ombre de vos aîles;
Et toi Royal enfant, illustre rejetton
D'une Race féconde en Monarques sublimes,
Sois le digne héritier de l'auguste Maison
Qui produisit tes ayeux magnanimes.
Successeur de leur Sceptre, embrasse leurs maximes,
Et soutiens par tes faits la gloire de leur nom.
Commence de bonne heure à connoître ta Mere,
Par un souris charmant répond à ses transports,
Sois en tout son image, & celle de ton Pere:
Le sang qui t'a formé te sauve les efforts
Que coûte la vertu dans une ame vulgaire.
Et toi Reine admirable en qui la piété
Nous retrace les jours de Blanche & d'Ildegonde;
Toi qui sçais allier la douce humanité
A l'éclat de la Majesté,
Et que le Ciel forma pour l'exemple du monde,
Tendre Epouse, Mere féconde,
Reçois le gage heureux de ta postérité.
Qu'il croisse sous tes yeux cet Enfant respectable,
Qu'il soit du culte Saint le vengeur redouté;
Que jamais le flateur à son œil équitable
Ne dérobe la vérité.
Que suivant à la fois LOUIS & tes vestiges,
Qu'évitant des grandeurs les dangereux prestiges,
Digne Fils de nos Souverains
Il fasse son bonheur du bonheur des humains.

Verardy, Maître-ès-Arts & Maître de Pension.

DISCOURS



DISCOURS

Sur les avantages des Sciences & des Arts, prononcé dans l'assembléepublique de l'Adémie des Sicences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

ON est désabusé depuis long-tems de la chimére de l'âge d'or : par tout la Barbarie a précédé l'établissement des Sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les Peuples. Partout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des ramparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaicteurs ou des tyrans ; la reconnoissance & la crainte éleverent les Trônes & les Autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent, les révolutions se multipliérent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Eu-

rope étoit ſauvage, & l'Aſie eſclave, la Gréce penſa & s'éleva par l'eſprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable: Des Philoſophes formerent ſes mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuſe d'ajouter foi aux traditions qui nous diſent que les Orphées & les Amphions attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on eſt forcé par l'hiſtoire, de convenir que cette heureuſe révolution eſt due aux Arts utiles & aux Sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Légiſlateurs de la Gréce ? peut-on nier qu'ils ne fuſſent les plus vertueux & les plus ſçavans de leur ſiécle ; ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'eſprit, & ils y avoient joint les ſecours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Créte, en Egypte, chez toutes les Nations où ils avoient cru trouver à s'inſtruire.

Tandis qu'ils établiſſoient leurs divers ſiſtêmes de politique, par qui les paſſions particulieres devenoient le plus ſûr inſtrument du bien public, & qui faiſoient germer la vertu du ſein même de l'amour propre, d'autres Philoſophes écrivoient ſur la morale, remontoient aux premiers principes des choſes, obſervoient la na-

ture & ses effets. La gloire de l'esprit & celle des armes avançoient d'un pas égal ; les sages & les héros naissoient en foule ; à côté des Miltiades & des Thémistocles, on trouvoit les Aristides & les Socrates. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la Philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infaillible effet des connoissances de l'esprit : les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroisme. En un mot la Gréce dut tout aux sciences, & le reste du monde dût tout à la Gréce.

Opposera-t'on à ce brillant tableau les mœurs grossieres des Perses & des Scithes ? j'admirerai, si l'on veut, des Peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre, & vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? quel spectacle nous presenteroit le genre humain, composé uniquement de Laboureurs, de Soldats, de Chasseurs & de Bergers : faut-il donc pour être digne du nom d'homme vivre comme les lions & les ours ? érigera-t'on en vertus, les facultés de l'instint, pour se nourrir, se perpétuer & se deffendre ? je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être ;

le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.

Les Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie, qu'ils perdirent leurs mœurs, les Scithes dégénérerent aussi quoique plus tard; des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité, pour être durables; se priver de tout & ne désirer rien est un état trop violent; une ignorance si grossiere ne sçauroit être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité & la misere qui puisse y assujettir les hommes.

Sparte, ce phénoméne politique, cette republique de soldats vertueux, est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution & par choix. Ses loix si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit proscrits & méprisés, l'austérité & la férocité des mœurs qui en étoient la suite, & qui aliénerent bientôt se tous les alliés de la république, sont déja d'assez justes reproches; peut-être ne borneroient-ils pas là, si les particularités de

son histoire interieure nous étoient mieux connues elle se fit une vertu artificielle en se privant de l'usage de l'or; mais que devenoient les vertus de ses Citoyens, sitôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie ? Lysandre & Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre ; cette Nation qui ne respiroit que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire. Athénes ne fut pas moins guerriére que Sparte ; elle fut de plus sçavante, ingénieuse & magnifique, elle enfanta tous les arts & tous les talens, & dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai, & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se deffendre que par une très grande supériorité de succès. La gloire des Lacédemoniens fut peu solide, la prospérité corrompit leurs institutions trop bisarres pour pouvoir se conserver long-tems, la fiére Sparte perdit ses mœurs comme la sçavante Athénes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation, & tandis que les Athéniens & plusieurs autres Villes lut-

toient contre la Macédoine pour la liberté de la Gréce, Sparte seule languissoit dans le repos, & voyoit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les états dont la Gréce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célébre? à peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous, il nous seroit indifferent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux sistêmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées. Ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de Poësie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur, les Arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie. Enfin l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils: toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siécles se seroient accumulés, les générations des hommes se se-

roient succédé comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science? quoi, le don de penser seroit un présent funeste de la divinité: les connoissances & les mœurs seroient incompatibles: la vertu seroit un vain fantôme produit par un instinct aveugle, & le flambeau de la raison la feroit évanoüir en voulant l'éclaircir? quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raison & de la vertu?

Comment prouve-t'on de si bisarres paradoxes? on objecte que les Sciences & les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux institutions primitives des états, on cite pour exemple, Athénes & Rome. Euripide & Demosthéne, ont vû Athénes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens; Horace, Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine, les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur Pays; ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée, puisqu'on en

pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des Loix & la corruption des mœurs ayent beaucoup influé sur ces grands événemens, me forcera-t'on de convenir que les Sciences & les Arts y ayent contribué ? la corruption suit de près la prospérité, les sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même tems, des choses si diverses peuvent naître ensemble & se rencontrer, mais c'est sans aucune relation entr'elles de cause & d'effet.

Athénes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens, tous leurs Cytoyens étoient Soldats, toutes leurs vertus étoient nécessaires, les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses & de la puissance. Une partie des Citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçû de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, & créérent une gloire nouvelle.

Ainsi tandis que les uns par le spectacle des richesses & des voluptés, prophanoient les Loix & les mœurs, les autres allumoient le flambeau de la Philosophie & des Arts, instruisoient ou célébroient les vertus, & donnoient naissance à ces noms si chers, aux gens qui sçavent penser, l'atticisme & l'urbanité: des occupations si opposées peuvent elles donc mériter les mêmes qualifications, pouvoient-elles produire les mêmes effets.

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux; mais doit-on confondre la noble destination des sciences avec l'abus criminel qu'on en a pû faire? mettra-t'on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial contre les nombreux volumes Philosophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le sage Poëme de Virgile?

Dailleurs les ouvrages licentieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la science & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les Pays ont eû des passions; ils les ont chantées: la France avoit des Romanciers & des Troubadours, long tems avant qu'elle eût des Sçavans & des Philosophes

En supposant donc que les Sciences & les Arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas moins été réalisées en Prose & en Vers, avec cette difference, que nous aurions eû de moins tout ce que les Philosophes, les Poëtes & les Historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athénes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macedoine, mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entrainoit tout, & c'est perdre le tems que de chercher des causes particulieres, où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome, maitresse du monde, ne trouvoit plus d'ennemis; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les Loix d'une petite Ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier; elles avoient pû suffire contre les factions des Manlius, des Cassius & des Gracques : elles succomberent sous les Armées de Silla, de César & d'Octave; Rome perdit sa liberté, mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les Soldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des Nations. Ses tyrans étoient tour à tour declarés peres de la patrie & massacrés. Un monstre indigne du nom

d'homme, se faisoit proclamer Empereur, & l'Auguste Corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etranges alternatives d'esclavage & de tyrannie, mais telles qu'on les a vûes dans tous les états où la milice disposoit du thrône : enfin de nombreuses irruptions de Barbares vinrent renverser & fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts, & de ses débris se formerent tous les empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des lettres ? partout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des Empereurs Philosophes. Seneque a-t'il donc été le corrupteur de Néron ? est-ce l'étude de la Philosophie & des Arts qui fit autant de monstres, des Caligula, des Domitien, des Heliogabale ? les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome, ne tomberent elles pas sous ces régnes cruels ? elles s'affoiblirent ainsi par degrés avec le vaste empire, auquel la destinée du monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une seconde fois, avec la Barbarie & la servitude de ses compagnes fidéles.

Disons donc que les Muses aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Partout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les Nations, au moment où elles sont le plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, sitôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le Héros singulier, qui en a été pour ainsi dire le créateur : le Législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le Nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survêcu long-tems à celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups, en sorte que l'on peut observer que les progrès des lettres & leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abbaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'esprit humain après une éclipse de plusieurs siécles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, &

le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des sciences. Mais dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie ? ce fut lorsque l'Europe après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, & une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une Ville : de les Peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une patrie toujours prête à leur échaper. C'est une Monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde : tandis que cent mille soldats combattent gayement pour la sureté de l'état, vingt millions de Citoyens heureux & tranquilles, occupés à sa posperité intérieure, cultivent sans allarmes les immenses campagnes, font fleurir les Loix, le commerce, les Arts & les Lettres dans l'enceinte des Villes : toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau

régne de Louis XIV. & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerriere & sçavante, est devenue le modéle & l'arbitre de l'Europe ; elle sçait vaincre & chanter ses victoires : ses Philosophes mesurent la Terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégeneré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres ? dans quel siécle a-t'il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? qu'y a-t'il enfin de supérieur dans l'antiquité au siége de Bergopsom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les Héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des Sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entierement proscrits parmi nous.

C'est déja un grand avantage pour la cause des Lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les

faites, les violences des Grands, la tyrannie des péres, la bizarrerie de la vieilleſſe, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès ſi communs autrefois, funeſtes effets de l'ignorance & de l'oiſiveté, n'éxiſtent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoiſſances dont tous les eſprits ſont occupés ou amuſés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats; c'eſt que partout où il y a des hommes, il y aura des vices; mais les voiles ou la parure dont ils ſe couvrent, ſont du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du reſpect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne ſe trouvent que dans la Capitale ſeulement, & ce n'eſt même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richeſſes & l'oiſiveté. Les Provinces entieres & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoiſſent que de nom. Jugera-t'on toute la Nation ſur les travers d'un petit nombre d'hommes? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ſes prétendus ſuccès que dans des têtes ignorantes; les Sciences & les Lettres ne ceſſent point de dépoſer contre elle; la morale la démaſque, la

Philosophie humilie ses petits triomphes, la Comedie, la Satyre, l'Epigrame la percent de mille traits.

Les bons Livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidelement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licentieuses, qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les Sciences & les Arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul échauffé par les passions suffit pour les enfanter. Les Sçavans, les Philosophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence; il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre, qui ont illustré le dernier Regne, à peine en trouve-t'on deux ou trois qui ayent abusé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre humain a retiré des Sciences cultivées? des Ecrivains la plupart obscurs, se sont jettés de nos jours dans de plus grands excès; heureu-

sement cette corruption a peu duré ; elle paroit presque entiérement éteinte ou épuisée. Mais c'étoit une suite particuliére du goût leger & frivole de notre Nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me dispenser de parler du luxe, puisqu'il nait immédiatement des richesses & non des Sciences & des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du faste & de la molesse qui est le seul que la morale puisse condamner ou restraindre ?

Il est à la vérité, une sorte de luxe ingénieux & sçavant qui anime les Arts & les éleve à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la Peinture, de la Sculpture & de la Musique. Les choses les plus louables en-elles mêmes doivent avoir leurs bornes ; & une Nation seroit justement méprisée, qui pour augmenter le nombre des Peintres & des Musiciens, se laisseroit manquer de Laboureurs & de Soldats. Mais lorsque les armées sont complettes, & la terre cultivée, à quoi employer le loisir du reste des Citoyens ; je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des Tableaux, des Statues & des Spectacles.

Vouloir rappeller les grands Etats aux

petites vertus des petites Républiques ; c'eſt vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau ; c'étoi la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans ſa famille, il déclama toute ſa vie, combatit & mourut enfin ans avoir rien fait d'utile pour ſa Patrie. Les Anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fiſſent que de petites choſes : ils ſe conſacroient tout entiers à leur Patrie, parcequ'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers tems on ne ſçavoit qu'exiſter ; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vrayes vertus : ce n'étoit que des qualités forcées : on étoit alors dans une impoſſibilité phiſique d'être voluptueux, & qui vouloit être lâche, devoit ſe réſoudre à être eſclave. Les Etats s'accrûrent : l'inégalité des biens s'introduiſit néceſſairement : un Proconſul d'Aſie pouvoit-il être auſſi pauvre, que ces Conſuls anciens demi-Bourgeois & demi-Payſans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs ? Les circonſtances ſeules ont fait ces differences ; la pauvreté ni la richeſſe ne font point la vertu, elle eſt uniquement dans

le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçûs de la Nature & de la fortune.

Après avoir justifié les Lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduit dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles puissent faire aux hommes; supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la régle, & l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce & bienfaisante? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même; tel est le mépris de la coutume; nous devenons enfin ce que nous feignons d'être; il entre dans la politesse des mœurs, plus de Philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom & la qualité d'homme; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive, foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour propre; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de duppes ; croira-t'on que tous soient en même tems & trompeurs & trompés.

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile ; la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractéres ; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux ; sans elle, la société n'offriroit que des disparates & des chocs. On se haïroit par les petites choses, & avec cette disposition, il seroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie. Mais une société douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus ; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines, qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainsi que ce juste milieu, au deçà & au delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne se contente pas d'attaquer les

ſciences dans les effets qu'on leur attribue, on les empoiſonne juſques dans leur ſource; on nous peint la curioſité comme un penchant funeſte; on charge ſon portrait des couleurs les plus odieuſes. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le ſyſtême moral: mais il n'en eſt pas moins vrai que nous devons à nos connoiſſances, & par conſéquent à notre curioſité, tous les biens dont nous jouiſſons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie ſe paſſeroit à ramper ſur la petite portion de terrain deſtiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin; tout eſt danger alors pour notre fragilité; la mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds; lorſqu'on craint tout, & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître.

Telle eſt la noble diſtinction d'un être penſant: ſeroit-ce donc envain que nous aurions été doués ſeuls de cette faculté divine? C'eſt s'en rendre digne que d'en uſer.

Les premiers hommes ſe contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled; enſuite on creuſa dans ſes entrailles, on en arracha les métaux; les mêmes progrès

se sont faits dans les Sciences ; on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires ; on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissoient que difficiles & glorieuses ; quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ; Ce que nous appellons génie, n'est autre chose qu'une raison sublime & courageuse ; il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation & l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être régardé d'abord, que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des Sciences la plus utile. La propriété singuliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la Nature, nous a conduit comme par la main à travers l'immensité des Mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniére, nous ont montré une nouvelle sçène de merveilles, que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu ; peut-être leur devra t-on un jour la connoissance du regne universel de la Nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux entre les plus pé-

tites & les plus grandes choses, quelles connoissances oserions-nous dédaigner ? En sçavons nous assez pour mépriser ce que nous ne sçavons pas? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t'il pas au contraire, que l'Etre suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoient annoncées.

Mais de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité ; quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses, où tant d'autres se sont égarés ? Sur ces principes il n'y aura plus rien que nous osions entreprendre ; la crainte éternelle des maux, nous privera de tous les biens où nous aurions pû aspirer, puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse au contraire consiste seulement à les épurer autant que notre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la Philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'Auteur de la Nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés, doit-on s'en étonner ; plaignons les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous ; songeons que c'est à leurs erreurs

multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systêmes, la plupart si répréhensibles & si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur ; une seule mene à la vérité ? Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle ci, & qu'elle ait été découverte si tard.

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassembloient les motifs de douter ; ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté, comme l'asile des mœurs ; d'autres usoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblée publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme

n'est pas tous; un seul esprit, un seul systême n'enferme pas toute la science; c'est par la comparaison des extrêmes, que l'on saisit enfin le juste milieu; c'est par le combat des erreurs qui s'entredétruisent, que la vérité triomphe; ces diverses parties se modifient, s'élévent & se perfectionnent mutuellement; elles se rapprochent enfin pour former la chaîne des vérités, les nuages se dissipent, & la lumiere de l'évidence se leve.

Je ne dissimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé; la Métaphisique vouloit connoître la nature des esprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations; le Phisicien a entrepris l'Histoire de la Nature, & n'a imaginé que des Romans, mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t'il pas fait de découvertes admirables? La Chimie n'a pû nous donner de l'or, & sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analises & ses mêlanges; les Sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts & leurs déréglemens; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien: peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les Anciens à cet égard paroissoient même plus sages que nous: nous

avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations ; il n'y a si petit Professeur qui n'ait ses argumens & ses dogmes, & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philosophie en diologues : Chacun des Interlocuteurs faisoit valoir son opinion ; on disputoit, on cherchoit, & on ne se piquoit point de prononcer ; nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie ; mais nous avons presque perdu l'Art de comparer les probabilités & les vraisemblances, & de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses demontrées ! & combien n'y en a t'il pas, qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de systême qui s'est long-tems attaché à des objets, où il ne pouvoit presque que nous égarer, devroit régler l'acquisition, l'enchaînement & le progrés de nos idées ; nous avons besoin d'un ordre entre les diverses Sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus composées, & parvenir ainsi à construire une espéce d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos

Connoissances ce qui est le plus haut dégré de l'esprit.

La plûpart des Sciences ont été faites au hasard; chaque Auteur a suivi l'idée qui le dominoit souvent sans sçavoir où elle devoit le conduire; un jour viendra où tous les livres seront extraits & refondus, conformément à un certain systême qu'on se sera formé; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & souvent en arriere. Mais quel est le genie en état d'embrasser toutes les connoissances humaines, & de choisir le meilleur ordre pour les présenter à l'esprit. Sommes-nous assez avancés pour cela? Il est du moins glorieux de le tenter: la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'Histoire des Lettres.

Le Temple des Sciences est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siécles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste, mais le travail de chaque homme y est nécessaire; le ruisseau qui porte ses eaux à la Mer, doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut? quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la postérité; ne bornons point nos idées à notre vie propre; étendons-les sur la

vie totale du genre humain ; méritons d'y participer, & que l'instant rapide où nous aurons vecû, soit digne d'être marquée dans son Histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philosophe, ou d'un homme de Lettres, au dessus du commun des hommes, il ne faut que considerer le sort de leurs pensées ; celles de l'un utiles à la Société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siécles, tandis que les autres voyent disparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vû naître ; chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'astrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les Sciences, qu'on appelloit occultes ; elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible, & quand les vrayes Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes, non sur les Sciences mais sur l'abus qu'on en peut faire : Socrate

étoit chef d'une Secte qui enseignoit à douter, & il censuroit avec justice, l'orgüeil de ceux qui prétendoient tout sçavoir. La vraie Science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici témoin contre lui même; le plus Sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgüeil humain; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni Guerriers, ni Tyrans, ni Conspirateurs, je réponds, qu'elle seroit l'Histoire des vertus des hommes. Je dirai plus; si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de Juges, ni de Magistrats, ni de Soldats. A quoi s'occuperoient-ils: il ne leur resteroit que les Sciences & les Arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'esprit sont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai, mais elles garantissent de l'oisiveté. Le Citoyen que ses besoins attachent à la charrue,

n'est pas plus occupé que le Geométre, ou l'Anatomiste; j'avoue que son travail est de premiere nécessité; mais sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre, & parce qu'il est plus nécessaire que les Loix, le Laboureur sera-t'il élevé au-dessus du Magistrat ou du Ministre. Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de Laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer; c'est bien mal connoître l'empire de la cupidité; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; & quels préjugés n'a-t'on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuisibles aux qualités morales? quoi, l'exercice du raisonnement qui nous a été donné pour guide; les Sciences Mathématiques qui en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présens, tiennent l'esprit si éloigné des idées, inspirées par les sens & par la

cupidité ; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere ſcience de l'homme ; les obſervations de la Nature, ſi néceſſaires à la conſervation de notre être, & qui nous élevent juſqu'à ſon Auteur : toutes ces connoiſſances contribueroient à détruire les mœurs. Par quel prodige opéreroient-elles un effet ſi contraire aux objets qu'elles ſe propoſent ? & on oſe traiter d'éducation inſenſée, celle qui occupe la jeuneſſe de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'eſprit des hommes : quoi, les Miniſtres d'une Religion pure & ſainte, à qui la jeuneſſe eſt ordinairement confiée parmi nous, lui laiſſeroient ignorer les devoirs de l'homme & du Citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation ſi injuſte, pour la perſuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes ; cette éducation fondée ſur des principes barbares, qui donnoit un Gouverneur pour apprendre à ne rien craindre ; un autre pour la tempérance, un autre enfin, pour enſeigner à ne point mentir, comme ſi les vertus étoient diviſées, & devoient former chacune un art ſéparé : la vertu eſt un être unique, indiviſible ; il s'agit de l'inſpirer, non de l'enſeigner, d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les Arts & les Sciences, sous prétexte que le luxe va rarement sans elles, & qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition, que pourroit-on en conclure ? La plûpart des Sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objection ; le Geométre, l'Astronome, le Physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des Arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée, comme étrangere à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matiere que par comparaison du passé au présent, on en tirera lesplus mauvaises conséquencesdu monde. Lorsque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux ; de siécle en siécle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire : le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidélement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe sont devenus les liens des Nations. La terre avant eux

n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller, & se massacrer mutuellement : tels étoient ces siécles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans ; les sujets devenoient à charge de l'Etat, sitôt qu'ils étoient désarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'humanité qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolerent le neuviéme siécle, n'avoient d'autres sources que la misére d'un peuple oisif : au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimére de la politique, & qui est impossible dans les grands Etats, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre ; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des Citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération, de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus

petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout, il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de Citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces, les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès ; le nécessaire, commode assez rare, l'Artisan & le Laboureur, c'est-à-dire, le Corps de la Nation, borné à la simple existence ; ensorte qu'on peut regarder le luxe, comme une humeur jettée sur une très-petite partie du Corps politique, qui fait la force & la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les Arts amollissent le courage ; on cite quelques peuples lettrés, qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes ; quelle injustice d'en accuser les Sciences ! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre & de la France, c'est-à-dire, des Nations les plus guerrieres, & les plus sçavantes.

Des Barbares ont fait de grandes conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes.

ils ont vaincu quelquefois des peuples policés : J'en conclurai, si l'on veut, qu'un peuple n'est pas invincible pour être sçavant. A toutes ces révolutions, j'opposerai seulement la plus vaste, & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'est celle de l'Amérique que les Arts & les Sciences de l'Europe ont subjuguée avec une poignée de soldats, preuve sans réplique, de la difference qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'est enfin une barbarie passée de mode, de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire : les talens & les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité. Mais la Philosophie a épuré nos idées sur la gloire ; l'ambition des Rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous osons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques Nations au sein de l'ignorance, ayant eu des idées de la gloire & de la vertu, ce sont des exceptions si singulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les Sciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour

pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les Contrées sçavantes & heureusses de l'Europe, de ces régions funestes, où l'homme est ennemi né de l'homme, où les Souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces differences si prodigieusses entre des climats si voisins, où sont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la Nature ? l'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espéce humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou sauvages. Par tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions & les crimes. La terre abandonnée sans culture, n'est point oisive ; elle produit des épines & des poisons, elle nourrit des monstres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucréce, les Virginius, les Scévola ; mais j'admirerai plus encore un Etat puissant & bien gouverné, où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.

Cincinnatus Vainqueur, retournoit à sa charrue ; dans un siécle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lelius & Térence, les charmes de la Phi-

losophie & des Lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui avec ses raves cuites sous la cendre, méprise l'or de Pyrrhus; mais Titus, dans la somptuosité de ses Palais, mesurant son bonheur, sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits, & par ses loix, devient le Héros de mon cœur: au lieu de cet antique héroïsme superstitieux, rustique ou barbare, que j'admirois en frémissant; j'adore une vertu éclairée, heureuse & bienfaisante; l'idée de mon existence s'embellit: j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces differences? Le plus beau spectacle de la Nature, c'est l'union de la vertu & du bonheur; les Sciences & les Arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumieres pour dissiper leurs prestiges, de l'élevation pour apprécier leur petitesse, des attraits enfin & des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement *. Les Sciences, dont le

* Considérations sur les mœurs.

liens qui nous uniſſent, orné la ſcéne du monde, & multiplié les bienfaits de la Nature.

IMITATION de l'Ode XXIX, du troiſiéme Livre d'Horace. Par M. D. L. F. Auteur de l'Ode, traduite d'Horace, qu'on a lûe dans le Mercure de Septembre.

INjuſte, legére, inconſtante,
Otant à l'un les dons qu'à l'autre elle préſente,
La Fortune ſouvent ſe fait un jeu cruel,
De faire un malheureux du plus heureux mortel.
Quand, ſur les traces du caprice,
Sa main de ſes préſens vient embellir mon ſort,
Je les poſſéde ſans tranſport;
Et, ſans penchant pour l'avarice,
La honte des lâches humains,
Je me ſers des tréſors que je vois dans mes mains;
Lorſqu'elle me devient contraire,
Me renfermant dans ma vertu,
Sans penſer avoir rien perdu,
Je lui rends tous les dons qu'elle avoit ſçû me faire;
Et je chéris la pauvreté,
Qu'accompagne la probité.

IMITATION d'un endroit d'Horace, Ode XXIV, Livre troisiéme, par le même.

EN traînant sur leurs chars, leurs Maisons avec eux,
Contens de ce qu'ils ont, les Scytes sont heureux.
Bons peres, bons époux, exempts, libres d'envie,
Rien ne trouble jamais le bonheur de leur vie.
Parmi ce peuple sage, ami de l'équité,
Se conserva toujours l'aimable égalité.
Tous les biens sont communs : quand pendant son année,
Un Scythe a cultivé sa fertile contrée ;
Un autre avec plaisir, sans tarder d'un seul jour,
Arrive, prend sa place, & travaille à son tour.
Une mere chez eux, douce en son caractére,
Au rang de ses enfans met ceux d'une autre mere.
Là l'épouse, toujours fidéle à son époux,
Du bonheur d'un rival ne le rend point jaloux ;
Le jugeant sans soupçon, comme elle est sans foiblesse,
Ce n'est que pour lui seul qu'elle a de la tendresse ;
Et dans sa riche dot qu'elle sçait mépriser,
Ne voit jamais le droit de le tyranniser.
Ce tendre attachement, cette vertu severe,
Aux yeux de leur amour, est la dot la plus chere.
… brille de leurs mœurs l'éclat majestueux.

Une femme infidéle est un monstre chez eux :
La peine y suit de près le crime qui l'appelle.
On éteint dans son sang son ardeur avec elle.

ABARIS

OU LE VOYAGEUR,

Traduit du Grec de Pherecide de Megare.

ABaris étoit Scythe de Nation, Appollon l'Hyperboréen lui fit présent d'une fléche, laquelle lui servit de cheval pour parcourir tout l'univers : il rendoit des oracles & faisoit des sacrifices, expiations qui préservoient de la peste les Pays où ils étoient offerts, l'Abaris dont il est ici question est un de ses descendans.

Premier Discours.

Je vous l'ai promis, sage Anacaris, je vais mettre par écrit les avantures qui me sont arrivées dans mes differens voyages, & les remarques que j'ai faites sur les Pays que j'ai parcourus, & leurs divers habitans : vous me l'avez conseillé, la sagesse préside à vos conseils, ne pas les suivre, c'eût été résister aux Dieux dont vous êtes particuliérement inspiré ; mais comme vous avez dessein de rendre public le

tail des évenemens de ma vie, parce que vous avez jugé qu'on en pourroit tirer quelqu'utilité, j'ai crû qu'il étoit nécessaire de commencer par me faire connoître moi-même.

Issu de la Famille Royale des Scythes, mais d'une branche bien differente de la vôtre, je compte au rang de mes ayeux cet Abaris, fils de Seuthur, dont on raconte tant de merveilles. Parmi les trésors qu'il rapporta de son voyage de Grece, il n'oublia pas cette fléche merveilleuse, dont Apollon s'étoit autrefois servi pour punir les Cyclopes de la mort d'Esculape, & dont il avoit fait présent au Héros, dont je porte le nom; ce trésor resté depuis ce tems dans ma famille, transmis jusqu'à moi de pere en fils, semble porter avec lui la nécessité d'en faire usage; mon goût se trouvant conforme à cette ancienne coûtume de ma famille, je crus ne devoir pas differer, aussi-tôt que j'eus atteint l'âge prescrit par les écrits de l'ancien Abaris, à remplir les devoirs que m'imposoient mon nom, & le présent du Ciel qui m'étoit confié; j'allai selon l'usage faire un sacrifice au Temple d'Apollon, je mêlai ma voix au chant des Cygnes Hyperboréens, & après avoir reçu du Grand Prêtre d'utiles avis, je sortis du Temple à l'entrée de la

nuit, & commençai sur les dégrés qui y conduisent, les cérémonies pour mon départ. Je pris une carte de Géographie, tracée par Abaris lui-même; j'examinai de quel côté du Ciel par rapport à moi se présentoit la Gréce; je pris la hauteur sur des étoiles indiquées sur cette même carte, & dont l'usage est inconnu au reste des humains, & ayant tiré de dessous ma robe la fléche que j'y avois gardée pendant tout le sacrifice, j'étendis le bras comme si j'avois voulu la lancer, en tournant la pointe vers le côté où je jugeai que devoit être la Ville d'Athénes; j'appellai Apollon à haute voix, & en même tems un vent doux s'étant élevé, m'entraina avec rapidité vers le Pays où je désirois d'aller; la fléche traça d'elle-même dans les airs la route que je devois suivre.

La longueur d'une nuit d'Automne étoit à peu près le tems nécessaire pour mon voyage, la naissance du jour m'avertit que je devois être bien près d'arriver. Je ne jugeai point à propos d'entrer dans Athénes ma fléche à la main; une entrée si bizarre auroit attiré autour de moi autant d'ennemis que de curieux, l'envie est une suite naturelle des distinctions & des avantages qu'on a par-dessus le reste des hommes; un bois dans lequel je me trouvai alors,

(car je n'étois élevé que d'environ trente pieds au-dessus de la surface de la terre,) m'invita à me reposer auprès d'une fontaine dont la source étoit entourée d'un gazon émaillé de fleurs ; la fraicheur du lieu, la pureté des eaux me donnerent envie de m'y arrêter quelque tems, mon bras étoit fatigué de la posture, où j'avois été obligé de le tenir, je baissai vers la terre la pointe de ma fléche, j'y descendis aussitôt, je me désalterai dans l'eau de la fontaine, dont je fis d'abord quelques libations aux Dieux du Pays, & m'étant ensuite couché sur le gazon, je me livrai pour quelque tems aux douceurs d'un sommeil tranquille; je sortis du bois à mon reveil, & presque aussi-tôt la Ville d'Athénes se présenta à mes regards, mais dans l'éloignement j'en étois séparé par une plaine riante où serpente le zéphir; on diroit qu'il a peine à s'en éloigner tant il fait de contours differens : cette plaine est un jardin cultivé qui semble avoir également épuisé tous les soins de l'art, & toutes les faveurs de la nature, aucun terrain n'y est inutile, & si en quelques endroits il est plus négligé, la verdure dont il est couvert semble annoncer l'impatience qu'a la terre de répondre par ses bienfaits aux soins des habitans. Plus loin

une mer couverte de Vaisseaux, m'annonçoit que les autres régions de la terre s'empressoient de partager leurs trésors avec ce climat favorisé des Dieux. J'étois presque tenté de prendre cette campagne pour la Ville même, la proximité des maisons, la quantité d'ouvriers dont les voix faisoient retentir les airs, la multitude des voitures publiques qui remplissoient les chemins, en un mot l'air animé de cette Campagne étoit un spectacle bien nouveau pour des yeux accoutumés aux déserts de la Scythie. O que mes compatriotes, disois-je en moi-même, sont à plaindre de ne pas connoître les mœurs de cette Nation, & qu'il fait bien meilleur dans ces maisons si bien fermées que dans des tentes exposées à toutes les injures des saisons. Cependant au milieu de tant de chemins qui séparoient les differentes possessions des particuliers, je n'étois pas sûr de prendre celui qui me conduisoit le plus promptement à la Ville, j'avois serré ma fléche dans un pan de ma robe, ainsi je me mis dans la nécessité de consulter quelqu'un : j'aurois peut être fait une lieuë dans cette campagne de Scythie sans trouver personne qui pût ou qui daignât m'en instruire ; j'eus fait à peine quelques pas dans l'Attique, qu'un enfant se présenta

à moi près d'une Statue de Mercure, & s'offrit avant que j'eusse le tems de l'interroger, à m'indiquer la route d'Athénes. J'acceptai ses offres avec reconnoissance, & je me trouvai bientôt dans la route qui conduisoit à une des portes de la Capitale.

J'arrivai enfin: de superbes remparts, une porte magnifique, des rues immenses qui se découvroient à mes regards, me frapperent d'admiration. Je jettois les yeux de tous côtés sans pouvoir & sans chercher même à les fixer, lorsqu'un homme s'approcha de moi. Je n'aurois pas imaginé qu'au milieu du bruit dont retentissoient les airs du concours prodigieux de gens de tous les états, que leurs affaires ou leur plaisir appelloient au-dedans ou au-dehors de la Ville; je ne m'imaginois pas, dis-je, qu'un étranger seul, à pied & en silence, dût attirer l'attention de personne, je n'étois pas véritablement habillé à la Grecque, mais Athénes est l'abord de toutes les Nations, & un habit étranger n'y est pas une grande singularité. N'avez-vous rien, me dit cet homme, de sujet aux droits de la Doüane? vous voyez, lui dis-je, que je ne porte rien. Cependant, reprit-il, ce manteau est fort propre à receler de la contrebande, & en même tems il leva un des

pans de ma robe, je ne sçais pas même, lui répondis-je, ce que c'est que de la contrebande ; cet homme assez brusque d'ailleurs, fut adouci par mon ingénuité, & souriant de ma réponse, vous pouvez venir de loin, me dit-il, mais vous avez fait votre route sans parcourir beaucoup de Pays, sçachez que rien n'entre dans cette Ville sans payer des droits proportionnés à sa valeur, & que je suis chargé d'empêcher que rien d'étranger n'entre ici en frustrant l'Etat de ce qui lui est dû légitimement. Quoi, lui repondis-je, la Ville d'Athénes a besoin de secours étrangers, l'Attique n'est donc pas un Pays aussi fertille qu'on le dit, c'est à tort qu'on nous peint Athénes comme le sejour de l'abondance. Pardonnez-moi, répondit le Doüanier, & c'en est la plus grande preuve ; on trouve ici des richesses de tout l'univers, mais toutes également n'y prennent pas naissance, la pourpre de Tyr, par exemple, les parfums d'Arabie, les vins d'Egypte, se trouvent ici avec la même profusion que dans les climats qui les produisent, l'usage même est de n'estimer les choses qu'à proportion de la peine qu'il en coûte pour se les procurer. L'inutilité semble leur donner un nouveau prix, & depuis quelque tems il y a peu de marchandises dont on fasse autant

de

de cas ici, que des oiseaux en pailleque nous fournit la Scythie ; je n'aurois jamais cru, lui dis-je, que l'abondance dût être la mere des besoins, & qu'Athénes pût envier quelque chose aux climats Hypperboréens. J'allois continuer, mais mon homme me quittant avec précipitation, courut faire à un autre étranger la même question pour laquelle il avoit debuté avec moi. Je continuai ma route par la premiere rue qui s'étoit présentée à mes regards, j'admirois la magnificence des Palais, des Temples, des Fontaines ; j'étois surpris, pour ne pas dire indigné, du peu d'attention que les Athéniens paroissoient faire à tant de beautés ; faut-il, disois je en moi-même, que l'habitude du bien semble émousser la sensation qu'il doit produire sur nous ; les hommes sont-ils donc nés pour désirer toujours & ne jouir jamais ? j'arrivai insensiblement dans une grande place, & m'appercevant que le Soleil avoit fait environ les deux tiers de son cours, j'imaginai qu'il étoit tems de pourvoir aux besoins de la nature, & à me trouver un logement, je pris donc le parti de chercher votre maison, ô Anacarcis! pour vous demander l'hospitalité pendant quelques jours, je m'étois arrêté pour chercher quelqu'un qui m'indiquât les che-

mins que je devois suivre, lorsque je fus assailli par sept ou huit hommes d'âge different, dont quelques-uns même me tiroient par le manteau, pour m'inviter à les suivre & à monter dans une des voitures que je voyois arrêtées sur la Place, je voudrois, dis je au plus empressé, me rendre chez Anacarcis. Eh bien, me répondit-il, je m'en vais vous y conduire, montez. M'étant donc débarrassé de tous les autres, j'entrai dans le char de mon guide, il arracha de la bouche de ses chevaux les restes d'une botte de foin qu'à vingt reprises differentes ils n'avoient point eu le tems d'achever, & les animant de la voix & du geste, il les obligea quoiqu'avec assez de peine à marcher d'un pas plus lent que celui d'un homme à pied; après avoir parcouru un nombre prodigieux de rues, où l'embaras des voitures favorisoit le peu de rapidité de mes coursiers, je me trouvai dans une place dont un des côtés étoit occupé par un Palais, & la face opposée par une fontaine & les édifices qui en dépendent; là mon conducteur s'arrêta tout d'un coup, & se tournant vers moi brusquement, si vous avez encore beaucoup de chemin, me dit-il à faire, je vous conseille de prendre une autre voiture, mes chevaux sont rendus, & vous me faites

marcher depuis plus d'une heure sans tenir de routes certaines ; ce n'est pas ma faute, lui repondis-je, si vous n'avez pas choisi le véritable chemin de l'endroit où vous devez aller ; & où allons nous, me dit cet homme, c'est à vous de le sçavoir, repondis je, je vous ai dit que je voulois aller chez Anacarcis. Croyez-vous, dit-il, que je sois obligé de le connoître ; je vous ai vu, lui dis je, commencer votre route d'un air si assuré, que je n'en ai pas douté, & je suis étonné qu'un homme d'un aussi rare mérite, un si grand Philosophe ne soit pas connu de tous les Athéniens. Si cet homme, dit-il, étoit Notaire ou Banquier, certainement je vous y aurois conduit en droiture, pour ces gens que vous dites, ils sont logés dans un quartier bien opposé à celui-ci, c'étoit à vous à m'avertir de ce que j'avois à faire, tous les quartiers me sont indifferens, je vous aurois mené là tout aussi bien qu'ici, mais encore une fois mes chevaux sont rendus, ils n'iront pas plus loin, & je vous conseille de prendre un autre parti ; en même tems il me présenta le bras pour descendre, & moi voyant la porte du Palais dont j'ai deja parlé, entierement ouverte, & continuellement abordée par des gens de tous états, je pris le parti d'y entrer comme les autres.

pour voir si je n'y trouverois point quelqu'un d'assez sensé pour connoître le Philosophe Anacarcis.

L'ANTI-LUCRECE.

En vers François.

CHANT PREMIER.

Le principe éternel, le Roi de l'Univers,
L'Être par excellence, est l'objet de mes vers;
Mais qui suis-je, Quintus? Quoi, vile créature,
J'ose te dévoiler l'Auteur de la Nature!
Aurai-je des couleurs pour un si grand Tableau?
Pourrai-je jusqu'au bout diriger le pinceau?
Jour qui brille à nos yeux à travers les nuages,
Dieu se cache & se peint dans ses moindres ouvrages.
De-là ces argumens, & ces systêmes vains,
Qui d'erreurs en erreurs promenent les humains;
L'un croit qu'un sort aveugle a produit toutes choses,
L'autre dans le destin voit la cause des causes;
Celui-ci, qui du jour redoute la clarté,
Même auprès du Soleil cherche l'obscurité,
Connoît un être actif au-dessus de tout être,
Existe t'il? qu'entens-je, il dit encor peut-être.
O toi qui vis sans crainte, au gré de tes désirs,

Digne fils d'Epicure, enyvré de plaisirs,
Ta raison, foible esprit, a-t'elle fait naufrage ?
L'univers, nous dis-tu, du hazard est l'ouvrage,
Et c'est envain qu'à Dieu nous dressons des Autels,
Ecoute-t'il, s'il est, les timides mortels ?
Tout finit, c'est le sort qu'attend toute matiere;
L'homme même deux fois ne voit pas la lumiere:
Le jour nous luit encor, goûtons-en les douceurs,
Tout l'amour du plaisir peut enfanter l'erreur !
Puis-je donc sans frémir entendre ce langage ?
L'univers du hazard est le bizàre ouvrage !
Tout corps sera détruit, & l'homme n'est qu'un corps :
Impie... ah ! contre lui seconde mes transports,
Souffle dans mon esprit ces flammes éloquentes
Qui triomphent des cœurs, & que toi seule enfantes.
Muse... que dis-je, ô Ciel ! qu'invoquai-je, & pourquoi
Fournirai-je à l'erreur des armes contre moi ?
Pour combàttre Epicure, & confondre Lucrece,
Me faut-il le secours des Dieux vains du Permesse ?
Non, c'est toi que j'implore, ô prudence, ô bonté !
Lumiere, profondeur, grandeur, activité,
Feu qui peut tout dissoudre, & dont tout reçut l'être,
Dieu puissant, aux mortels j'apprends à te connoître.
Dévoile la nature, ou dessille mes yeux,

Toi, qui nourris en moi ce désir curieux
De connoître, de voir, de fixer la lumiere ;
Desir que rien de faux ne sçauroit satisfaire ;
Qui mieux que toi, grand Dieu, peut défendre tes droits ?
Echauffe mon génie, & parle par ma voix.

Le plaisir, cher Quintus, séduit-il ta jeunesse ?
Ou bien est-ce à ton choix que tu dois ton yvresse ?
Et secouant tout joug, Philosophe orgueilleux,
Penser comme le peuple est-il bas à tes yeux ;
Bannis tes préjugés, sors de ta létargie ;
Quoi ! le danger affreux d'une éternelle vie,
N'a-t'il rien d'effrayant, dont tu puisses frémir ?
Dans ce doute cruel te verra-t'on dormir ?
Non, à la vérité, tu ne peux te soustraire,
Si la raison te l'offre, elle a droit de le faire.

Ah ! si de mon esprit partoient ces traits brillans,
Qui de votre Poëte embellissent les chants !
Si l'austére raison n'avoit monté ma lyre ;
Par des sentiers fleuris je pourrois te conduire :
Mais s'il chante Venus, l'amour & les plaisirs,
Mollement à sa voix soupirent les Zéphirs,
Et les hôtes des airs, par leurs tendres ramages,
Font, sous un Ciel serein, retentir les bocages.
La terre en sa faveur prodigue de bienfaits,
Pour se parer des fleurs n'attend que les souhaits.
J'apperçois Licidas & la jeune Silvie,

L'ombre des myrthes verds à danser les convie,
Les échos d'à l'entour répétent leurs chansons,
Et leurs troupeaux chéris moissonnent des gazons.
La mere des amours regne, & sous son empire,
Tout est fertilisé, tout se meut, tout respire;
C'est ainsi que t'offrant la coupe de l'erreur,
Il en masque les bords d'une douce liq[illegible]
Mais de cette Circé redoute les breuvages;
Des Syrennes Ulisse évita les rivages;
Ne vois-tu pas, qu'aidé de ces songes rians,
Pour séduire ton cœur il amorce tes sens?
Je vais parler de Dieu, daigne prêter l'oreille,
Je te promenerai de merveille en merveille:
Graces, semez des fleurs sous mes pas triomphans,
Mais, que dis-je? fuyez profanes ornemens,
Fuyez, des traits dorés fixent-ils la victoire?
Un Athléte sans fard triomphe-t'il sans gloire?
Non. Pour plaire à nos yeux l'auguste vérité,
N'attend pas son succès d'un éclat emprunté.
Non, les Dieux ne sont pas les artisans du monde,
Le hazard enfanta le Ciel, la terre, & l'onde,
D'Atômes éternels un concours merveilleux,
Donna l'être à ce tout, dont tu repais tes yeux;
Et tout être animé, dès qu'il voit la lumiere,
Croit, produit son semblable, & redevient poussiere.
De toi, foible mortel, rien ne survit à toi;
Voudrois-tu te soustraire à cette heureuse loi?
Ainsi parle Epicure, & son penchant l'entraîne;
Sensible aux maux de l'homme, il vient briser sa
chaîne,

Dans ses jours les plus beaux, une vaine frayeur
Maîtrisoit son esprit, tyrannisoit son cœur.
De ses préventions, déplorable victime,
Il s'offroit le plaisir sous les couleurs du crime.
Un petit fils d'Ajax *, d'un vol ambitieux,
Sortant vainqueur du Stix, s'éleve jusqu'aux Cieux,
Là, craignant peu le sort des enfans de la terre;
Il va des mains des Dieux arracher le tonnerre;
La mort à son aspect dépouille son horreur,
L'homme au crime enhardi, rend le calme à son cœur.
Mais l'homme dès ce jour, peut-il donc tout enfreindre?
N'a-t'il plus ni de loix, ni de Juges à craindre?
Non, mais, pour mieux voiler ce systême odieux;
Il faut à ses desirs mettre un frein spécieux.
Prends exemple sur moi, je sçais, dit Epicure,
Me livrer sans contrainte aux loix de la Nature,
Et sa main bienfaisante, en préparant mon miel,
Evite d'y mêler de l'absynthe & du fiel,
Le vice & la vertu sont des noms chimériques,
La douleur suit l'excès; fuis-les, mais... tu répliques?
Fuis-les, dis-je, ou bientôt tes beaux jours obscurcis,
Te laisseront en proye aux plus cuisans soucis.

* *Epicure étoit de la race des Philéides, dont Philaus, fils d'Ajax, étoit pere.*

Mais à mes passions, ayant lâché les rênes,
Prétend-il les soumettre à de nouvelles chaînes ?
Un Pilote effrayé, que gourmandent les flots,
Envain par ses discours, soutient les matelots.
Leur activité prompte à lâcher les cordages,
Ne sçauroit le soustraire au démon des orages ;
Si loin du timon, foible ou téméraire Chef,
Il lui laisse le soin de diriger sa nef.
Aux fureurs d'un torrent une digue s'oppose,
Il en triomphe, ô champs ! dites-moi ce qu'il ose ?
Arbres déracinés, infortunés troupeaux,
Vous de qui les bercails deviennent les tombeaux,
S'il n'est donc plus de Dieu, s'il n'est plus de tonnerre,
D'affreux déréglemens vont regner sur la terre ;
Et l'homme libre... Non, le sceptre des humains,
Volupté tyrannique, a passé dans tes mains.
Tu parois, ton éclat éclipse la justice,
Sous tes loix il n'est plus de vertu ni de vice ;
Point de Dieu, dont la voix se fasse entendre aux cœurs ;
Ou dicte nos devoirs par ses Législateurs.
Aux fureurs d'un lion, je dérobe mon frere,
Je plonge le poignard dans le sein de mon pere ;
Je ne fais bien, ni mal : coûtume, opinion,
Tout ressortit à vous, jugez toute action.
Imbu de ce systême, & bravant le tonnerre,
Je vais de mes forfaits épouvanter la terre ;
Et du repos public, hardi perturbateur ;

D v

Sur le vol & le meurtre établir mon bonheur.
Mais, ô nuit, voile-les de tes nuages sombres ;
Le crime & la vertu s'éclipsent dans tes ombres :
Mes desirs sont mes dieux, mes passions ma loi,
Ma volonté ma régle, & le plaisir mon roi.
N'éprouverai-je point le sort de Promethée ?
Quel mouvement s'éleve en mon ame agitée ?
Phantôme, qui troublez mes momens les plus doux,
Scrupules importuns, évanouissez-vous.
Une vaine frayeur nous rendroit misérables,
S'il n'est point de péchés, il n'est point de coupables.
Le néant nous attend, maître de notre sort :
Le hazard nous fait naître, & nous livre à la mort.
O source de plaisirs ! après qui je soupire,
Hâte-toi, dans mon cœur établis ton empire ;
Etouffe ses remords, répands y ta clarté,
Ce triomphe t'est dû, douce sécurité !
Ainsi parle, dis-tu, le Sage de Cyréne *,
Son école, Epicure, est l'écho de la tienne ;
Plus sincére que toi, dirai je moins honteux ?
Il n'ose pallier tes dogmes dangereux.
Quoi ! si ce qui me plaît est mon objet unique ;
Si c'est à cette fin que mon ame s'applique ;
Souffrira-t'elle un joug qui bornant ses desirs,
Avant de les goûter, la sévre de plaisirs ?

* Aristippe.

Non, non, tu vas me voir, aux dépens de ma gloire;
Des enfans de Pelops renouveller l'Hiſtoire;
Sans que l'affreux penſer de l'hyver de mes jours,
D'un torrent de plaiſirs empoiſonne le cours.
Si de flammes mes yeux aiment à ſe repaître,
Ne puis-je leur livrer les lieux qui m'ont vû naître?
L'exemple de Neron m'autoriſe à l'oſer;
Aux fougues de mon ſang je ne puis m'oppoſer.
Les diſcours d'un Cenſeur ne ſçauroient m'en distraire,
La volupté l'ordonne, & la loi doit ſe taire.
Le Ciel n'exige pas, qu'ennemi de mes ſens,
Je leur refuſe tout pour dompter mes penchans;
Puiſſe-t'il irrité contre un tel miſantrope,
Lui réſerver le ſort du fils de Calliope....
  Mais que vois-je, Epicure, inſtruit de tes leçons,
Sous ſes drapeaux Cyrenne admet tes nourriſſons;
Devenus ſes fauteurs par tes principes mêmes,
Ils déſertent ton camp, pour goûter ton ſyſtême.

Les vers qu'on vient de lire ſont de M. le Blanc, de l'Oratoire: le jugement qu'on en portera le déterminera à abandonner ou à continuer l'entrepriſe qu'il a formée de traduire en entier l'ouvrage du Cardinal de Polignac. Sans avoir conſulté le public, on peut être ſûr de ſes diſpoſitions.

LETTRE

A l'Auteur du Mercure.

C'Eſt, Monſieur, avec raiſon qu'on a remarqué que vos Journaux vont devenir une ſuite de livres précieux, &c. Rien de plus propre à les rendre tels, que des piéces pareilles à celle que vous avez inſerée dans le Mercure de Septembre, où l'on répond au diſcours ſur *les Arts & les Sciences*, couronné par l'Académie de Dijon.

Ce diſcours indépendamment du bon & du beau qu'il renferme, a encore un mérite peu commun; c'eſt la maniere ou plûtôt l'eſprit dans lequel l'Auteur entreprend la réfutation de M. Rouſſeau. Il n'eſt point d'Ecrivain qui ne fût flatté d'être critiqué avec ce fonds de politeſſe, ce n'eſt pas dire aſſez, avec cette diſpoſition bienveillante, ce témoignage d'eſtime pour les qualités perſonnelles de ſon Auteur, & je ne ſçais ſi l'on pourroit peindre quelqu'un dont on voudroit faire le panégirique par deux traits plus marqués au bon coin que ceux par où il débute. Citons-les, mot pour mot.

» *Sa façon de penser, dit-il, annonce un » cœur vertueux, sa maniere d'écrire décéle » un esprit cultivé.* Ce début qui fait tant d'honneur à l'Auteur critiqué, n'en fait pas moins à l'adversaire qui l'entreprend; & l'on pourroit à juste titre le désigner par les mêmes traits; il *décéle* en effet sans y penser, & d'un trait de plume, un esprit fin, délicat, & ce qui est bien d'un autre prix une *bonne* & *belle ame*. Je ne parle point du discours même où le sçavoir & la culture de l'esprit ne se décélent pas moins, où les talens de l'Auteur se laissent entrevoir seulement & sans étalage. Je laisse à de plus habiles d'en faire l'éloge.

J'hasarderai seulement ici une remarque; c'est que malgré les fortes raisons, qui ont été apportées de part & d'autre pour la résolution du problême, la question me paroît encore indécise, je parle *du fait* seulement, & non de ce que les sciences devroient & pourroient naturellement produire.

Aussi le sçavant Académicien qui fut chargé par l'Académie d'exposer ses motifs dans le jugement qu'elle a porté, observe qu'entre les aspirans aux prix, ceux qui ont plaidé avec le plus de force pour l'affirmative, ont été contraints de se rabattre sur la question de Droit. Il avoue qu'on ne

sçauroit leur disputer de l'avoir incontestablement établie & mise dans son plus beau jour. Il cite entr'autres M. l'Abbé Talbert, mais il ajoute que l'Académie ne demandoit pas si les sciences *pouvoient* épurer les mœurs, puisqu'elle n'en doute nullement, mais si elles les avoient *réellement épurées*, c'est-à-dire, si les hommes étoient devenus plus *vertueux*, plus *sincéres*, plus *équitables*. » C'est, dit-il, à ce point *de fait* qu'il falloit une démonstration ; M. Talbert ne l'a point donné, il a toujours argumenté du *fait* par le *droit*, au lieu qu'il falloit prendre la route opposée. Il sentoit sans doute la difficulté du succès, il devoit convenir de bonne foi, que les lettres utiles & nécessaires à certains égards, n'ont pas toujours produit l'effet qu'on devoit en attendre. Par le commerce des sciences nos mœurs sont devenues plus douces & plus sociables, elles ont même dépouillé leur antique férocité. L'éducation & l'usage du monde ont pû opérer ces changemens, mais ce n'est point de cette sorte d'épurement qu'il s'agissoit. Plus éclairez que nos Peres, & plus sçavans peut-être, sommes nous plus honnêtes gens ? voila le point de la difficulté.

C'est cette même difficulté qui me paroît

subsister encore, si du moins par *honnêtes gens* il faut entendre cette vertu interne, ce fond d'intégrité & de droiture que l'Académicien vient de désigner, car s'il n'étoit question que de mœurs en apparence plus réglées, d'une certaine décence, qui a toujours son avantage pour la société, bien qu'elle ne soit souvent que l'ombre de la vertu, dans ce dernier cas la question seroit décidée pour l'affirmative.

Mais à cet autre égard, il y auroit tant de choses à démêler, à balancer & à compenser, que je ne sçais si quelqu'autre que Dieu peut en juger avec certitude. Il paroît aussi que la difficulté a paru telle à ceux qui l'ont examinées de près, qu'ils se sont retranchés presque entierement à traiter de la question *de droit*, question beaucoup plus évidente & plus à portée d'être approfondie ; ils n'ont à l'autre égard avancé que des généralités, des vraisemblances qui ne font pas une décision, & je ne sçais si la sçavante piéce dont il est question pourroit en être exceptée. On en jugera mieux si l'on rassemble sous autant d'articles, les differens points qu'elle traite, cela est aisé par l'ordre & la méthode que l'Auteur y a mis.

Voyons pour la premiere Partie.

Art. I. » Les sciences font connoître le » *vrai*, le *bon*, *l'utile* en tout genre, con» noissance qui en éclairant les esprits » doit naturellement contribuer à épurer » les mœurs. *

II. » L'étude de la nature est offerte à » l'homme, l'esprit humain est fait pour » s'exercer à la connoître, à en pénétrer » les ressorts, à en dévoiler les opérations, » à en régler l'usage. Quels avantages n'en » revient-il pas aux hommes de toutes conditions pour les professions qu'ils exercent ? l'Artisan, le Laboureur, le Médecin, le Jurisconsulte, le Juge, le Politique, tout Citoyen pour les devoirs qu'il a à remplir. Aux uns la connoissance de l'histoire est d'absolue nécessité, aux autres celle des Loix & de la Politique, à tous celle de la Religion.

La curiosité naturelle à l'homme, l'avidité qu'il a de connoître, marquent la destination de son entendement. Le plaisir qui lui en revient lui en facilite l'exercice ; plus il connoît, plus il sent qu'il lui reste à acquérir, & plus il éprouve les bornes de son intelligence.

* On distingue ici par des guillemets ce qui est cité mot pour mot.

III. L'ignorance pure & simple du mal n'est pas vertu. L'Histoire qui fait connoître les vices en apporte en même tems le remède par les grands exemples qu'elle met à côté. Les vices n'y sont jamais peints en beau, ils y paroissent toujours odieux, & la vertu toujours aimable.

IV. Les paralleles qu'on fait d'un Peuple à l'autre, de notre siécle aux siécles précédens, sont équivoques & péchent par beaucoup d'endroits. » Si les Nations » non policées sont plus à l'abri de la cu» pidité de l'or & de l'ambition, les hom» mes qui les composent sont en échange » plus livrez à d'autres vices, à des passions » violentes qui n'ont aucun frein, & l'on » ne trouve pas chez eux ces rares exem» ples, ces vertus sublimes qu'enfante la » Réligion.

V. Ce n'est ni à la Réligion ni aux sciences qu'il faut attribuer la superstition, les hérésies, le pirrhonisme, l'incrédulité; c'est au faux-bel esprit, » c'est à l'i» gnorance présomptueuse, c'est à l'orgueil, » à la révolte des passions. La Réligion n'a » qu'à paroître pour confondre tous ces » adversaires, le Chrétien y trouve sa su» reté. Le poids de l'autorité, celui des motifs & celui des exemples concourent ensemble à l'y confirmer.

VI. » L'étude même de la nature contri-
» bue à élever les sentimens, & à régler
» la conduite par l'admiration, l'amour,
» la soumission & la reconnoissance qu'elle
» inspire pour son Auteur. L'Astronome,
le Géometre, le Phisicien, y découvrent
partout les vestiges d'une puissance, d'une
sagesse & d'une intelligence infinie, & le
» vrai Philosophe descendant de là à des
» conséquences pratiques, rentrant en lui-
» même, ne trouvant nul objet créé capa-
» ble de remplir la vaste étendue de ses
» désirs, se retourne naturellement vers
» son principe & sa derniere fin.

Seconde partie.

Réponse aux exemples que M. R. ap-
porte de la corruption des mœurs comme
l'effet du progrès des Arts & des Sciences.

Premiere Réponse.

» L'Egypte, la Gréce, la Republique
» de Rome, l'Empire de la Chine, que
» M. R. appelle en témoignage, fournissent
» au contraire l'exemple de ces Législateurs
» fameux qui ont posé les fondemens de
» ces grands Etats, & qui leur ont donné
» de sages Loix, de ces Sages, ces Philo-
» phes qui par leurs doctes écrits & par
» leurs vertus morales, ont illustré leur

» Patrie, & immortalisé leur nom, de ces
» Orateurs célébres qui par la force victo-
» rieuse de leur éloquence, ont soutenu
» ces mêmes états sur le penchant de leur
» ruine. *

Seconde Réponse.

» Le luxe & la molesse source ordinaire
» des plus grandes révolutions, ne sont
» point l'effet des sciences; c'est le fruit des
» richesses & du loisir. Mais qui sont ceux
qui en jouissent? sont-ce les Sçavans? point
du tout. » Une vie laborieuse passée dans
» le silence de la retraite est leur partage;
» & bien que les aises, les commodités de
» la vie, soient d'ordinaire le fruit des
» arts, rarement elles sont le partage des
» Artistes, ils ne travaillent que pour les
» riches, & ce sont les riches oisifs qui
» profitent & abusent de leur industrie.

Troisiéme Réponse.

C'est peu connoître les Sçavans que de
les accuser d'avoir introduit cette politesse

* Preuve, dira-on, peut-être, que le mal étoit à son comble, puisque ces Orateurs fameux n'ont pu détourner la ruine de leur Patrie, & dans le même tems où les sciences & les arts fleurissoient le plus, époque bien distante de celle où vivoient ces sages Législateurs qui en avoient posé les fondemens.

à la mode, que M. R confond avec la dissimulation. * Rarement les Sçavans possédent cet art insinuant, ces manieres du bel air qui font briller dans les belles compagnies, le gout des livres & de la solitude est peu propre à les y former.

Mais bien qu'il y ait une sorte de politesse très compatible avec la candeur & la solide vertu, quand il seroit vrai que dans le grand nombre elle n'en est que le singe ; toujours est-elle avantageuse à la société, par la décence qu'elle y maintient ; elle sauve à l'innocence la contagion de l'exemple, & le mal ne retombe que sur ceux qui ne sont pas en effet ce qu'ils s'efforcent de paroître.

Quatriéme Réponse.

Ce n'est pas aux progrès des Arts & des Sciences qu'on doit attribuer le défaut de valeur & de courage dans les guerriers. Si l'on a vû des Nations Barbares faire des conquêtes plus étendües & plus rapides, qu'on n'en voit chez les Nations policées, ce sont des avantages que

* *L'on peut*, dit agréablement l'Auteur, *être poli sans être dissimulé*, &. *plus souvent encore on peut être sçavant sans être fort poli.* Je suprime la suite de ce caractére où l'Auteur peint des Philosophes de l'ancien tems.

celles-ci ne doivent pas leur envier. Ce prétendu courage n'est chez ceux-là que férocité, que violence, qu'injustice. Mais ce que la férocité produit chez ces Peuples non cultivez, le sentiment, le devoir l'inspirent à ces ames généreuses, qui se dévouent à leur Patrie. Des guerriers tels que ceux-ci, toujours justes, toujours humains, sçavent vaincre avec modération, & traiter les vaincus avec humanité. » Ils » ont encore cet avantage, que leur valeur » plus froide, plus réfléchie, plus sçavam- » ment conduite, est par là même plus sure » du succès.

Cinquième Réponse.

» Socrate, le fameux Socrate s'est lui- » même récrié contre les sciences de son » tems. C'est l'abus des sciences, non les » sciences elles-mêmes que condamnoit ce » grand homme, & nous le condamnons » après lui. De quoi les hommes n'abusent-ils pas sans en excepter la religion? Ici l'Auteur fait une peinture très vive & très éloquente, des divers égaremens où sont tombés nombre de Sçavans, par l'abus qu'ils ont fait des sciences; en quoi il accorde à l'Auteur qu'il réfute partie de ses conclusions. » Mais, continue-t-il, l'abus » d'une chose suppose le bon usage qu'on

» en peut faire, & c'est ici qu'il faut se » tenir.

Ce résumé qui bien qu'imparfait n'est pas infidéle, où l'on a tellement pris à tâche de ne rien obmettre d'essentiel qu'on a même trop étendu cette espéce de réduction, marque assez que la question de *fait* demeure toujours indécise, puis qu'en effet la premiere partie du discours ne porte que sur la question de *droit*, & que la seconde ne va qu'à disculper les sciences du mal qu'elles n'ont pas produit, ou qu'elles n'ont pas dû produire; mais qu'elle ne prouve nullement qu'elles ayent épuré les mœurs, ou rendu les hommes de *nos jours* plus réellement & solidement vertueux que les hommes de *jadis*.

P. S. prêt à faire partir ma lettre, la maniere dont l'Auteur conclut, m'a donné lieu à une réfléxion. C'est qu'une autre question viendroit bien à la suite de celle-là, question non moins interressante & de plus d'usage à divers égards. La voici.

N'y auroit-il point de mesures à prendre pour détourner l'abus des Arts & des Sciences, & pour les rendre plus utiles aux mœurs qu'elles ne l'ont été jusqu'ici?

Pour faciliter cette recherche, n'y auroit il point quelques principes à poser? Par exemple,

Le bon ou le mauvais usage d'une chose supose un être capable de ce *bon* & de ce *mauvais usage*.

Le bon usage se discerne par sa convenance à la nature de cet être, à sa *condition*, à sa *destination*, & par sa proportion avec sa *durée*.

De là il suit que le *mauvais usage* ou *l'abus*, sera ce qui est disconvenant à sa *nature*, à sa *condition présente*, à *sa destination à venir*, & disproportionné à sa *durée*.

Ne pourroit on point au partir de là démêler ce que doit être le *bon usage*, des Arts & des Sciences, & quels sont les abus qu'il y auroit à éviter ?

Voila matiere à un examen qui seroit digne d'occuper les meilleurs esprits, des esprits marqués au bon coin, tel que celui qui s'est montré le deffenseur des sciences. Et ne pourroit-on pas y inviter aussi l'Auteur même qu'il a réfuté ? on le peut sans doute, car tout ennemi qu'il paroît être des Sciences & des Arts, ce n'est qu'à *l'abus* qu'il en veut & nullement au *bon usage*. J'en prens la preuve dans ses propres maximes. Après avoir distingué de la foule des sçavans du commun, ces génies du premier ordre, qui semblables aux Cicéron & aux Bacon, (animez de l'amour du bien public,) ont tout à la fois le mérite du *beau* & du *bon*, il invite les Princes,

les Têtes couronnées, à faire valoir leurs talens & à se prévaloir de leurs lumieres. Pouvoit-il marquer plus évidemment la persuasion où il est, que s'il est un *abus* des Arts & des Sciences, abus malheureusement plus commun & plus ordinaire que le bon usage, ce *bon usage* néanmoins n'est pas impossible, & que tout bon esprit devroit concourir à le procurer.

STANCES

*A Mademoiselle P****

De tous les courtisans qu'ont attirés vos charmes
Craignez les piéges dangereux ;
Mon amour allarmé vient vous offrir des armes,
Thémire, & vous servir contre eux.

Ne vous y trompez pas, ces soins & cet hommage
Qu'ils vous rendent avec éclat,
Ne sont pas bien souvent le sincére langage
D'un amour tendre & délicat.

Guidé par l'amour propre, & plein d'un projet vaste,
L'un pour vous plaire a tout tenté,

Le traitre ne vouloit qu'élever avec faste
Un trophée à sa vanité.

L'autre dont le cœur bas rampe dans la poussiere,
Pour lui seul formé des désirs ;
Il croit vous adorer, & son ame grossiere
N'adore en vous que ses plaisirs.

Pour moi qui sens le prix d'un cœur tel que le vôtre,
Je ne désire que ce bien ;
C'est le seul qui me flate, & s'il en est quelque autre,
Mon amour le compte pour rien.

Je n'ai pour l'acquérir ni grandeurs ni richesse,
Thrésors dont je fais peu de cas,
Mais j'ai beaucoup d'amour : être riche en tendresse,
Thémire, ne suffit-il pas ?

Je puis vous faire aussi, si vous aimez la gloire,
Passer à la postérité ;
Mes vers vous serviront au temple de Mémoire
De lettres d'immortalité.

J'ose vous en flatter sans être téméraire ;
L'amour aux Muses fait la loi :
Horace dans ses vers éternisa Glycère,
Horace aimoit bien moins que moi.

Si l'élégant Ovide a sauvé sa maitresse
De l'éternité du trépas,
Que ne ferai-je point, aidé de ma tendresse,
Et soutenu par vos appas.

Pour aller à la gloire il est encore Thémire,
D'autres chemins semés de fleurs.
Daignez suivre mes pas, je sçaurai vous conduire
Parmi leurs détours enchanteurs.

L. Dutems de Tours.

Le mot de l'Enigme du Mercure de Novembre, est *exil.* Celui du premier Logogriphe est *pistolet,* dans lequel on trouve *pistole, piste, toile, pise, sot, pois, sol, sole,* & *lit.* Celu du second Logogriphe est *chaloupe,* dans lequel on trouve, *chape, houpe, loup,* & une infinité d'autres qu'on suprime, crainte de fatiguer les Lecteurs par une trop longue énumération. Celui du troisiéme est *boussole,* dans lequel on trouve *bossu, obole, boite, bouse, sole* & *boule.*

ENIGME.

AU milieu des dangers & d'une nuit profonde,
J'écoute, hélas, j'entends du monde,
Mais loin de se laisser toucher
Sur mon malheureux sort, on n'ose m'approcher;
N'en soyez point surpris, pour finir ma souffrance,
Et procurer ma délivrance
Il en coûte, tout bien compté,
Les deux yeux & la liberté.

LOGOGRIPHE.

JE ne suis pas surpris, si le beau sexe admire
La beauté de mon corps, qui lui sert d'ornement;
Je donne de la grace à son ajustement.
Venus, qui soumet tout dans l'amoureux Empire,
A pris jour comme moi dans l'humide élement.
L'union de cinq pieds compose ma structure.
4, 5, 1, 3, 2, causoient chez les Hébreux,
Un mal des plus cuisans, infâme & douloureux,
Dont le Lecteur peut voir la fidelle peinture
Dans le livre sacré du saint Législateur,
Qu'on ne peut sans blasphème accuser d'imposteur.
1, 2, 3, 5, feront un parent respectable.
3 & 2 chanteront sur un ton musical.
1, 2, 4, 5, 3, ôtent à l'animal
On le poil ou la peau, l'un ou l'autre est faisable.
1, 2, 4 avec 5 donnent un instrument,

Qu'on verra près du feu dessous la cheminée.
Finissons, il est tems que ma Muse lassée
Par la combinaison de cet arrangement,
Interrompe le cours de son amusement.

Bruno du Puget. A Cuers en Provenc, le 26 Septembre 1751.

AUTRE.

JE suis un être nécessaire,
Cruel, lâche, avide de bien,
Fameux, vaste Arithméticien
Qu'on voit toujours avec colére;
Idolâtre pour mon état,
Le ridicule Dieu que je sers sans éclat,
Récompense souvent mon odieux hommage,
En me crachant sur le visage.
Tu peux, ami Lecteur, me connoître àces traits;
Mais afin d'abreger ta peine,
Des dix Lettres où je m'enchaine,
Ecoute tout ce que je fais.
Tu trouveras d'abord cette célébre Ville
Dont les évenemens étonnent l'Univers;
Sans elle un Homére, un Virgile
N'eussent jamais peut-être enfanté leurs beaux Vers.
Une autre presqu'aussi fameuse,
Fille, rivale de Memphis,
La Vache qu'autrefois l'Egypte ténébreuse
Adora sous le nom d'Isis.

Je t'offre un jeune téméraire
Qui périt en fendant les airs.
Une herbe qui met en colere,
Le leger instrument de mille jeux divers.
L'imitateur de la nature.
Les trois grands coups d'un noble jeu.
Ce qui dérobe aux yeux, obéissant au feu,
Les secrets qu'on s'écrit, l'amitié qu'on se jure:
D'un pere sans enfans l'éminent ornement.
Le plus sot des poissons, le premier élement.
La tendre amante d'Hypolite,
Un oiseau que l'oreille évite.
Un de ces hommes qu'autrefois
Le Ciel avoit rempli de toute sa puissance,
Pour conquérir l'Empire immense
Qu'il vouloit soumettre à ses loix.
Ce qui dans tous les tems obtint tous les suffrages.
Enfin un de ces personnages,
Dont depuis les Tarquins Rome abhorra les noms;
Mais à qui les François, plus sages,
Offriront toujours leurs hommages:
L'auguste race des Bourbons
Qui va régner dans tous les âges,
Garantira l'effet de mes tendres présages.
Mais ici, Lecteur, je finis;
Ton cœur t'annonce qui je suis.

Par M. D. Q. L. F.

AUTRE.

A Madame,

Puisque votre sévérité
M'interdit près de vous jusqu'au nom de tendresse,
Et que votre rigueur m'ôte la liberté
De vous faire l'aveu de l'ardeur qui me presse ;
Cher Aminte, il faut bien obéir à vos loix,
Observer pour vous plaire un rigoureux silence,
Et de mes sentimens taire la violence,
Ou n'en parler du moins qu'aux échos de nos bois.
Bien plus, pour empêcher que ma Muse indiscréte,
De mes feux étouffés trop fidéle interprête,
Dans les vers où par fois elle aime à se jouer,
Sous un nom déguisé ne prenne la licence
De vous parler d'amour, contre votre défense,
Et me donne l'affront de la désavouer ;
Je vous promets, foi de Poëte,
Que jamais Madrigal, Elegie ou Rondeau,
Ne sortira de mon cerveau :
Vous n'entendrez de moi chanson ni chansonnette.
J'aimerois mieux plutôt que d'en faire un couplet,
Rouler dans les enfers la pierre de Sisyphe,
Ou me noyer dans mon cornet.
Je ne veux désormais rimer qu'en Logogriphe.

Ainsi vous m'allez voir décomposant des mots,
Compter & definir, périphraser sans cesse,
Travailler comme quatre, & perdre le repos
Pour ecrire sans goût & sans délicatesse,
En vers secs & forcés, en stile lourd & dur
M'embarasser moi-même en un dédale obscur.
Sans doute que d'un tel ouvrage
Votre cœur scrupuleux ne prendra point d'om-
brage;
Vous le lirez sans craindre un funeste retour.
Mais croyez-vous qu'en vain j'aurai pris de la
peine,
Non, & si tels écrits ne donnent point d'amour,
Du moins donnent-ils la migraine.
Voyons donc, pour ce beau dessein,
Si nous pourrons nous mettre en train;
Cherchons d'abord un mot qui soit *indevinable*,
De ces mots Saugrenus qui donnent du tintoin,
Bien loin sur tout; mais sans aller si loin,
J'ai vû, je crois, sur votre table
Quelque chose qui peut me servir au besoin.
C'est un mot de dix pieds, l'excellente trouvaille
Il est juste en effet que votre esprit travaille,
Puisque chez vous le cœur veut demeurer oisif.
Mais cependant pour être expéditif
Et vous fatiguer moins, du nom de cette chose
Je tirerai cinq mots par la Métamorphose,
C'est à vous à les découvrir
Dans 5, 1, 2, 3, 6, ce que votre air inspire

A quiconque vous voit, viendra d'abord s'offrir :
5, 7, 2, 6, 9, 10, ce qu'un tendre délire
M'a fait jurer cent fois de vous faire toujours :
6, 9, 4, 2, 3, 10, ce que tous mes discours
Vous conseilloient de m'accorder sans crainte,
Et que j'eusse obtenu de vous, cruelle Aminte ;
Si vous eussiez été 5, 1, 8, 9, pour moi :
Mais hélas ! je ne sçais pourquoi,
(Chose à votre âge ridicule)
De 5, 8, 1, 9, 10, vous vous faites scrupule.

Anseaume.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LA VIE de Pelage, contenant l'histoire des ouvrages de S. Jerôme & de S. Augustin, contre les Pelagiens. 1751. un volume *in*-12.

Il n'y a peut-être aucune partie de l'histoire Ecclésiastique dont il importe plus d'acquérir une exacte connoissance, que de la vie des Hérésiarques. Nous n'avons presque à nous défendre aujourd'hui que des mêmes piéges qu'ils ont tendus autrefois à la Religion des Fidélles. Les derniers Sectaires, pour donner les graces de la nouveauté à leurs erreurs, ont beau y

prêter de nouvelles couleurs & de nouveaux noms. On apprendra dans l'histoire des anciens Hérétiques à connoître & à détester ceux qui s'élevent de nos jours; & l'on trouvera toujours dans les décisions de l'Eglise contre ces premiers novateurs, des armes invincibles pour triompher des nouveaux ennemis de la vérité.

Tels sont les motifs qui ont déterminé l'Auteur de la vie de Pelage, à entreprendre cet ouvrage; il paroît persuadé que faire connoître les vues & le caractere des chefs d'une secte, c'est faire connoître à peu près toute la marche de leurs successeurs.

Au reste, continue-t'il, la vie de Pelage n'offre pas de grands spectacles. On n'y verra pas, comme dans l'histoire de quelques autres Hérésiarques un Docteur fougueux, armer ses Disciples pour sa défense; lever le même étendard contre les Princes & contre l'Eglise, & allumer le flambeau de la guerre au flambeau de l'hérésie. Mais on n'y verra l'hypocrisie, la chicane, la duplicité, déployer tout ce qu'elles ont de fraudes & d'artifices contre la simplicité de la foi, & contre l'autorité de l'Eglise.

On verra d'un côté une secte d'hommes fourbes dans leur conduite, hypocrites

dans leurs mœurs, parjures dans leurs professions de foi, se rendre formidables à l'Eglise par leur adresse à se cacher & à paroître n'éxister pas : une secte, qui, malgré tant d'anathêmes de la part du S. Siége & des Evêques, s'opiniâtra à demeurer dans le sein de l'Eglise; & qui, par ses intrigues & le crédit d'une vingtaine d'Evêques, sçut long-tems éluder la sévérité des Loix de l'Eglise & de l'Etat : une secte, qui se parant d'un air de réforme & de sévérité, imposa au Peuple par la prétendüe Sainteté de ses Chefs, & s'efforça de décrier les défenseurs de la foi, par une foule d'écrits & de libelles, composés avec autant d'art que de mauvaise foi : une secte enfin, qui en résistant à l'autorité de l'Eglise la plus marquée, en faisant aux Souverains Pontifes les plus outrageantes insultes, se vantoit encore de son respect pour l'Eglise & pour le Saint Siége; & qui, pour introduire dans les jugemens dogmatiques les chicanes éternelles du Barreau, inventa l'artifice d'appeller au Concile, d'une constitution dogmatique du S. Siége.

D'un autre côté, on verra l'Eglise appliquée à démasquer ces novateurs, & à dévoiler les artificieuses équivoques de leurs professions de foi, les poursuivre

fans relâche dans leurs détours, & leur fermer ce labyrinthe de faux fuyans, par où ils tachoient de lui échapper. On verra exiger des signatures & des souscriptions pour s'assurer de la foi des Evêques & des Ecclésiastiques du second Ordre, & ordonner qu'on souscrive non-seulement à la condamnation des erreurs, mais encore à celles des Auteurs qui les ont enseignées. On le verra rejetter avec indignation & avec mépris l'Appel des Evêques Pélagiens, interjetté du S. Siége au Concile ; regarder la cause finie, malgré les clameurs d'un parti nombreux, & ne répondre aux Appellans qu'en procédant à leur déposition.

Tel est le fond de la vie de Pelage. L'Auteur écrit avec netteté, avec force & avec précision : il est Théologien & Critique, & connoit aussi-bien le siécle dont il parle que la doctrine qu'il expose. Nous aurions souhaité qu'il eût moins cherché à rapprocher les tems reculés du nôtre : cette affectation fait aisément soupçonner des préjugés, quelquefois même de la mauvaise dans un Historien. Celui dont nous annonçons l'ouvrage nous paroît fort au-dessus de ces sortes d'accusations.

METHODE pour apprendre l'ortographe

& la langue Françoise par principes.

Cinquiéme édition, la seule dont on puisse se servir utilement. Par M. JACQUIER, prix trois livres cinq sols. A PARIS chez LE GRAS : la veuve PISSOT, & ROLLIN fils, 1751.

Voici comment l'Auteur s'explique sur son ouvrage, que nous reconnoissons être très méthodique & par conséquent très utile.

LA METHODE que je présente au Public n'est point une Grammaire complette, c'est plutôt la clef des Grammaires pour ceux qui n'ont pas la connoissance des Belles-Lettres. Son but principal est de prescrire les régles générales pour enseigner l'ortographe & les élémens de la langue Françoise à toutes sortes de personnes de l'un & de l'autre sexe, même sans sçavoir le Latin, & c'est à quoi on n'avoit point tenté jusqu'à présent. Les Grammaires traitent à la vérité de la même matiere, mais d'une maniere si differente qu'elles suposent toute la langue Latine. Tellement que ceux qui n'en ont aucune connoissance, ne sçauroient comprendre la plupart des termes, & par là ils négligent d'apprendre ce qui seroit très utile à leur avancement & à l'établissement de leur fortune.

Comme tout le monde convient que l'on doit au moins sçavoir sa langue, je ne m'étendrai point sur la nécessité qu'il y a de l'apprendre pour bien parler & écrire correctement, on le sent mieux qu'on ne sçauroit l'exprimer. Je dirai seulement que cette cinquiéme Edition est la seule dont on puisse se servir utilement, & que c'est l'annonce d'une refonte générale des Dictionnaires François, quant à l'ortographe & à l'ordre des mots. Je n'ai rien épargné pour porter cette méthode au point de perfection où elle paroît aujourd'hui. Ce n'est point le hazard qui l'a enfantée, mais un travail qui a duré près de vingt-huit ans. Il sera aisé de critiquer cet ouvrage, on n'aura qu'à faire voir la fausseté d'une régle, & à en établir une meilleure que je mettrai à la place de la mienne avec le nom de l'Auteur. Les changemens qui sont survenus depuis vingt-cinq ans étant considérables, je me flatte que les gens de Lettres ne m'abandonneront pas dans une entreprise si délicate & si utile au Public.

Clef pour ceux qui auront un Dictionnaire François.

Il faut commencer par examiner ce que c'est que lettre, sillable & mot. Voyez la page 2 jusqu'à la page 8.

La plupart des mots ont des accens, des lettres & des sillables douteuses, & des lettres qui ne se prononcent point. Voila ce qu'il y a de plus interressant touchant l'ortographe Françoise. On trouvera tout ce qu'on a dit des accens depuis la page 8 jusqu'à la page 18.

Pour trouver les lettres & les sillables douteuses, on prononce chaque sillable séparément, on l'épele ensuite, & on souligne la sillable douteuse & la lettre qui ne se prononce point, par exemple, dans *mouton*, il n'y a point de silable douteuse, car *m*, *o*, *u*, fait *mou*, comme *t*, *o*, *n*, fait *ton*, mais quand je dis *arçon*, il y a là une lettre douteuse qui est le *c*, car *s*, *o*, *n*, feroit *son*, cependant on met le *c*, parce que *arçon* vient du mot *arc*, où le *c* est forcé. On a recours à l'origine pour mettre le *c* 72, & aux accens pour mettre la cedille. Voyez les pages 8 & 13.

Dans *maison*, il y a une sillable & une lettre douteuse. Ainsi je chercherai *ai* à la liste des sillables douteuses, 227 à 230, & *zon* à la lettre *s*, qui est ici une lettre douteuse, car si on se conformoit au son, on écriroit *maizon* avec un *z*, 18 à 72.

Quant aux lettres finales qui ne se prononcent pas, on aura recours à l'origine

ou à la formation 72 à 86, aux régles de substantif 97, de l'adjectif 107, du verbe 121, du participe 185, & à la liste des mots qui ont le même son ou approchant, & que l'on ortographie differemment 321.

On aura aussi recours au *coup d'œil des Dictionnaires François*, où l'on verra comment tous les mots de la langue se forment les uns des autres. C'est le *veni mecum* des Commis & gens d'affaires. Le prix est de trois livres relié.

L'Auteur continue d'enseigner; sa demeure est rue du Roule, à la croix d'or.

LETTRE

*De M. S*** D. L. S. R. D. L. à l'Auteur du Mercure, sur un Livre intitulé* Nouvelles vues sur le systême de l'Univers, *vol.* in 8° *page* 290. A Paris *chez* Chaubert, *Quai des Augustins, à la Renommée.*

J'Ai été surpris, M. de ne pas trouver dans le Mercure l'extrait d'un livre très curieux de Phisique, qui paroît depuis plusieurs mois. C'est les *Nouvelles vues sur le systême de l'Univers*, Ouvrage plein de feu & d'érudition. Comme je sçais que vos occupations & l'abondance des matieres

ne vous permettent pas souvent de communiquer au Public les nouveautés qui se présentent aussi tôt que vous le souhaiteriez, j'ose croire qu'il aimera encore mieux qu'une plume étrangere se charge de celle dont je viens de parler, que d'attendre plus long-tems. Un Extrait simple, fidéle & sans art, est tout ce que je promets, sauf à vous, M. d'y joindre des agrémens.

A en juger par ce titre modèste de *Nouvelles vues*, on croiroit que le dessein de l'Auteur est bien moins de donner un nouveau plan de l'Univers, que de perfectionner quelques-uns de ceux qui ont été publiés avant lui. Cependant après s'être bien convaincu de la cause générale du systême du monde, & improuvé hautement l'explication qu'on en a donnée, il s'engage insensiblement en détruisant d'un côté à réédifier de l'autre. Cette cause est la pésanteur. L'Auteur pense comme *Newton*, que de la gravité dépendent tous les phénoménes de la nature, & d'abord elle peut seule faire connoitre la figure de la terre. Ensuite elle produit l'inclinaison des axes des planetes sur leur orbite, la précision des équinoxes, le flux & reflux de la mer; en un mot elle est la cause des phénoménes les plus généraux qui concourent à la constitution propre de l'Univers. Il ne faut pas

conclure de là que dans son nouveau systême l'Auteur est Newtonien. Rien moins que cela. Ennemi déclaré & du vuide & de l'attraction, il porte continuellement de coups forts & hardis à la Phisique Astronomique de *Newton*. Et si on l'en croit, la gravitation réciproque des corps est une chimére. Une conformité si apparente avec la Phisique Angloise, & un contraste si réel, sont quelque chose de trop nouveau pour ne pas intéresser les Lecteurs avides de nouvelles découvertes en ce genre. Entrons dans le détail.

Cet Ouvrage est divisé en six entretiens. » L'Auteur a choisi cette forme d'instruc» tion, afin, dit-il, de me mettre dans le » droit, ainsi que dans l'obligation de n'ap» puyer mes hypotheses que sur des maxi» mes que le simple usage de la raison rend » familier. » C'est lui-même qui converse avec une Marquise, moins occupée de faire briller ses charmes, que jalouse de cultiver sa raison. Semblable à nos *Duchatelet*, à nos *Agnezi*, elle veut sçavoir la Phisique, & elle s'adresse pour cela à l'Auteur. Notre Marquise est même déja instruite. Un Newtonien lui a donné quelques notions du systême de son Maître. Aussi dans les conversations qu'elle a avec l'Auteur, elle soutient souvent ce systême

par les armes du Newtonien. Assurée de ce secours, elle engage son interlocuteur à entrer en matiere. D'abord c'est une simple question sur la figure de la Terre. Question naturelle dans un tems où cette figure est encore un objet de recherche. L'Auteur répond à cette demande que pour connoître la figure de la Terre il faut connoître la cause de la pésanteur, & tout de suite il expose, discute, analyse les sentimens particuliers des Sçavans à cet égard, de *Descartes*, de *Varignon*, de *Hughens*, de *Villemot*, de *Bulfinger*, de *Bernoulli*, *&c.* Il est agréable de voir réunie dans 26 pages seulement une suite de tous les systêmes sur un sujet aussi important, y compris encore la critique peut-être fondée qu'en fait l'Auteur. La Marquise en est enchantée. Une chose néanmoins l'inquiéte ; c'est de n'y pas voir *Newton.* » Abrégeons, dit-» elle, ne me faites plus d'étalage, par-» lez-moi du systême de Newton. » Eh qu'aurois-je à vous dire, s'écrie son interlocuteur ? » Tout est sçu, quand on » sçait, qu'il lui plait de supposer avec » tous ceux qui précéderent Descartes, » que les graves tombent vers la Terre, » parce que la Terre les attire ; songez » d'ailleurs, ajoute-t'il, que nous cher-» chons la cause de la pésanteur ; & que

» Newton a formellement déclaré *qu'il ne* » *prétendoit point l'assigner.* » (page 23.) Ceci est vrai en général, parce que *Newton* a toujours pensé que la cause de la pésanteur étoit une chose désesperée. Regardant comme des conjectures vagues les meilleures raisons, il n'a osé donner le nom de systême à son sentiment sur cette cause, car ce grand homme en avoit un énoncé sous le titre de question. On lit dans son *Optique*, pag. 520, de l'Edition Françoise : *un milieu plus subtil que l'air, n'est-il pas plus rare dans les corps denses du Soleil, des Etoiles, des Planetes & des Comêtes, que dans les espaces vuides qui sont entre ces corps-là? & en passant de ces corps dans des espaces fort éloignés, ce milieu ne devient-il pas continuellement plus dense, & par là n'est-il pas la cause de la gravitation réciproque de ces vastes corps & de celle de leurs parties vers ces corps mêmes ?* N'est-ce pas là une explication de la cause de la pésanteur ? quoiqu'il en soit, il y a apparence que quand même l'Auteur l'auroit exposée, elle n'auroit pas mieux été reçüe que les autres, car voici son sentiment.

Notre Atmosphére est formée d'une matiere *immiscible* avec le fluide dans lequel elle est plongée. Elle y tourne sur elle-même, de façon qu'en déplaçant sans cesse les parties qui l'environnent, elle est par-

venue à former autour d'elle un tourbillon assez vaste, dont le mouvement se rallentit à mesure qu'il s'éloigne de son origine. Ce tourbillon n'est point encore la cause de la pésanteur. Il n'est destiné qu'à chasser loin de nous la Lune & les autres masses qui s'y trouveroient plongées. Dans la persuasion où est l'Auteur que la pésanteur n'a lieu qu'au dedans de notre Atmosphere, le tourbillon ne peut rien produire. C'est donc dans l'Atmosphere même qu'il en cherche le principe ? à cette fin, il observe avec soin toutes ses causes, soit extérieures soit intérieures, *capables d'agiter en tout sens le fluide qui nous environne, & de le troubler dans toute sa véritable profondeur*. Les causes extérieures sont le Soleil, la Lune, les Etoiles, & ce qui agit continuellement l'Atmosphere en dardant leurs rayons de lumiere ; & les causes intérieures, le feu central, les feux volans, les éclairs, le tonnerre, la foudre. Or l'action de ces causes sur la matiere subtile, produit la pésanteur. En effet, cette matiere sans cesse en mouvement heurte continuellement les parties solides qu'elle ne peut pénétrer, elle les pousse donc vers l'endroit où leur position met le moins d'obstacle à la variété de ses mouvemens. Cet endroit étant le centre de la Terre,

les corps grossiers doivent être tous poussés vers le centre ; & toutes les parties de l'Atmosphére doivent conspirer, pour y ramener ceux qu'on en a écarté. D'ailleurs puisque l'Atmosphére est comprimée dans tous les points de sa surface, par le fluide grossier dont elle est plongée, & qui n'agit sur elle que par des lignes perpendiculaires à cette surface, tendant à se réunir au centre de la réserve ; il est naturel que l'Atmosphére presse, comprime comme elle est pressée & comprimée, & si cette pression n'opere pas la pésanteur, elle en doit guider la direction.

A cette exposition, la Marquise ne croit pas pouvoir refuser son approbation. Elle comble l'Auteur d'applaudissement. Si son Newtonien y eût été présent, il est à croire qu'il n'y eût pas donné les mains ; car notre Marquise s'engage ici plus qu'elle ne croit. Pour prévenir les conséquences très-propres à mettre de mauvaise humeur un vrai Disciple de *Newton*, il auroit demandé ce que c'est que *pousser*, & si la cause de l'impulsion n'est pas aussi obscure que celle de l'attraction. Quand même cela ne seroit pas, la question ne retomberoit-elle point dans celle tant agitée & si peu connue de la communication du mouvement ? Mais l'interlocu-

trice, qui, à l'exemple de M. *Bernoulli*, trouve l'impulsion plus sensible que l'attraction, revient à sa premiere demande de la figure de la Terre. Suivant l'Auteur elle n'est pas phisique; & quand on l'a jugée applatie par les pôles, cela vient d'une erreur qui doit s'ensuivre dans son systême. Le public sçait qu'on a conclu cette figure de ce qu'on a trouvé les dégrés du Méridien plus grands vers les Pôles, que ceux qui ont été mesurés vers l'Equateur. La chose a du paroître ainsi, quoique ces dégrés soient égaux. On croïoit que les fils à plomp des instrumens qui ont servi à mesurer ces dégrés, étoient perpendiculairement dirigés à la surface de la Terre, au lieu que dans le nouveau systême, la direction des fils étant l'effet d'une continuation d'action, étoit perpendiculaire seulement à la surface d'une atmosphere applatie. Ainsi on a pris les rayons qui désignoient une atmosphere applatie, pour les rayons de la Terre qui pourroit bien ne l'être pas.

On voit par là combien est nouveau & spécieux le Systême de notre Auteur. Il s'attache ensuite à confirmer sa conséquence par des doutes de différens Sçavans sur cette détermination. Il y a ici, comme dans tout le reste de l'ouvrage, une éru-

dition choisie, qui instruit parfaitement de tous les travaux que cette figure a occasionnés.

J'ai dit que l'Auteur n'étoit pas Newtonien, & c'est dans les autres entretiens qu'il se déclare ouvertement. Il trouve contraire à l'idée que nous avons de Dieu qu'il y ait du vuide dans l'Univers. » Quoi! » s'écrie-t-il, Dieu tira les êtres du néant & » Newton les y replongera! Les merveil- » les du Très-haut ressembleront-elles au » *malheureux avorton*, dont une mere » encore plus malheureuse déploroit l'in- » fortune dans un Sonnet autrefois fort » fameux. Faudra-t'il dire que l'Univers » n'est que *l'assemblage confus de l'être & du néant*. On juge bien par là, que l'Auteur ne pense pas l'attraction mieux fondée que le vuide. Il prend cette attraction par tous les bouts, fâché de mettre les Newtoniens en contradiction avec eux mêmes & cite des endroits, qui paroissent en effet un surajouté au sistême phisique du grand Newton, par exemple *qu'un Atôme ne tombe point vers la Terre, que la Terre ne s'éleve un peu vers lui*. Malgré les secours que retire la Marquise de son Newtonien dans l'intervale des entretiens, le tableau vif que fait l'Auteur des sentimens trop forcés des partisans du Philo-

ſophe Anglois, ce tableau, dis-je, l'étonne & bien-tôt elle ſe confeſſe vaincue. Elle ſe trouve ſur-tout accablée par ſa grande objection contre le mouvement des Planettes au tour du ſoleil, mouvement, dit il, qui ſuppoſe une homogénéité dans leurs parties, afin que leur centre de gravité s'étant toujours également éloigné du centre de mouvement, elles ne ſoient pas expoſées à des ſubreſſauts dans leur rotation. C'eſt ſur ſa défaite que celui-ci expoſe ſes nouvelles explications de la préciſion des Equinoxes du flux & reflux de la mer, &c. Et tout ici doit être lû, médité dans le livre même. L'Auteur en attaquant ainſi ſans ménagement & ſans reſpect humain le grand *Newton*, ne doit pas ſe promettre d'être univerſellement ſuivi. Mais ce à quoi il eſt en droit de s'attendre, c'eſt à un accueil général que mérite ſon ouvrage pour les recherches curieuſes qu'il renferme & qu'on peut regarder comme une Hiſtoire abrégée de l'Aſtronomie phiſique. Voici un morceau pris à l'ouverture du livre qui donnera une idée de la maniere, dont cette partie importante du travail de l'Auteur eſt traitée.

» D'anciens Philoſophes imaginerent
» que les Aſtres avoient une ame ou qu'au
» moins des intelligences étrangeres diri-
» geoient

» geoient leur mouvement. Ce dernier sentiment fut celui de tous les Peres de l'E-» glise. L'interprétation qu'ils donnoient » à quelque passage de l'Ecriture, leur fit » même avancer qu'il étoit de foi que » chaque corps céleste étoit guidé par un » Ange Tutelaire. Plusieurs trouverent » fort heureux, de penser que les sept » intelligences qui se tiennent en présen-» ce du Trône du Seigneur, étoient pré-» cisément celles qui gouvernent les » sept Planettes principales. D'autres fi-» rent remarquer qu'une pareille fonction » exigeoit des Gouverneurs résidens; & » sur ce qu'on s'avisa d'objecter l'inconvé-» nient de priver de la vision béatifique ces » 7 anges distingués, & de les assujettir à des » travaux trop vils & trop uniformes le Com-» mantateur Lessius, imagina que les sept An-» ges qui étoient devant le Trône se servoient » de lieutenans, & que quand ceux-ci même » vouloient avoir la consolation d'adorer de » près nos Saints Mystéres, ils avoient » la liberté de commettre à leur place des » Anges subalternes, &ç.

Telle est, Monsieur, la substance du livre des *Nouvelles vuës sur le systême de l'Univers*. L'Auteur fait espérer un autre ouvrage sur les couleurs; & on dit dans le monde, qu'il respecte les expériences con-

nuës ; qu'il en a fait plusieurs autres, & que toutes tendent à répandre un nouveau jour sur la théorie de *Newton* sur cette matiere. Un livre d'expériences est à tous égards un livre trop précieux pour ne pas faire désirer que l'Auteur en fasse un présent au Public. Je n'oserois le lui demander, mais qu'il me permette de lui dire avec le Prince de l'éloquence : *Non nobis solùm nati sumus, ortusque nostri partem patria vindicat partem amici.*

J'ai l'honneur d'être &c.

SYSTEME du vrai bonheur, par M. Formey. *A Utrecht* & se trouve *à Paris* chez *Briasson*, brochure de 94 pages, jolie édition.

L'Auteur prouve que le bonheur ne consiste ni dans les richesses, ni dans les honneurs, ni dans les plaisirs des sens, ni dans ce qu'on appelle volupté ; mais dans l'accomplissement des devoirs, dans l'amour de l'Etre suprême, dans l'espérance des biens futurs. Dés que j'aurai été pénétré de ces vérités, & que jaurai agi en conséquence,

Je regarderai, dit M. Formey, ma sortie du théâtre de ce monde comme un événement qui peut arriver au moment même que j'y pense, & je me familiariserai avec cette idée si redoutable aux ames vulgaires.

C'eſt ſans contredit un état bien miſérable & bien digne de compaſſion, que l'état de ces hommes, qui ne ſçauroient penſer à ce grand & inévitable pas, ſans être ſaiſis d'effroi. Auſſi ma principale attention a-t'elle été de me délivrer de cette honteuſe foibleſſe, & j'ai eu le bonheur d'y réuſſir. Tous mes arrangemens ſont pris de maniere, que le ſouvenir, que les approches même de la mort, ne ſçauroient porter la moindre atteinte à ma ſatisfaction, à ma joye habituelle. Oui, cet aſpect n'a rien qui puiſſe m'étonner, encore moins m'affliger; puiſque la mort, lorſqu'elle viendra, ne peut m'enlever aucune des choſes dans leſquelles j'ai placé mon bonheur, mais qu'il faut néceſſairement qu'elle en perfectionne la jouiſſance, & qu'elle en augmente le nombre.

L'heureuſe influence que cette grande idée de ma deſtination future a ſur l'état de mon ame, & ſur la conduite de ma vie, me feroit ſouverainement craindre qu'elle pût ſe trouver illuſoire & fauſſe. Il m'importe tellement qu'elle ſoit vraie, qu'en la perdant, je perds tout. Mais je n'ai rien à craindre à cet égard. Je cherchois la certitude & la conviction; j'y ſuis arrivé. Je puis déſormais nourir mon ame de l'i-

dée consolante que j'ai à vivre dans un autre état; où je ne dois m'attendre qu'à toutes sortes de biens, par une suite de la souveraine sagesse; en sorte qu'un jour pleinement affranchi des vanités & des miséres de cette vie, je m'unirai pour toute l'éternité à la source des perfections; je savourerai la volupté la plus pure, celle qui s'accorde avec mes penchans vrais & naturels, j'arriverai en un mot, à ce grand but, auquel la Nature & son Auteur, qui est le mien, m'avoient destiné, c'est l'union de la vertu & de la félicité. Y auroit il un autre sistême du vray bonheur?

Essai sur la perfection, pour servir de suite au sistême du vrai bonheur. Par M. *Formey à Utrecht*, & se trouve *à Paris chez Briasson*: brochure *in*-12 90 pages jolie édition.

Cet ouvrage est formé par trois chapitres. Le premier est destiné à donner une idée de la perfection. La doctrine de l'Auteur se réduit à ce raisonnement. La perfection d'un tout consiste dans l'accord avec lequel toutes ces parties tendent au but dès leur destination: Or la vie morale de l'homme, cette enchaînure de détermi-

nations libres, peut être regardée comme un tout ; donc chaque action est une partie. Ainsi la perfection de ce tout consiste dans l'accord de toutes les parties, c'est-à-dire de toutes nos actions libres vers leur véritable but.

Le deuxiéme chapitre fournit quatre régles de perfection. La premiere est de vouloir être parfait. La seconde de ne jamais rien faire sans le raporter à quelque fin. La troisiéme de surbordonner les unes aux autres les fins particulieres de notre conduite & les enchaîner ensemble, de telle sorte que l'une serve toujours de moyen à l'autre, & que toutes ensemble forment un moyen général d'arriver à notre perfection. La quatriéme & derniere regle peut être regardée comme une conséquence des autres : c'est que nous ne devons jamais faire entrer dans notre plan de conduite des vues & des intentions qui répugnent à notre perfection, quand même ce ne seroient pas nos vues & nos intentions principales.

Le troisiéme chapitre propose un modele de perfection. Voici comment s'exprime M. Formey. Une des singularités les plus remarquables que nous offrent les anciennes superstitions du Paganisme, ce sont les apothéoses, c'est-à-dire le passage de la con-

dition humaine à l'état des Dieux qu'on regardoit comme une chose possible, & comme une récompense dont un certain nombre de Héros du premier ordre avoient été mis en possession. La flaterie défigura dans la suite des tems cette idée assez noble dans son origine, & l'honneur des apothéoses fut décerné à des Empereurs qui pendant leur vie avoient été des Tyrans détestés. En épurant cette idée de tout ce que la foiblesse de l'esprit humain y avoit mêlé d'étranger, nous trouverons que le Dogme en soi-même n'est pas insoutenable, & qu'il y a tout au contraire une apothéose réelle proposée à l'homme pour dernier terme de tous ses travaux, & pour rémunération infaillible de son attachement à l'ordre, à la vérité, à la piété. La consommation de cet heureux état est réservé pour l'autre vie, & le modele que nous devons nous proposer pour y arriver, c'est l'Etre suprême qui lui-même est le fruit de la perfection. *Soyez parfaits comme votre pere qui est aux cieux est parfait.*

QUESTIONS diverses sur l'incrédulité, par M *l'Evêque du Puy. A Paris* chez *Chaubert* Quai des Augustins. 1751 *in*-12 1 vol.

Les questions traitées dans cet ouvrage se réduisent à cinq. Premiere question. Y

a-t'il de véritables incrédules ? Seconde question. Quelle est l'origine de l'incrédulité ? Troisiéme question. Les incrédules sont'ils des esprits forts ? Quatriéme question. L'incrédulité est-elle compatible avec la probité? Cinquiéme question. L'incrédulité est-elle pernicieuse à l'Etat ? Nous rendrons compte dans le Mercure prochain de cette nouveauté qui mérite une grande attention par l'importance du sujet & la dignité de l'Auteur.

Enumerationis fossilium quæ in omnibus Galliæ Provinciis reperiuntur tentamina. Auctore A. S. D. *d'Argenville* è regiis scientiarum Societatibus Londinensi, & Montepessulanensi.

Cet ouvrage curieux est imprimé *à Paris* chez *Debure* l'aîné, & se vend broché une liv. 10 sol.

Orbi Literato. Ut Poëtæ mei verbis utar *Omnia vincit amor & nos cedamus amori* ; amori scilicet bonæ humanitatis studiorum ; cumque præ cæteris maximè in deliciis est hic egregius Virgilius noster, nec me qui cæteros vincit impetus, nec labor nec sumptus terrent ; quin magnum opus aggrediar, quod multi vellent, nemo audet ; ecce tum propono vo-

bis P. Virgilii Maronis Opera ab excellentissimis qui in Europa sunt artificibus, æneis tabulis sculpta, & ad optima antiquitatis monumenta ornata, quibus etiam addentur Figuræ pulchriores & vetustiores, quæ sunt melioris notæ & majoris formæ & eò plures, quo plures habemus subscriptiones, ad instar Horatii Londini à Johanne Pineo incisi, majori vero nitore & elegantia, quanquam enim ille à vobis optimè meruit, tamen aliquæ in ejus opere culpæ vel saltem maculæ insunt, quibus non paululùm offendar; literæ enim ejus nimis coarctatæ sunt, & in angustum coactæ, & Imagines quibuscum ornavit suum opus non ad scopum & argumentum Poëtæ ejus, sed sæpe ad unam vel alteram sententiam, vel solummodo verbum unicum aliquando illustrandum tendunt; & sculptura nostra (pace quod dicam suâ & sine jactatione) multò elegantior suâ erit; nam in Hollandia exercebimus peritum Dominum vander Schley, in Gallia elegantem Cochinum filium, in Italia illustrem Pitterum vel meliores artifices, si meliores inveniendi sunt. Figuræ etiam in Horatio non ab originalibus inciduntur, sed plerumque è libris, ubi ab aliis transcribuntur, adeo ut dum ectypi ab ectypis sunt pulchritudo illa spirans & vivida vis exi-

miis archetypis adeo propria & evanescit & perditur; hæ vero à nobis culpæ quantum possibile est evitabuntur, sculpendo literas fusiori stilo & elaborando figuras ad archetypa ipsa quæ Scopum authoris illustrant in omnibus Europæ partibus, ubi invenienda sunt, præsertim in Italia, ubi iter faciemus expressim, ut liber noster omnibus aliis ornatior & formosior eveniat, & ut omnibus numeris sit absolutus; *Tantæ molis erit Romanum condere vatem*, ubi summa ope niti decrevimus, ut nihil vel utilitati vel venustati aberit; volentes cum Pythagoræis aliquid ardui conducere, inviiis difficultatibus difficultate enim superandæ sunt arduum autem restat majorique cum gloria, quo fuit difficilius: sed *non hæc sine numine Divûm eveniunt*, i. e. vestro suffragio & auxilio.

Opem ergo vestram rogamus Viri literati & elegantiarum Cultores, ne sub tanto onere & tam gravi facinore succumbamus; timendum enim est, quod sine vestro auxilio, communicando scilicet quæ ad institutum nostrum illustranda pertinet & largè subscribendo, vires nostræ impares erunt ad tantos sumptus sustinendos, & ne in cursu tam nobili corruamus; sumptus enim ex eo existimari possunt, quod clarissimum Fogginum tale

opus Florentiæ in animo volventem (vide præfationem ad Virgilium ejus) artifices quatuordecim aureorum (viz Ducatorum) millia atque eo amplius pro literis erogabant ; (ferè enim 1000 laminæ & ultra centum millia verborum sculpendæ erunt ,) præter figuras , chartam , impressionem , & alios sumptus : Deo autem volente & vobis adjuvantibus hæc perfectissimi & penè divini operis editio feliciter absolvetur , & magno cum commodo & splendore juvenum prodibit publicâ curâ , uti inter omnes maximè nitet author , præstantissimum Poëtam præstantissima editione decorari æquum est. Sequentibus verò conditionibus se adstringit Editor.

1. Imprimetur opus ad editionem Nicolai Heinsii & P. Burmanni in Charta Imperiali optima , uti & Horatius , tribus , si commode fieri potest , vel saltem quatuor voluminibus , magis enim duplo verbosior quàm Horatius est.

2. Mille Inscribentes ad minimum optamus , (& plures habuis Pineus pro Horatio) quorum non exilis numerus nomina modo dedit , neque plura exemplaria imprimentur , nisi (ut sperandum est) numerus inscribentium accrescat.

3. Operis pretium erit uti & Horatii pro singulo quoque volumine aureum An-

gliæ vulgò vocatum Guinea, vel Galliæ vulgò vocatum *Louis d'or*, & pro rata in aliis nummis.

4. Ab Inscribentibus persolvetur statim pro uno volumine, eoque finito pro altero, & sic de cæteris.

5. Suscriptionis tempus patebit usque ad opus absolutum, quod summa cum diligentia & alacritate prosequetur.

6. Optimæ & pulchriores Impressiones subscribentibus dabuntur quorum & nomina imprimentur.

7. Dabitur ad finem ratio antiquorum monumentorum, & unde colliguntur, cum dissertatione de eorum usu & præstantia in veteribus Poëtis illustrandis.

8. Et si desiderantur, dabuntur etiam Collationes ex optimis editionibus.

9. Addentur etiam specimina antiquissimæ Scripturæ ex optimis manuscriptis cum eorum ornamentis.

10. Subscriptiones recipientur apud præcipuos Europæ Bibliopolas.

Hæc ut speramus, vobis cordi sint, & tum alia ejusmodi erunt expectanda; nam, fateor, me his studiis esse deditum, ut ex iis ad communem afferre fructum aliquid possim, & ut cum Cicerone finiam, cætera, neque temporum sunt, neque ætatum omnium, neque locorum: hæc studia

adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium, ac solatium præbent : delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

Dabam Amstelaedami 1 Junii 1750.

H. J. DE RUFFORTH.

On souscrit pour cette belle entreprise chez *Debure* l'aîné, Quai des Augustins.

LETTRES choisies de Monsieur de la *Riviere*, gendre de M. le Comte de Bussi Rabutin, avec un abrégé de sa vie & la relation du procès qu'il eut avec son épouse & son beau pere. *A Paris* chez *Debure* l'aîné & *Tillard*, Quai des Augustins. 1751. *in*-12 2 vol.

M. de la Riviere, mort à l'institution de l'Oratoire de Paris en 1738, à l'âge de 94 ans, a été fort connu dans le monde par son esprit, & par un procès. L'histoire un peu confuse de ce procès, dans lequel il s'agissoit de sçavoir si M. de la Riviere étoit ou n'étoit pas marié avec Madame de Coligni, fille du fameux & infortuné Comte de Bussi, occupe environ deux cens pages du Recueil que nous annonçons : les deux principaux morceaux de cette Histoire sont un Mémoire de M. de la Riviere contre son beau pere, plein

de sel, de finesse & d'agrément ; & le plaidoyé de M. Talon, Avocat général, qui nous a paru long & embarassé.

Le portrait qu'on nous donne de M. de la Riviere, d'après Madame de Lambert, est comme la plupart de ceux qu'a faits cette Femme Illustre, très flatté. Le Voici.

M. de la Riviere est bienfait ; il a la taille fine & aisée, le visage agréable; de la délicatesse, de la bienséance dans l'esprit & du goût & du sentiment. Il y a une galanterie répandue dans ses manieres & dans ce qu'il écrit, qui fait sentir que les graces & les amours ont pris soin du commencement de sa vie. Ce fut sous de tels maîtres qu'il apprit à sentir, à toucher & à plaire. L'usage qu'il a fait de son cœur n'a servi qu'à le perfectionner ; & l'amour qui gâte assez souvent les hommes, avoit respecté ses mœurs, & lui avoit appris à séparer les plaisirs des vices ; sa galanterie a augmenté sa douceur & sa délicatesse naturelle. Il n'a pas seulement la politesse des manieres, il a aussi celle de l'esprit. Avec quelle finesse n'examinet-t'il pas les choses les plus délicates ? Que d'agrémens ne répand-t'il pas sur les plus stériles ? Il s'amuse quelquefois à faire de jolis vers. Quoique sa Poësie soit douce & galante, elle est sage : il est le maître de son imagi-

nation ; il met un accord & une liaison entre les termes & ses idées, & son cœur répand sur tout ce qu'il fait, les graces du sentiment. Rendu à la vie privée, il pratiqua toutes les vertus possibles, & devint ce que les autres veulent paroître. C'est-là qu'il contracta des habitudes de modestie qui acheverent de former son caractére ; & son humeur ne perdit aucun de ses agrémens. Il l'a aimable & liante. Il dit que le meilleur usage qu'on puisse faire de l'esprit, est de se faire aimer. Il ne laisse point appercevoir d'amour propre : il semble qu'il s'oublie lui-même & qu'il ne vit que pour les autres. Très délicat sans être difficile, il sçait mettre dans le commerce toutes les vertus de la société : libéral par goût, rangé par gloire & par justice. Il a un excellent sçavoir vivre : il n'a pas seulement le sçavoir vivre des manieres, il a encore celui du procedé ; il sçait jouir & se passer des choses.

L'Editeur apprécie ainsi le Recueil qu'il a formé. Toutes les Lettres qui forment ce Recueil ne sont pas, dit-il, également intéressantes ; mais elles sont toutes très-naturelles, vives & remplies de sentimens. Dans les unes on diroit qu'il y a prodigalité d'esprit, dans d'aures, l'Auteur a placé des traits curieux qui dédomagent quelque

fois des négligences du style. Ainsi il est bien juste qu'en faveur des meilleures, on glisse sans impatience sur les moins parfaites. Je ne parle point de celles qui traitent des premieres vérités, & dont le fond est d'une grande édification; elles ont, pour la plupart, le double avantage de l'utilité la plus importante, & de l'agrément le plus vif, je veux dire la matiére du salut & une façon spirituelle de présenter à l'esprit cet objet si intéressant.

Si l'Auteur est tombé dans quelques répétitions, c'est surtout en touchant les principes de la morale chrétienne, qu'il s'étoit rendu très familieres, & qu'il rappelloit sans cesse avec complaisance. J'aurois pû en retrancher une partie; mais je les ai laissées à dessein, & comme pour servir de preuves que ces Lettres sont les fruits naturels de l'esprit, & des premiers mouvemens du cœur; qu'elles partent d'un seul trait de plume, sans apprêt & sans destination pour être imprimées. Ce qu'il y aura de moins correct, y doit faire l'effet que font les ombres aux tableaux. D'ailleurs il me semble qu'on pourroit justifier l'Auteur sur deux objets particuliers qu'il répete sans cesse: les infirmités de l'âge, & l'image de la mort. N'éprouvons nous pas nous-mêmes tous les jours que nos goûts,

nos habitudes, nos façons de penser & nos tournures favorites de style, se présentent à tout instant au bout de la plume, & se mêlent malgré nous dans l'encre qui en découle.

L'Editeur auroit pu ajouter à ce qu'il dit des lettres de M. de la Riviere, qu'on y trouve un peu de galanterie, assez de médisance, beaucoup d'humeur & plusieurs pensées & expressions qui sont plus de mémoire que d'imagination.

QUESTIO *Medica quod litterariis disputationibus discutienda in scholis Medicorum, die* 17 *mensis Decembris* 1750, *M. Francisco* de Thiery, *Doctore Medico præside, An præter genitalia sexus inter se discrepent?*

Nous avons grand nombre de traités sur les organes de la génération qui constituent chaque sexe, mais nous n'en avons presque aucun sur les differences qui se trouvent entre les sexes, indépendament de ces organes. Dans la Thése de M. Thiery on donne un précis de ces differences, & une Histoire abregée de l'homme, considéré comme mâle & comme femelle. Ce Docteur commence par donner une notion générale des sexes, il expose leurs fonctions, & les variétés qu'on observe sur ce point: car quoique la marche la

plus ordinaire de la nature soit de procéder à la génération par le concours des deux sexes ; on a des exemples de productions faites sans ce moyen : d'un autre côté, il y a plusieurs espéces d'êtres organisés dont les individus portent les deux sexes à la fois : mais dans les poissons, les oiseaux & les quadrupédes, c'est une régle générale que chaque individu n'ait qu'un seul sexe. Aussi n'avons-nous dans l'espéce humaine aucune observation bien constatée de véritables harmaphrodites. On s'est laissé tromper par certaine partie des organes féminins, qui croît quelquefois prodigieusement. L'Auteur cite à ce sujet l'Histoire d'une fille de sept à huit ans, qu'il avoit examinée, que tout Paris a vûe depuis, & qui avoit tellement les apparences d'un garçon de son âge, que tout le monde, au premier coup d'œil l'auroit prise pour une hermaphrodite, quoique ce sujet ne fût réellement qu'une fille aux yeux des Anatomistes. L'Auteur commence à entrer dans le détail de son sujet, par les differences qu'on trouve dans le bassin ; cette partie formée de plusieurs os est beaucoup plus spacieuse dans les femmes que dans les hommes. Il décrit tous les avantages que la nature tire de la differente conformation des os qui le compo-

sent, tant pour la grossesse que pour l'accouchement. Il passe de-là à la poitrine : les femmes l'ont plus applatie en devant, afin que les mammelles y soient placées plus commodément ; mais les hommes l'ont plus large & plus longue ; ensorte qu'à tout prendre les femmes ont plus de ventre, & les hommes plus de poitrine. Cependant l'on observe que ceux-ci respirent plus du ventre, c'est-à-dire, par l'abbaissement du diaphragme, & le mouvement de l'abdomen, & que les femmes au contraire respirent plus de la poitrine, c'est-à-dire, par l'élevation des côtes. Indépendamment de l'agrément qui en résulte, parce que les mammelles participent à ce mouvement ; les femmes en tirent cet avantage, de respirer plus facilement dans le tems de la grossesse, & le fétus celui d'être moins exposé à la compression. Il étoit important qu'on pût distinguer les sexes au premier coup d'œil : la Nature n'a pas voulu se reposer de ce soin sur quelque chose d'aussi arbitraire, que la coûtume dans la maniere de s'habiller ; aussi la barbe des hommes & le sein des femmes, sont-ils des signes extérieurs assez frappans ? Mais quand on examine les sexes plus en détail, on voit leurs differences se multiplier. Les hommes ont

la peau plus dure, plus seche & plus velue; leurs veines sont plus apparentes & plus grosses, leurs chairs sont plus fermes, leurs traits plus rudement exprimés, &c. Tout annonce dans l'homme la force & la majesté: dans les femmes, c'est la délicatesse & la beauté qui dominent: ce qui y contribue principalement est cette membrane, appellée *Cellulaire*; car comme elle est plus lâche, & plus chargée de graisse dans les femmes, elle leur rend la peau plus douce & plus unie, & procure à toute l'habitude du corps, des formes plus arrondies. Il en résulte aussi que leur transpiration est moins abondante, & en même-tems plus chargée de parties onctueuses. On explique par là, *unde halitus puellarum ad senilem tantundam ariditatem maximi sit momenti*, & pourquoi de tant d'histoires biens avérées d'abstinences extraordinaires, ce sont le plus souvent les femmes qui nous en fournissent les exemples.

Nous avons dit que les hommes avoient la poitrine plus étendue en tout sens; d'où il s'ensuit qu'ils ont plus de poulmons, & ce n'est pas là une petite différence dans l'économie animale; joignez à cela, ce qui est assez connu, qu'ils ont aussi plus de force dans les muscles, parce que ces parties sont plus charnues. Or on sçait tou-

& l'étendue de l'action musculaire ; la respiration, la voix, la digestion, &c. se font principalement par le moyen des muscles, & par conséquent ces fonctions s'exécutent d'une maniere plus forte dans les hommes que dans les femmes. Le cœur lui-même, ce principal mobile de notre machine, est un muscle, & sa force, ou ce qui est la même chose, la proportion de son poids par rapport à tout le reste du corps, est plus considérable dans les mâles que dans les femelles.

Ainsi on ne doit pas être surpris que les hommes ayent le poulx plus grand, plus fort, & plus lent que les femmes. Le volume du foie au contraire est plus considérable dans celles-ci, mais sa masse ne peut s'augmenter jusqu'à un certain point, sans gêner les parties voisines, & sans qu'il ne s'altere lui-même. C'est pour cela que les femmes ont en général l'estomach plus petit que les hommes, que leur respiration devient difficile pour la moindre cause, qu'elles sont plus sujettes aux maladies du foie & à la bouffissure ; qu'elles boivent communément si peu ; c'est là aussi la source de la dépravation de leur bile, & de ces goûts singuliers pour certains alimens extraordinaires. L'Auteur appuie les différences des séxes qu'on ob-

ſervé dans l'eſpéce humaine, par celles qu'on remarque dans les animaux, ſoit ſauvages, ſoit privés, & il rapporte entre autres, cette obſervation faite par un ancien Naturaliſte, que les femelles des animaux ſauvages s'apprivoiſent beaucoup plus aiſément que leurs mâles.

Il expoſe enſuite l'appareil different des vaiſſeaux dans les deux ſéxes, les differens diamétres tant de leurs artéres que de leurs veines, & il fait voir que le but que la nature s'eſt propoſé par tous ces arrangemens, étoit d'accumuler une plus grande quantité d'humeurs dans le corps des femmes, & de les déterminer particulierement du côté de l'uterus. M. Thiéry tire de tous ces principes des conſéquences qui font l'explication d'autant de phénomenes. Pourquoi p. e. de tous les animaux, proportion gardée, c'eſt la femme qui a le plus de ſang, & qu'elle ſupporte ſi aiſément les ſaignées & les grandes hémorhagies, pourquoi les filles ſont ſpécialement ſujettes aux pâles couleurs, & quelle eſt la raiſon des differences qu'on obſerve dans les maladies des deux ſéxes; les hommes étant plus ſouvent & plus violemment attaqués de maladies aigues, les femmes plus ſujettes à celles qui ſont longues & périodiques. La ſanté des hommes eſt d'au-

tant plus exposée à de grands & à de subits changemens, que leur constitution est plus forte & qu'elle approche plus de l'athlétique. Les femmes retirent donc de leur temperamment plusieurs avantages, & entr'autres celui de ne point devenir chauves, & de vivre plus long tems que les hommes, quand elles ont une fois passé certain tems critique: d'ailleurs elles parviennent plutôt à l'âge de puberté, & elles sont formées de meilleure heure; les parties solides étant chez elles d'un tissu moins ferme & moins serré, elles reçoivent plus aisément la nourriture, laquelle d'un autre côté se dissipe moins par la transpiration, & se distribue à une moindre masse; car par une loi assez constante de la nature, les femmes sont plus parfaites que les hommes, soit qu'il eût été assez inutile que le sexe le plus foible fût d'une taille aussi avantageuse que le sexe robuste, soit que la nature ait voulu borner l'accroissement des femmes à un moindre terme, afin de les rendre plutôt propres à devenir meres, puisqu'on sçait que l'aptitude à la génération ne s'étend guere chez elles au-delà de 45 à 50 ans, tandis que les hommes la conservent presque toute leur vie. L'Auteur donne des raisons Méchaniques très satisfaisantes de la differente sta-

ture des deux sexes; ce qui lui fournit l'occasion d'expliquer en même tems quantité d'autres differences: Pourquoi le volume des os est dans les hommes plus considérable en tous sens? pourquoi les femmes sont si rarement attaquées de la goute & de la pierre, &c.

Il suit des principes qu'il établit que toutes choses égales d'ailleurs, les femmes doivent croître d'autant plus que les liqueurs se portent en moindre quantité à l'uterus & aux mammelles, & qu'ainsi il y auroit infiniment à gagner pour elles à ne s'exposer à devenir grosses que vers l'âge de 18 à 20 ans. M. Thieri passe ensuite à l'examen des fibres, qui sont les premiers élémens solides du corps: il explique comment elles sont plus grêles & plus délicates dans les femmes, & par conséquent plus aisées à ébranler; ainsi tel objet extérieur, qui ne fera sur les fibres d'un homme bien constitué, qu'une impression légere en produira une très forte sur les organes d'une femme Les personnes du sexe ont manifestement le genre nerveux plus sensible, les idées plus vives, l'imagination plus prompte, les sens plus exquis; mais par une suite nécessaire elles ont plus de disposition à tomber en syncope & en convulsions, & elles sont plus sujets

tes à cette maladie singuliere qui se produit sous des formes si variées & si surprenantes, connue communément sous le nom de vapeurs. L'Auteur pour achever son tableau compare les Eunuques aux deux sexes, entre lesquels ils tiennent pour ainsi dire le milieu. Il répond à l'objection qu'on pourroit lui faire au sujet des Amazones. Il examine jusqu'où la maniere de vivre, & l'éducation contribuent à former les differences qu'on remarque entre les sexes : il prouve que ces differences existent pourtant, quant au fonds, dans la nature, & il rapporte à ce sujet celles qu'on a observées dans les enfans mâles & femelles dès le tems même qu'ils sont dans le ventre de leur mere, ou à l'instant de leur naissance. Il remonte même jusqu'au moment de la conception, & après avoir rassemblé les phénoménes les plus interressans à ce sujet, il conclut qu'on ne doit traiter ni d'absurde ni d'impossible, *un art* qu'il dit avec raison pouvoir être très utile à la société ; *»ex his omnibus non absurdum »adeò consequetur illud veteris sapientiæ effatum, quod jam in quadrupedibus singula »vice feturam unam edentibus experientiâ »confirmatum est ; posse dari scilicet, humano »generi utilissimam artem, quâ mares feminæve, ad arbitrium generentur.* Et par le

ser

seul énoncé des faits qu'il rapporte, on voit quels doivent être les fondemens de cet art. Il fait voir ensuite que dès que la nature a voulu se servir de sexes pour la génération, les différences entre eux ont dû être telles qu'on les observe : qu'un des sexes devoit être nécessairement plus robuste que l'autre ; que cette supériorité de forces devoit être accordée aux hommes & non aux femmes, & que le sexe qui enfantoit l'homme devoit en même tems le nourrir & l'élever ; fonctions qui s'accordoient mal avec les exercices violens & continués. Il prouve d'ailleurs que la foiblesse de tempérament étoit une disposition prochaine à cette beauté fine & délicate qui caractérise celle des femmes. Si les deux sexes eussent été également robustes, tous deux eussent voulu dominer, & leurs dissensions n'auroient point eu de fin ; si vous leur supposez à tous deux une constitution également délicate & un même genre de beauté, l'espéce humaine devenoit réellement trop foible, & cette base la plus solide de nos sociétés, l'amour, n'éxistoit point. Si l'un des sexes eût été seul en possession de la beauté & de la force, l'autre devenoit méprisable & malheureux : mais en accordant les forces du corps à l'un & les graces à l'autre, tout est

admirablement compensé. L'Auteur fait voir enfin les avantages qui résultent d'une plus grande sensibilité dans les femmes. La premiere éducation des enfans dont elles sont chargées, demandoit qu'elles eussent plus de pitié & de tendresse; leur vie privée qui en est la suite éxigeoit que la vivacité des impressions suppléât au moins à l'uniformité des objets; & puisqu'elles souffrent seules des fâcheuses incommodités que l'amour traine à sa suite; *eas sponte faciliùs sese irretire amoribus optimum est*. M. Thiery ne donne nulle prééminence à l'un des sexes sur l'autre; pris séparément, ils ne présentent point l'idée de perfection; ce n'est que leur assemblage qui forme dans la nature un tout parfait. Si les femmes vouloient former des sociétés composées d'elles seules, il seroit à craindre que leurs meilleures qualités, la modestie, la commisération, la piété, &c. ne se portassent au point de dégénérer en vices. Si les hommes vouloient exclure les femmes de leur commerce, la force de leur temperament les conduiroit naturellement à la mélancholie & à une certaine férocité: mais les deux séxes entrant dans une société réciproque, ils se temperent mutuellement; les affections propres à chacun d'eux sortent rarement d'un certain

milieu dans lequel consiste le bon ordre, & le systême de la nature est accompli.

M. Thiery a donné quatre autres Théses dans sa Licence; sur l'action des nerfs; sur le danger des vaisseaux de cuivre dans la préparation des alimens; sur l'Aneuvrisme, & sur les maladies du Tissu Cellulaire. On souhaiteroit que l'Auteur développât dans deux Traités ses idées sur ces maladies, ainsi que sur les differences des Sexes, differences qui peuvent influer dans la pratique.

ERRATA.

Page 136, *ligne* 12, quodlitterariis, *lisez*, quodlibetariis.

Ligne 15, de Thiery, *lisez*, Thiery.

Page 137, *ligne* 12, Harmaphrodites, *lisez*, hermaphrodites.

Page 142, *ligne* 18, les femmes sont plus parfaites que les hommes, *lisez*, les femmes sont plus petites que les hommes.

HISTOIRE de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, avec les Mémoires de Littérature, tirés des régistres de cette Académie, depuis l'année 1741 jusques & compris l'année 1743. *A Paris, de* l'Imprimerie Royale, 1751, *in*-4° 2 vol.

ALMANACH des curieux pour l'année 1752, où les curieux trouveront la réponse agréable des demandes les plus divertissantes, pour se réjouir dans les com-

pagnies. *A Paris*, de l'imprimerie de Gissey, rue de la vieille Bouclerie.

ETRENES Historiques ou mélanges curieux pour l'année 1752, contenant plusieurs remarques de Chronologie & d'Histoire. Ensemble les naissances & morts des Rois, Reines, Princes & Princesses de l'Europe, accompagnées d'époques & de rémarques que l'on ne trouve point dans les autres Calendriers. Avec un Recueil de diverses matieres, variées, utiles, curieuses & amusantes. *A Paris*, chez le même.

TRAITE' de Pharmacie moderne, par M. *Pyraux*, Docteur de Médecine de la Faculté de Besançon. *A Paris*, chez *Delaguette*, Imprimeur de l'Académie Royale de Chirurgie, rue Saint Jacques, 1751. Un volume *in*-12.

LE Miroir des urines, par lesquelles on voit & connoît les differens tempéramens, les humeurs dominantes, les siéges & les causes des maladies d'un chacun. Quatriéme édition revûe & corrigée. *A Paris*, chez *Cavelier*, *Delaguette* & *d'Houry*, fils, 1751. Un volume *in*-12.

OBSERVATIONS de Jean-Jacques *Rousseau*, de Genéve, sur la réponse qui a été faite à son Discours. On les trouve *à Paris*, chez *Pissot*.

L'occasion de cette brochure est une de

ces circonstances rares, dont l'Histoire fournit à peine un exemple : aussi l'Auteur, n'ayant aucun modéle à suivre, a-t'il pris un ton tout à lui, qui ne sera sûrement jamais le ton à la mode. Voici son début.

» Je devrois un remercîment, plutôt » qu'une réplique à l'Auteur anonyme, » qui vient d'honorer mon Discours d'une » réponse : mais ce que je dois à la recon» noissance, ne me fera point oublier ce » que je dois à la vérité ; & je n'oublierai » pas non plus, que toutes les fois qu'il » est question de raison, les hommes ren» trent dans le droit de la Nature, & re» prennent leur premiere égalité.

M. Rousseau ne combat point directement la réponse qu'il examine ; il convient des grandes vérités qui y sont répandues, & se borne à établir qu'elles ne sont point contradictoires à la Thése qu'il a soutenue dans son Discours. Il fait voir que sur les utilités des Sciences, il a pensé comme l'Auteur de la Réponse, & que sur leur abus, l'Auteur de la Réponse a parlé comme lui.

Cependant la conclusion du Discours, & celle de la Réponse se trouvent directement opposées » La mienne étoit, dit » M. Rousseau, que puisque les Sciences » font plus de mal aux mœurs que de

» bien à la société, il eût été à desirer que
» les hommes s'y fussent livrés avec moins
» d'ardeur. Celle de mon adversaire est,
» que, quoique les Sciences fassent beau-
» coup de mal, il ne faut pas laisser de les
» cultiver à cause du bien qu'elles font. Je
» m'en rapporte, ajoute-t'il, non au pu-
» blic, mais au petit nombre des vrais
» Philosophes, sur celle qu'il faut préferer
» de ces deux conclusions.

L'Auteur passe ensuite aux observations de détail, & examine quelques endroits de la Réponse qui lui paroissent manquer un peu de cette justesse qu'il admire volontiers dans les autres, & qui, selon lui, ont pu contribuer à l'erreur de la conséquence que l'Auteur en a tirée.

La principale de ces observations roule sur une accusation très-grave, au sujet de laquelle M. Rousseau a crû devoir entrer dans une plus longue discussion.

Selon l'Auteur de la Réponse, la culture des Sciences est tellement utile à la Religion, que ce seroit la priver d'un appui que de proscrire les Lettres. En effet, il paroît par le célébre Edit de Julien l'Apostat, & par le chagrin qu'en montrerent les Chrétiens de son tems, que les uns & les autres en pensoient ainsi. Mais leur opinion ne fait rien ici contre les faits, &

c'eſt par les faits que M. Rouſſeau examine cette grande queſtion.

Il expoſe en abregé ce que les Sciences & la Religion ont eu de commun, & prenant ſon Extrait hiſtorique dès le commencement de l'ancienne Loi, il le ſuit juſqu'à notre ſiécle, faiſant voir que dans tous les tems, & les Chrétiens & le Peuple de Dieu, ont toujours été détournés par leurs Chefs de l'étude des Sciences humaines, & que toutes les fois que la Philoſophie & les Lettres ont pénétré dans ce Sanctuaire, ç'a toujours été au préjudice de la Religion.

Ce morceau qui paroît avoir été fait avec ſoin, étant lui-même un extrait déja fort ſerré, n'eſt pas ſuſceptible d'extrait; ainſi nous renvoyons à l'ouvrage même les Lecteurs qui voudront en juger. Nous en dirons autant des articles du luxe, de l'hypocriſie, de la politeſſe, de l'ignorance, & de la néceſſité actuelle de cultiver les Lettres; articles trop longs pour être tranſcrits, & trop courts pour être abregés. Nous nous contenterons d'ajouter qu'on y reconnoît par tout, de même que dans les notes qui y ſont jointes, la plume éloquente, & les maximes ſingulieres de l'Auteur du Diſcours, qui a donné lieu à la Réponſe & aux obſervations.

Lettre de J. J. *Rousseau*, de Genéve, à M. Grimm, sur la réfutation de son Discours, par M. *Gautier*, Professeur de Mathématique & d'Histoire, & Membre de l'Académie des Belles-Lettres de Nanci. Cette brochure se trouve chez *Pissot*, Quai des Augustins.

Refutation des pensées philosophiques, par les seules lumieres de la raison, & les principes de la saine Philosophie. Par M. le Baron *de Gauffridi Fos. A Marseille*, chez *Mossi*. C'est une brochure de 216 pages.

Memoires pour servir à l'Histoire des mœurs du dix-huitiéme siécle, deux parties. *A Paris*, chez *Prault*, fils, 1751.

C'est un Roman de M. Duclos, Auteur des Confessions, & de la Baronne de Luz, deux excellens ouvrages de ce genre. Nous rendrons compte dans le Mercure prochain de cette agréable nouveauté.

BEAUX-ARTS.

Il paroît un très grand ouvrage, sous le titre de *Recueil des Plans, Elevations & Coupes, tant Geométrales qu'en Perspective*

des Châteaux, Jardins & Dépendances, que le Roi de Pologne possède en Lorraine, y compris les Bâtimens, qu'il a fait élever, ainsi que les changemens & les décorations qu'il a fait faire à ceux qui étoient déja construits. Deux volumes *in-folio*, gravés par les soins de M. *Fleré*, Premier Architecte de Sa Majesté Polonoise. On le trouve *à Paris*, chez le Sieur *François*, Graveur ordinaire du Roi, rue basse des Ursins, au Triangle d'or, près Saint Landry, en la Cité. *A Nancy*, chez *Rabint*, Libraire; *à Luneville*, chez *Bouchard*, aussi Libraire. Quoiqu'on ait publié le prix de cet ouvrage, il n'y a cependant rien de déterminé à cet égard. Les Curieux sont invités à le voir chez le Sieur *François*, pour juger de son mérite.

Douze Bustes des douze premiers Césars, de marbre blanc, à vendre à Paris.

Ces Bustes sont de la plus grande beauté. Les têtes sont du plus beau marbre blanc de Carrare, de grande nature, d'une belle exécution, & parfaitement ressemblantes aux portraits que l'Antiquité nous en a laissés. Ils sont ajustés de bon goût, & drapés de grande maniere, de differens albâtres d'Orient antiques, d'un choix précieux.

Chaque Buste, de deux pieds dix pouces de haut, est porté sur son scabellon, & pied douche de different marbre d'Italie, ce qui fait en tout la hauteur de sept pieds neuf pouces, ou environ.

Ces Bustes, ainsi que leurs supports, sont en très bon état, sans nulle fracture ni altération.

On a des preuves incontestables, que c'est le Cardinal *Mazarin* qui les a fait venir d'Italie, & placer dans la Galerie du Château du *Bouchet*, qu'il donna en mariage à Mademoiselle *Martinozi*, sa niéce, en la mariant au Prince de Conti, en 1656.

Ils sont chez Madame *Doublet*, dans la Cour des Filles Saint Thomas, au bout de la rue Vivienne, quartier de Richelieu, où les Curieux peuvent les voir.

Hauteur des Bustes, deux pieds dix pouces.

Largeur des épaules, deux pieds sept pouces.

Pied-douche, huit pouces de haut

Hauteur des guaines, quatre pieds un pouce.

Ces Bustes sont connus de Messieurs le Moyne, Adam, Slods, Sculpteurs du Roi, & de M. le Chevalier de Servandony.



Musette.
Liças auprés =
= sant; Pour men
soupirant: helas!
Ten
la voici, C'est lui.

CHANSON.

MUSETTE.

LIcas auprès de ma bergere,
Eſt toujours gai, vif, amuſant,
Pour moi qui crains de lui déplaire,
Je la regarde en ſoupirant:
Il plaît, je ne plais pas de même,
La raiſon, hélas! la voici,
C'eſt que je l'aime,
C'eſt que je l'aime plus que lui.

II.

Il joue avec eſprit la belle,
D'un bouquet il croit la parer:
Jamais je n'oſe parler d'elle,
Et je ne ſçais que l'admirer.
Il plait, &c.

III.

Il eſt content de ſa muſette,
Ses ſons font rétentir nos bois:
Quand j'accompagne ma Liſette,
Je tremble de couvrir ſa voix.
Il plaît, &c.

IV.

Quand elle vient tard à la danse,
A chacun il dit son tourment :
A ma tristesse, à mon silence,
Peut-on me connoître amant.
Il plaît, &c.

V.

Ma belle égara sa houlette,
Il la rendit, s'en paya bien :
J'ai sauvé la vie à Lisette,
Et d'elle je n'exigeai rien.
Il plaît, &c.



SPECTACLES.

L'Académie Royale de Musique a retiré les Génies Tutelaires, & la Guirlande, après quatorze représentations, & a repris le 24 Novembre les *Indes Galantes*, avec l'Acte *des Sauvages*.

Les Comédiens François ont donné, Samedi 6 Novembre, la premiere représentation d'une Piéce en trois Actes & en vers, intitulée : *Le Valet Maître*. Cet ouvrage est de M. de *Moissy*, Auteur *du Provincial à Paris*, qui a beaucoup réussi.

aux Italiens. Cet Auteur n'a pas été aussi heureux aux François ; sa nouvelle Comédie n'a été jouée que six fois.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert continue à être agréable, & attire toujours le public.

Celui de la Toussaint commença par une belle symphonie del Signor san Martini.

Ensuite *Deus misereatur nostri*, Ps. 66. Motet nouveau à grand Chœur, de M. Davesne. Le premier Chœur bien dessiné, plein d'harmonie & d'expression, est suivi d'un Duo charmant. Le chant des recits de dessus est dans le goût Italien, naturel, facile & agréable : peut-être les accompagnemens n'en sont-ils pas faits avec assez de soin. Les Chœurs du milieu ne répétant continuellement que le chant du coriphée, a paru à quelques personnes trop long, & un peu languissant. L'idée de reprendre après le *Gloria* les paroles, *Deus misereatur nostri*, par le coriphée, & de faire répondre *Amen*, par le Chœur ; cette idée, sans être tout-à-fait neuve, nous paroît heureuse. Pour qu'elle eût fait plus d'effet, le Musicien auroit dû, ce semble, achever le *Gloria*, par l'*Amen*, en

fugue, tel qu'il est dans son Motet, ensuite faire réciter *Deus misereatur*, par le coriphée, & répondre par le Chœur *Amen*, en grands accords graves & chromatiques, & finir. Voilà une idée qui nous est venue, & que nous osons risquer. Le talent de M. Davesne est assez marqué, pour qu'on puisse mêler aux justes éloges que le public lui a donnés, quelques observations que des connoisseurs ont faites.

M. Gelin chanta très-bien *Inclina Domine*, petit Motet nouveau de M. Martin, dont le talent est connu.

Messieurs Pla, freres, de la Musique du Roi d'Espagne, exécuterent des Duo, & un Concerto de hautbois. Leur jeu fut trouvé plein de goût & de finesse.

Le Concert finit par le pathétique & sublime *De profundis* de M. Mondonville, que tout le monde connoît, & que tout le monde admire.

Concerts chez la Reine, à Fontainebleau, pendant la fin du mois d'Octobre, & le commencement de Novembre 1751.

LE 18 & le 25, on chanta les quatre derniers Actes de l'Opéra d'*Armide*.

Mlles Lalande, Mathieu & Canavas,

Messieurs Poirier, Joguet, Besche, Dubourg, Richer, Basire & Filleuil, en ont chanté les rôles.

Le 27 & le 8 Novembre, l'on chanta le Prologue & les trois premiers Actes de l'Opéra *de Roland*.

Mlles Lalande, Mathieu, Canavas, de Selle, Godonnesche & Guédon ; Messieurs Benoit, Joguet & Besche en ont chanté les rôles.

Le Vendredi 5 Novembre, la Musique du Roi chanta le *Te Deum*, de feu M. Delalande, dans la Paroisse de Fontainebleau, M. le Curé de cette Paroisse, ayant prié ce Corps de joindre son talent aux vœux de ses Paroissiens, pour l'heureuse naissance & la conservation de la santé de Monseigneur le Duc de Bourgogne. La Reine, Monseigneur le Dauphin, & Mesdames de France, y assisterent, ainsi que les Seigneurs & Dames de la Cour. Le Sr le Prince, de la Musique du Roi, remplissant le quartier d'Octobre, comme Maître de Musique, en battit la mesure.

La Signora Violanté Vestri de Florence a chanté le 9 Novembre, plusieurs Ariettes Italiennes, en présence de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, qui en ont paru extrêmement satisfaits, ainsi que toute la Cour, qui a beaucoup applaudi à ses talens.

NOUVELLES ETRANGERES.

DU NORD.

De Petersbourg, *le 24 Septembre.*

DAns l'Assemblée publique que l'Académie Impériale des Sciences tint le 17 de ce mois, M. Grichow, Secrétaire, annonça que le prix de cette année avoit été remporté par M. Clairaut, des Sociétés Royales de Londres, d'Edimbourg & d'Upsal, des Académies de Berlin & de Bologne, & Pensionnaire de l'Académie Royale des Sciences de Paris. En même tems, M. Grischow déclara que, pour le sujet du prix de 1753, l'Académie proposoit *d'expliquer par les principes de la Physique & de la Chymie la séparation de l'or d'avec l'argent, au moyen de l'*Eau de Départ, *& d'indiquer une méthode plus courte & plus facile de séparer ces deux métaux*. M. Krasenstein lut ensuite une Dissertation sur les nouvelles découvertes qu'il a faites pour perfectionner la Navigation, & il montra une Pendule, de son invention, qu'il prétend pouvoir servir à trouver sur mer les Longitudes. La séance fut terminée par la lecture d'un Mémoire de M. Lomonossoff, sur l'utilité de la Chymie.

Selon les avis reçus de divers endroits, il se confirme que la contagion a cessé dans Constantinople, ou du moins qu'elle y est considérablement diminuée. Ces avis ajoutent que les précautions prises dans le Serail ne l'ont point garanti de ce fleau, & qu'il y est mort six femmes, quatre

des Eunuques préposés à leur garde, & quelques-uns des Ichoglans, ou Pages du Grand Seigneur. On a été informé par les mêmes Lettres, que Sa Hautesse, pour s'éloigner du danger, s'étoit retirée dans une maison de campagne, sur le bord de la Mer Noire.

DE STOCKHOLM, *le 25 Septembre.*

Avant-hier au matin, Herrard Hofding Wickman fut décapité, & sa tête a été exposée sur un poteau. Il est dit dans sa Sentence, qu'il a été convaincu d'avoir entretenu des correspondances illicites, d'avoir favorisé des vûes préjudiciables au salut de la Patrie, & d'avoir revélé les secrets que le Gouvernement lui avoit confiés. La Sentence ajoute que ces crimes lui ont été prouvés par ses propres Lettres, par plusieurs de celles qui lui ont été écrites, par les dépositions de divers témoins, & par la connoissance qu'on a des tems, dans lesquels il a reçu les sommes qui lui ont été données pour corrompre sa fidélité. Sa femme a été condamnée à six semaines de prison.

On écrit de Pologne, que les deux Députés, qui s'étoient rendus à Dresde pour y soûtenir les intérêts des Bourgeois de Dantzick contre leurs Magistrats, sont retournés à Dantzick, & que le Bourguemestre Wahl, & le Conseiller Schroëder, ont reçu ordre de demeurer à Dresde.

La publication de l'ouverture de la Diette fut faite le 27 du mois dernier, dans toutes les Places publiques, & dans les principales rues de cette Capitale, avec les formalités accoûtumées. On afficha le même jour dans les lieux ordinaires le Réglement sur la conduite que les Députés doivent tenir, & par un article il leur est défendu

spécialement de former entre eux des assemblées particulieres. Le lendemain ils commencerent à exhiber leurs pouvoirs, & à faire inscrire leurs noms dans les Registres destinés pour cet effet. Les Députés de la Noblesse procéderent hier à l'élection du Maréchal de la Diette, & le Comte Henning Adolphe de Gillenbourg, Chancelier de la Cour, eut la pluralité des suffrages Le Docteur Henri Benzelius, Archevêque d'Upsal, a été nommé Orateur du Clergé. L'Ordre de la Bourgeoisie a choisi pour le sien M Thomas Plomgreen, Bourguemestre de cette Ville, & Conseiller du Conseil de Commerce. L'Orateur, élû par l'Ordre des Paysans, se nomme Oluf Hosauson.

Le jour de l'Election du Maréchal de la Diette, il se trouva dans la Chambre de la Noblesse huit cens vingt-neuf Votans, & c'est le plus grand nombre, dont jamais elle ait été composée. Cinq cens cinquante-quatre donnerent leurs voix au Comte de Gillenbourg, & deux cens soixante-quinze au Baron Ungern de Sternberg. Dès que l'Election fut faite, on l'annonça aux trois autres Ordres du Royaume, qui y ont applaudi unanimement, & qui ont envoyé sur le champ complimenter le Comte de Gillenbourg. On procéda ensuite à la nomination des Electeurs chargés du choix des Membres du Committé secret. Les Députés des quatre Ordres rendirent le 3 de ce mois leurs respects au Roi, à la Reine, & aux trois Princes; & le 4, s'étant assemblés dans la principale Eglise de cette Ville, ils allerent en Corps au Palais, le Régiment des Gardes à pied étant sous les armes, & formant une double haye dans les rues. Ils furent conduits avec les cérémonies usitées en pareille occasion, dans la Salle où le Trône étoit préparé. Le Roi, précédé des Sénateurs, &

accompagné de ses Grands Officiers, s'y rendit quelques momens après. La Couronne & le Sceptre étoient portés devant Sa Majesté, par le Comte de Posse, & par le Baron d'Ehrenpreus, qui les poserent sur une table vis à vis du Trône. Lorsque Sa Majesté se fut placée, M. Troilius, Evêque de Westeraas, prononça le Sermon, dont le Texte pris du Chapitre VIII. du premier Livre des Rois, étoit, *Que l'Eternel soit avec nous comme il a été avec nos Peres.* Le Comte de Tessin, Président de la Chancellerie, lut ensuite la harangue du Roi aux Etats, & M. de Rudenschold, Secretaire d'Etat, leur communiqua les principaux articles, sur lesquels ils doivent déliberer. Le Comte de Gillenbourg, Maréchal de la Diette, & les Orateurs du Clergé, de la Bourgeoisie, & des Paysans, ayant répondu à la harangue du Roi, le Baron Fabian de Wrede, qui depuis qu'il avoit été nommé Sénateur, n'avoit pas prêté serment en cette qualité, le prêta entre les mains du Roi. Après cette derniere cérémonie, Sa Majesté retourna à son appartement, & les Sénateurs l'accompagnerent jusqu'à la porte de sa chambre.

Jusqu'à présent la Diette n'a pris aucune résolution sur la permission que le Comte de Tessin a demandée de se démettre de ses emplois. Le mérite supérieur de ce Ministre, & son zéle pour le bien public, font desirer à cette Assemblée, que l'Etat ne soit point privé de ses services.



ALLEMAGNE.

De Vienne, le 2 Octobre.

SUr la nouvelle qu'un Navire Dalmatien, attaqué de la peste, court la mer, la Cour a pris des mesures, pour qu'il ne trouve accès dans aucun des Ports de la domination de l'Impératrice Reine. Jusqu'à présent les Provinces qu'elle posséde dans le voisinage de la Turquie ont été exemptes de ce fléau, qui continue de causer d'horribles ravages dans une partie des Etats du Grand Seigneur, & qui, à ce qu'on prétend, a déja enlevé, dans la seule Ville de Constantinople, plus de cent cinquante mille personnes.

De Berlin, le 30 Octobre.

Il se confirme que le Baron de Willich, Chevalier de l'Ordre de Saint Jean, Grand Prévôt du Chapitre de Cumin, & Adjudant Général du Roi, est chargé de faire la demande de la Princesse Guillelmine, fille du Prince Maximilien de Hesse-Cassel, pour le Prince Henri, second Frere du Roi. Le 26, on reçut par un Courier extraordinaire la nouvelle de la mort du Prince, *Stadhouder* des Provinces-Unies.

ESPAGNE.

De Madrid, le 26 Octobre.

IL paroît un Décret, par lequel le Roi interdit toute sorte de correspondance avec les Hambourgeois, & défend de recevoir dans ses Etats

aucune Marchandise venant de Hambourg. On assure que Sa Majesté se propose de faire une pareille défense pour les Marchandises de Dannemarck.

ITALIE.

DE NAPLES, le 25 Septembre.

LE Cardinal Spinelli, s'étant démis de l'Archevêché de cette Ville, le Roi a consenti que ce Siége, auquel depuis long-tems les Papes n'avoient nommé que des Cardinaux, fût rempli par un simple Prélat, & l'on croit que Sa Sainteté en disposera en faveur de M. Filomarini, Evêque de Mileto.

En conséquence de la résolution que Sa Majesté a prise, de mettre sa Marine sur un pied respectable, on travaille à la construction de plusieurs Vaisseaux de Ligne, & de quelques autres Bâtimens. Ces jours derniers, on lança à l'eau une Fregate de trente-six canons.

DE ROME, le 5 Octobre.

Un Camerier du feu Cardinal de Tournon avoit laissé par son Testament un diamant, pour que la valeur en fût employée à des œuvres pieuses dans la Ville de Spolette, où il étoit né. Ce diamant, dans le passage des Indes en Europe avoit été perdu, & un Banquier, qui l'avoit assûré, avoit payé le prix porté par l'assurance. Depuis quelque tems le diamant est arrivé à Venise, & sa valeur surpassant la somme à laquelle il avoit été estimé, l'Evêque de Spolette le réclame, en offrant de rembourser cette somme aux héritiers de l'Assu-

reur. Ceux-ci prétendent de leur côté, que l'Assureur, ayant rempli les conditions de son traité, doit être considéré comme Acquéreur de bonne foi; qu'ils ne pourroient exiger une indemnité, si le diamant étoit d'un prix inférieur à l'estimation, & qu'ainsi l'Evêque de Spolette n'est pas en droit de les frustrer d'un bénéfice, que l'Assureur a suffisamment acheté par la privation des arrérages de la somme qu'il a déboursée, & par le risque qu'il a couru d'avoir débou[illegible]cette somme en pure perte.

Deux nouvelles secousses de tremblement de terre se sont fait sentir à Narni, & y ont renversé plusieurs maisons. Avant hier, à quatre heures du matin, on essuya aussi une violente secousse à Camerino, & une ancienne Tour, qui étoit à quelque distance de la Ville, a été détruite jusques dans les fondemens.

Depuis le premier avis qu'on a eu de la conversion d'un des Rois des Isles Molucques, on a appris que ce Prince devoit envoyer une Ambassade au Pape.

De Livourne, *le 4 Octobre.*

Une femme Juive, nommée Lusena, & une fille de la même Nation, ont témoigné desirer de renoncer au Judaïsme. On les avoit mises sous la direction d'un Chapelain du Monastére de la Miséricorde, & elles alloient tous les jours chez lui pour recevoir ses instructions. Le 27, pendant qu'elles étoient dans la maison de cet Ecclésiastique, il fut tiré un coup de fusil, qui porta dans les fenêtres de son appprtement. Comme des Juifs demeuroient vis-à-vis de cette maison, le peuple se persuada qu'ils avoient voulu attenter à la vie

du Chapelain. Pendant qu'une partie de la populace courut en foule au Palais du Gouverneur pour demander justice, une autre partie fondit à coups de pierres contre les maisons des Juifs, & en brisa toutes les fenêtres. Cette populace irritée se disposoit à commettre de plus grands excès, lorsque le Gouverneur a rétabli la tranquillité, en faisant prendre les armes à la garnison, en posant des Corps-de-garde dans toutes les rues, & en promettant au peuple, qu'on tireroit des Juifs une satisfaction des plus complettes, s'ils avoient la moindre part à l'attentat, dont on les accusoit. Les recherches qu'on a faites à ce sujet, les ont pleinement justifiés, & il a été constaté que le fils de M. Alexandre Cartoni avoit, sans le vouloir, causé tout le tumulte. Au retour de la chasse, il avoit dechargé son fusil, & le coup, par malheur, avoit donné dans les fenêtres du Chapelain. Le jeune homme, voyant les suites fâcheuses de cet accident, s'étoit enfui à Lucques, mais le Gouverneur a ordonné à M. Alexandre Cartoni de le faire revenir, sous peine de confiscation de ses biens. Le pere ayant rappellé son fils, celui-ci a été mis en prison, & l'on a arrêté les principaux auteurs de l'émeute.

DE GENES, *le 27 Septembre.*

On apprend par les dernieres Lettres de Corse, que le feu ayant pris le 16 de ce mois, dans des bruyeres, on n'a pû s'opposer au progrès des flammes, qui ont gagné en peu de tems les bois voisins, & qui dans l'étendue de près de quarante milles ont réduit en cendres presque tous les arbres & toutes les habitations. Les mêmes Lettres ajoutent que le Marquis de Cursay, après avoir

rétabli la tranquillité dans la Pieve de Niolo, est revenu à la Bastie, & qu'ensuite il en est parti, pour aller distribuer des quartiers aux troupes Françoises.

DE BERNE, le 30 Septembre.

Des ouvriers, employés à un chemin auquel on travaille dans le Pays de Vaux, ont découvert, en fouillant la terre près de la petite Ville d'Avenches, plusieurs Colonnes, quelques Statues, & un ouvrage considérable de Mosaïque, formant un parallélogramme de soixante pieds de long sur quarante de large, dont les figures & les ornemens sont très-bien conservés. A peu près dans l'endroit où Avenches est située, étoit autrefois la Ville d'Aventicum, bâtie par l'Empereur Vespasien, & ruinée par Attila. Selon les apparences, les antiquités, dont on vient de faire mention, sont des restes de cette Ville célébre.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 7 Octobre.

PLusieurs Provinces s'étant plaintes de ce que dans le payement de la taxe sur les terres, elles étoient plus chargées qu'elle ne devoient l'être, proportionellement à leur étendue, le Gouvernement a donné ordre qu'on fit une plus juste répartition. Les récompenses accordées par le Parlement, pour l'exportation de certaines marchandises, n'étant point payées depuis plus d'un an, les Négocians de cette Ville ont résolu de présenter à ce sujet une Requête aux Commissaires de la Trésorerie.

Dan

Dans une Assemblée que le Corps de Ville tint avant-hier, on mit en délibération, si l'on demanderoit le renouvellement d'une Loi, par laquelle il est ordonné que toute personne résidente en cette Ville, ou à dix milles de Londres, ne pourra y faire entrer des marchandises, ni en faire sortir, avec dessein de les vendre, sans avoir acquis le droit de Bourgeoisie.

Le Comte d'Albemarle, Ambassadeur du Roi, auprès de Sa Majesté Très-Chrétienne, partit le 3 de ce mois, pour retourner à Paris,

On assure que le dernier Courier, arrivé de Dresde, a apporté la copie d'un Traité, par lequel le Roi de Pologne Electeur de Saxe, moyennant un subside de quarante-huit mille florins, s'engage à entretenir un Corps de six mille hommes pour le service de Sa Majesté & de la République des Provinces-Unies. Le Courier, qui a été envoyé à Miquenez avec la Ratification du Traité conclu entre cette Cour & l'Empereur de Maroc, est de retour depuis hier.

Toutes les lettres des Ports, soit de ce Royaume, soit de celui d'Ecosse, annoncent le naufrage d'un grand nombre de Navires, qui ont péri dans les dernieres tempêtes sur les côtes de Norvege & de Dannemarck.

Les Commissaires du Commerce & des Colonies tinrent le 19 de ce mois, une Assemblée extraordinaire, dans laquelle ils prirent diverses résolutions concernant la Nouvelle Ecosse. On parle d'envoyer une Escadre d'observation dans la Méditerranée. Les Vaisseaux destinés à repêcher le Trésor des Navires de la Compagnie des Indes Orientales, qui ont fait naufrage près les Isles du Cap-Verd, mettront à la voile au premier vent favorable. Tous ceux qui partent des Ports de la Grande-Bre-

tagne pour la Turquie, ont ordre de s'arrêter à Smirne, jusqu'à ce qu'ils ayent des nouvelles certaines que la Ville de Constantinople & les lieux voisins sont entierement délivrés de la contagion.

Afin d'éviter toutes difficultés par rapport aux Vaisseaux obligés de faire quarantaine, le Gouvernement a déclaré que dans son Ordonnance à ce sujet il entendoit par le Levant toutes les côtes & les Isles depuis l'Isle de Corfou jusqu'au Cap Rusata en Afrique. Selon les avis reçus d'Amérique, plus de cinquante Bâtimens, chargés de bois de teinture, sont arrivés de la Baye de Honduras dans différens Ports. Par un état des grains transportés l'année derniere dans les Pays Etrangers, il paroit que la Grande-Bretagne en a vendu pour cent soixante mille livres sterlings : on a lieu de présumer qu'elle en fera cette année un débit encore plus considérable.

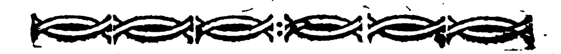
PROVINCES-UNIES.

DE LA HAYE, *le 29 Octobre.*

Le Prince Stadouder, qui pendant son *séjour à* Aix-la-Chapelle, avoit paru *jouir d'une bonne* santé, se plaignit, peu après son retour, de fréquens maux de tête & d'une douleur de gorge. Ces indispositions ne l'empêcherent pas cependant de s'appliquer avec la même activité que de coutume aux affaires du Gouvernement. Dans le tems qu'il se préparoit, le 17 de ce mois au matin, à sortir pour aller entendre l'Office, il fut attaqué de la fiévre. On le saigna, mais la fiévre, au lieu de diminuer, augmenta considérablement le len-

demain, & fut accompagnée d'un transport au cerveau. Elle continua le 19 avec la même vivacité & les mêmes accidens. Le 20, le Prince, ayant eu une sueur abondante, se trouva un peu soulagé. Au commencement de la nuit, il parut être tranquille, & son pouls reprit son assiette naturelle. L'espérance que donna ce changement favorable n'a pas été de longue durée. Vers les dix heures du soir, le Stadhouder retomba dans la plus violente agitation, ses transports au cerveau se renouvellerent, & il mourut le 22 à trois heures du matin. Ce Prince, qui se nommoit Guillaume-Charles-Henri Friso, étoit âgé de quarante ans, un mois & vingt-deux jours, étant né le premier Septembre 1711. Il étoit fils de Jean-Guillaume Friso, Comte de Nassau-Dietz, Stadhouder de Frise & de Groningue. En 1747, il avoit été déclaré Stadhouder, Capitaine-Général des Armées, & Grand Amiral des Forces Navales de la République. Il avoit épousé le 25 Mars 1734 la Princesse Anne d'Angleterre, & de ce mariage il laisse le Comte de Buren & une Princesse. Le corps du Prince Stadhouder a été ouvert le 23 dans la maison du Bois, où ce Prince est mort. Le même jour, les Etats Généraux & ceux de Hollande & de Westfrise envoyerent des Députations à la Princesse de Nassau, pour la complimenter sur la perte qu'elle vient de faire, & pour recevoir son serment en qualité de Tutrice du nouveau Stadhouder.





FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LE 8 Octobre, le Roi revint du Château de Crecy.

Une douleur au genouil obligea le lendemain Sa Majesté de garder la chambre.

Leurs Majestés accompagnées de Mesdames de France, se rendirent le 10 au soir à Choisy, d'où elles sont parties le 12 pour Fontainebleau.

Monseigneur le Dauphin a été incommodé ces jours-ci d'une fluxion à la joue. Madame *Sophie* est entierement rétablie de son indisposition.

Le 9, le Roi prit le deuil à l'occasion de la mort de la Duchesse Douairiere de Baviere.

Le même jour, le Marquis de Paulmy, Sécrétaire d'Etat de la Guerre en survivance du Comte d'Argenson, prêta serment de fidélité entre les mains de Sa Majesté.

Monseigneur le Dauphin & Madame Henriette tinrent le même jour sur les fonts dans la Chapelle du Château, le fils du Marquis & de la Marquise de Civerac, qui fut nommé *Venant-Hemeric-Louis-Henri*. La cérémonie du Baptême fut faite par l'Abbé de la Chateigneraye, Comte de Lyon, Aumônier du Roi.

La Ville d'Avignon a député le Marquis de Crillon, Maréchal des Camps & Armées du Roi, pour venir complimenter Sa Majesté sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Selon les lettres de Rouen, du 8 & du 9, les Navires *le jeune Jean*, *l'Amour*, *le jeune Tobie*, *le Roi Salomon* & *le jeune Prince*, y sont arrivés d'Amsterdam, chargés de froment, & les Capitaines de ces Bâtimens ont rapporté qu'ils avoient laissé en Hollande plusieurs autres Navires, sur lesquels on embarquoit aussi des grains pour la même destination.

On mande d'Angleterre que six Vaisseaux destinés pareillement à porter du bled à Rouen, n'attendoient qu'un vent fovorable pour mettre à la voile, & qu'ils devoient être suivis de divers autres Bâtimens, qui étoient aussi en charge de grains pour le même Port.

Le 14, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-huit cens soixante-cinq livres; les Billets de la premiere Lotterie Royale, à six cens soixante dix neuf, & ceux de la seconde à six cens trente-quatre.

Le Roi arriva à Fontainebleau le douze sur les huit heures du soir. Quelques heuras auparavant la Reine y étoit arrivée avec Mesdames de France.

Le 20, ainsi que le 14, le 16 & le 18, le Roi a pris le divertissement de la chasse du Cerf.

Le 21 au soir, Sa Majesté quitta le deuil qu'elle avoit pris le 9 à l'occasion de la mort de la Duchesse Douairiere de Baviere, & le lendemain elle le prit pour le Prince d'Est.

Le Maréchal de Lowendahl étant revenu du voyage qu'il a fait en Allemagne & en Pologne, rendit le 18 ses respects au Roi, qui l'a reçu très-favorablement.

Les suites des couches de Madame la Dauphine ayant été aussi heureuses que son accouchement, cette Princesse se rendit le vingt-un à

la Chapelle du Château, où elle fut relevée avec les cérémonies accoutumées, par l'Evêque de Bayeux, son Premier Aumonier. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, après avoir entendu la Messe, allerent voir Monseigneur le Duc de Bourgogne & Madame, qui jouissent, ainsi que Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, de la plus parfaite santé.

Le 21, les Actions de la Compagnie des Indes n'avoient point de prix fixe. Les Billets de la premiere Loterie Royale étoient à six cens quatre-vingt-quatorze livres, & ceux de la seconde à six cens quarante-huit.

Le 24 le Roi fit rendre à l'Eglise de la paroisse du Château les Pains benits, qui furent présentés par l'Abbé de Lascaris, Aumônier de Sa Majesté, en quartier.

Le 21, le Comte d'Albemarle, Ambassadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire du Roi de la Grande Bretagne, eut une audiance particuliere du Roi, dans laquelle, au nom du Roi son Maître, il complimenta Sa Majesté sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Le Comte d'Albemarle fut conduit à cette audiance par le Chevalier de Sainctot, Introducteur des Ambassadeurs.

Le 23, le Comte de Kaunitz-Rittberg, Ambassadeur de l'Empereur, & de l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême, eut aussi du Roi une audiance particuliere, dans laquelle il complimenta Sa Majesté sur le même événement, de la part de leurs Majestés Impériales. Cet Ambassadeur fut conduit à cette audiance par le même Introducteur.

Le Marquis de Saint Vital, Chevalier d'Honneur de Madame la Duchesse de Parme, &

Grand-Maître de la Maison de cette Princesse, envoyé par l'Infant Duc de Parme, pour complimenter le Roi sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne, arriva le 25 à Fontainebleau, & le 26 il eut l'honneur de s'acquitter de sa commission auprès de Sa Majesté. Il a été présenté au Roi, à la Reine, à Monseigneur le Dauphin, à Madame la Dauphine, à Mesdames Henriette & Adélaïde, & à Mesdames Victoire, Sophie, & Louise, par le Chevalier de Sainctot, Introducteur des Ambassadeurs.

Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine arriverent à Fontainebleau, de Versailles, le 25 entre six & sept heures du soir.

Les Lettres de Honfleur marquent que le Navire *le Saint Clément*, venant de Terre-neuve, y est arrivé avec un chargement de seize mille morues.

Le 31 du mois d'Octobre dernier, veille de la Fête de tous les Saints, la Reine communia par les mains de l'Abbé d'Andigné, son Aumônier en Quartier. Monseigneur le Dauphin communia par les mains de l'Abbé de la Chateigneraye, Aumônier du Roi, & Madame la Dauphine par celles de l'Evêque de Bayeux, son Premier Aumônier.

La Reine fit rendre le même jour, à l'Eglise de la Paroisse du Château, les Pains Benits, qui furent présentés par l'Abbé d'Andigné.

L'après-midi, la Reine accompagnée de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, & de Mesdames de France, assista dans la Chapelle aux premieres Vêpres, chantées par la Musique, & ausquelles l'Evêque de Belley officia pontificalement.

Le premier Novembre, jour de la Fête, le Roi

& la Reine, accompagnés de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine & de Mesdames, entendirent dans la même Chapelle la Grande-Messe, célébrée par le même Prélat.

Leurs Majestés, accompagnées comme le matin assisterent l'après midi au Sermon de l'Abbé Froquieres, Ecolâtre & Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Noyon, & ensuite aux Vêpres, ausquelles l'Evêque de Belley officia.

Le même jour, Monseigneur le Dauphin fit rendre à l'Eglise de la Paroisse les Pains benits, & ils furent présentés par l'Abbé de la Chateigneraye, Aumônier du Roi.

Le 31 du mois d'Octobre au soir, le Roi quitta le deuil que Sa Majesté avoit pris le 22 à l'occasion de la mort du Prince d'Est, second fils du Duc de Modène.

Madame la Dauphine jouit de la santé la plus parfaite, & l'on apprend de Versailles, que Monseigneur le Duc de Bourgogne & Madame se portent aussi bien qu'on puisse le désirer.

Le Roi a nommé pour son Ambassadeur en Suisse, à la place du Marquis de Paulmy, M. de Chavigny, actuellement Ambassadeur de Sa Majesté à Venise. Le Marquis des Issarts, ci devant Ambassadeur auprés du Roi de Pologne Electeur de Saxe, & de la République de Pologne, doit aller résider avec le même caractere auprès du Roi de Sardaigne; & l'Abbé de Berny, Comte de Lyon, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, a été nommé Ambassadeur du Roi auprès de la République de Venise.

Sur le jugement avantageux que l'Académie Royale des Sciences a porté de la méthode du Sr Pereire, pour enseigner aux sourds de naissance, à parler, & sur diverses expériences, qui ont confir-

mé ce jugement, le Roi vient d'accorder une pension audit Sieur Pereire.

Le 4, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-huit cens soixante-quinze livres, les Billets de la premiere Lotterie Royale à sept cens quinze, & ceux de la seconde à six cens soixante-huit.

Le 7, Madame la Dauphine fit rendre à la Paroisse du Château les Pains bénits, qui furent présentés par l'Abbé de Bonneguise, son Aumônier en quartier.

Le Roi a nommé son Ambassadeur, auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies, le Marquis de Bonnac, Maréchal des Camps & armées de Sa Majesté.

Le 12 de ce mois, l'ouverture du Parlement se fit avec les cérémonies accoûtumées, par une Messe solemnelle, à laquelle M. de Maupeou, Premier Président, & les Chambres assisterent, & qui fut célébrée par l'Abbé de Sailly, Chantre de la Sainte Chapelle, & Aumônier de Madame la Dauphine.

Le 10, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-huit cens quatre-vingt-sept livres dix sols; les billets de la premiere Lotterie Royale à sept cens quinze, & ceux de la seconde, à six cens soixante-dix.



NAISSANCE, MARIAGES & Morts.

LE 5 Octobre à un heure du matin, naquit & fut ondoyé à Provins N... *de Culant*, fils premier né du mariage de Nicolas Louis Auguste Marquis de Culant de la Brosse, Seigneur de Savins en Brie, & de Marie Gabrielle Durand d'Auxy, fille de Philibert Durand, Comte d'Auxy, Conseiller du Roi & ancien Grand-Maître des Eaux & Forêts de Franche-Comté, de Bresse & d'Alzace, mariée le 11 Avril 1750.

Le Marquis de Culant est issu d'une famille noble de Brie où elle a possédé depuis 340 ans, les Terres de Bernay, Saint Cyr, Saint Oüin, Busserolles, du Perron, la Motte d'Attilly, Bruchery, Chantaloup, la Brosse, Courgivost & autres considérables; elle a conservé jusqu'à présent celles de Savins & de Justigny en cette Province: elle a donné à l'Ordre de Malthe plusieurs Chevaliers & un grand Prieur de Champagne, & a contracté plusieurs illustres Alliances, entr'autres celles d'Elbennes, de Thumery, d'Argemon, de Bresnes, de Brichanteau, de Roussillon, de Blanchefort, de Fleurigny de Postel.

Paul Stuart de l'illustre Maison de ce nom en Ecosse, qui avoit pour ayeule maternelle, Marguerite de Culant, Dame de Savins & de Justigny, se voyant sans enfans, fit une donation en forme de substitution, par acte du 25 Août 1637, à Louis de Culant, Marquis de la Brosse, Lieutenant des Chevaux Légers du Duc d'Angoulême,

des Terres de Savins & de Justigny en Brie, dont jouit actuellement Nicolas Louis Auguste Marquis de Culant, qui a pour cadets les Seigneurs de Ciré en Xaintonge & d'Angueville en Angoumois du surnom de Culant, aussi bien que ceux de ce nom établis dans le Boulonnois. Ils portent pour armes, d'azur semé de tourneaux de sable, & un sautoir de gueul engrêlé.

Le 5 Août M. le Marquis *de l'Hôpital*, Capitaine de Cavalerie, frere du Comte de l'Hôpital-Sainte-Même, Maréchal de Camp, a épousé Dame N..... *Oursen* veuve du Comte de Chepy, Maréchal de Champ.

Le 9 M. Louis Théodore *Andrault Comte de Langeron* a épousé Damoiselle N.... *de Menou* quatriéme fille de M. François Charles Marquis de Menou, Seigneur de Charnizé, & de Dame Anne Thereze Cornuau de la Grandiere; la Comtesse de Langeron a pour sœur les Marquises de Jumilhac, de Damascrux & de Lambert. Voyez les Tablettes historiques IV. partie, page 187 & 314.

Le 13 Août, Clément Charles François *de Laverdy*, Ecuyer Conseiller du Roi en sa Cour de Parlement, fils de Clément François de Laverdy, Ecuyer, Avocat en Parlement, épousa dans l'Eglise de S. Germain l'Auxerrois Damoiselle Catherine Elizabeth *de Vin*, fille de Jacques René de Vin d'une des plus anciennes & honorables familles de la Bourgeoisie de Paris, dont son quatriéme ayeul Adrien de Vin étoit Echevin en 1643. Messieurs de Laverdy furent maintenus dans leur noblesse par Arrêt du Conseil d'Etat du 9 Novembre 1746, revêtu de Lettres Patentes du Roi du 30 Mars 1747, enregistrées au Parlement le 22 Août de la même année, à la Chambre des Comptes le

23 Février 1748, & à la Cour des Aides, le premier Août 1749.

Le 19, Jean Baptiste *Morgan*, Ecuyer Seigneur de Frucourt, d'Oudeninville, Warcheville, & autres lieux, épousa Damoiselle Françoise-Anne *de Guerti*, dont le pere Capitaine & Major d'un Régiment en Irlande, suivit en France en 1690 le Roi Jacques; en 1726, il arma deux Vaisseaux, conjointement avec M. Walsh, pour faire la guerre aux ennemis des établissemens François dans l'Inde; le succès dans plusieurs occasions justifia son entreprise, & il a partagé le bonheur de s'être rendu utile à sa nouvelle Patrie, avec trois freres, dont l'un est Brigadier des Armées du Roi, & Lieutenant Colonel du Régiment de Lally, l'autre Lieutenant Colonel d'Infanterie, & Capitaine des Grenadiers du Régiment de Dillon, & le dernier, ci devant Commandant à l'Isle de Bourbon, remplit à Nancy la place de Directeur Honoraire de la Société des Belles-Lettres.

Le 17, Claude *Helvetius*, Ecuyer, Maître d'Hôtel de la Reine, épousa Damoiselle Anne-Catherine *de Ligniville*, sœur de Madame de la Garde, dont il a été fait mention dans le Mercure du mois de Juillet dernier.

Le premier Septembre, le Marquis *de Cherval*, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment d'Harcourt, Sénéchal d'Angoumois, a épousé à Angoulême, la Damoiselle *le Musnier de Lartige*. La Maison de la Geard de Cherval, est originaire de Périgord, où elle posséde plusieurs Terres, & a pris des alliances avec la plus illustre Noblesse du Pays. Il y a deux branches de ce nom, la Geard Saint Martial, & la Geard de Beauregard.

Celui qui donne lieu à cet article est le neuviéme Sénéchal d'Angoumois de pere en fils.

M. Jean-François *Berton de la Violay*, Capitaine, Aide-Major du Régiment du Roi, fils de M. Berton de Quervesio, Conseiller au Parlement de Bretagne, a épousé le 13 Septembre Damoiselle Jeanne-Etiennette *Guillaume de Chavaudon de S. Maur*, fille de M. de Chavaudon de S. Maur, Conseiller du Roi en sa Cour des Aides.

Le 21, M. Joseph-Marie *de la Motte*, Chevalier Seigneur de la Motte, Monmuran & autres lieux, épousa Damoiselle Marie-Anne *de Viou*, Dame de Tessancourt, fille de défunt M. René de Viou, Chevalier Seigneur de Tessancourt, & de Dame Marie-Marguerite de la Salle.

La Maison de Viou, dont il y a eu un grand Prieur de Champagne, a fourni depuis longtems, ainsi que celle de la Salle, un si grand nombre de Chevaliers de Malte, qu'on croit inutile d'entrer dans aucun détail pour les faire connoître.

Celle de la Motte, en Bretagne, où elle a fait des alliances avec les meilleures Maisons de cette Province, prouva l'antiquité de sa noblesse, lors de la recherche génerale qui en fut faite en 1668. Et le Chef du nom & armes de cette Maison, frere du bisayeul du nouveau marié, justifia alors huit générations nobles au dessus de lui.

Le 29, M. Claude *Daniel*, Seigneur de Bois Dennemets, en Vexin, Seigneur & Pàtron d'Hauteverne, de Château-sur-Epte, de Cahagne, Cantiers, Senancourt, & Brigadier des Armées du Roi, Exemt de la premiere Compagnie Françoise des Gardes du Corps de Sa Majesté, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Fils de feu Claude Daniel, Seigneur de Bois Dennemets, Seigneur Patron d'Hauteverne & de Cantiers, & de feue Dame Marguerite-Louise le Prince, veuf

sans enfans depuis 1746, de Dame Louise Geneviéve Guyard Dame de Château sur Epte, & de Cahagne & de Sénancour, épousa, en secondes nôces, Damoiselle Jeanne Elizabeth *de Borel-Clarbec*, fille aînée de Louis Philippe de Borel, Comte de Clarbec, Seigneur d'Argence, Valsemé, la Garenne, &c. en Normandie & de Dame Anne Elizabeth le Goüés de la Rigannerie.

Ce Mariage a été célébré au Château des Boves près Magny en Vexin François, chez M. le Comte de Manerbe, Lieutenant Général des Armées du Roi, cousin germain de M. le Comte de Clarbec, & beau frere, du chef de feue Dame Marie Françoise de Borel-Clarbec, sa premiere femme morte en 1747 sans enfans. La nouvelle Marquise de Bois Dennemets, n'a qu'une sœur non mariée, elle est petite fille de Ferry de Borel, Comte de Clarbec & d'Anne de Valois-Villette.

Nous avons annoncé au mois d'Avril de l'année derniere le second mariage de M. le Comte de Manerbe, Chef de la Maison du Borel, avec Dlle Henriette Marie Josephine de la Boissiere-Chambors.

Dans le Mercure du mois d'Août dernier, où l'on a rapporté la mort de *Louise-Adelaïde d'Epinai, Marquise de Laval*, l'on a mis à cette occasion un extrait de la généalogie de la Maison d'Epinai, mais d'une maniere à faire croire que la branche des Marquis de Ligneri est la seule de cette illustre maison qui subsiste. L'omission des autres branches qui subsistent pourroit former dans le public un préjugé défavorable à ceux qui ont l'avantage d'en être sortis; ainsi nous allons réformer cette erreur autant que nos connoissances pourront le permettre. La branche d'Epinai-Mezieres aînée de celle d'Epinai-Ligneri, & formée par Ambroise d'Epinai, Seigneur de Mezieres,

troisiéme fils de Robert d'Epinai, Seigneur de S. Luc, s'est subdivisée en quatre autres branches. Philippe d'Epinai, Seigneur de Mezieres, d'Auvergny & de Loraille, fils d'Ambroise, eut de sa femme Françoise de Clavier, Dame de Putot en Auge, quatre garçons, sçavoir: 1°. Pierre d'Epinai, 2°. Jacques, 3°. Antoine, 4°. Felix d'Epinai; qui ont formé les branches d'Auvergny, de Vaux, de Loraille & de Vallée.

Branche d'Auvergni.

I. Pierre d'Epinai, Seigneur d'Auvergny, épousa par contract du 19 Septembre 1616, Elisabeth de Laval, fille de Jean de Laval, Seigneur de Tartigni, & de Claude de Prunelet, elle fut mere entr'autres enfans de Philippe d'Epinai, Seigneur d'Auvergny & de Putot, marié le 21 Novembre 1639, à Elisabeth de Nolan, dont il eut François-Joseph d'Epinai, Seigneur d'Auvergny, mort sans postérité. 2°. Joseph-François d'Epinai, Seigneur d'Auvergny & de Putot, pere d'Alexis d'Epinai, Seigneur d'Auvergny & de Putot, mort en 1743, étant Mousquetaire du Roi, & laissant un fils en bas âge qui vit en 1751.

Branche de Vaux.

II. Jacques d'Epinai, Seigneur de Vaux, partagea avec Antoine & Felix, ses freres; le 18 Juillet 1640, il épousa le 25 Février 1615, Charlotte du Terrre, fille de Jacques du Terrre, Seigneur de la Morandiere, Vicomte d'Orbec, & d'Anne du Chesne, il eut pour fils François d'Epinai, Seigneur de Vaux, vivant en 1659, il avoit été marié par contract du 30 Juin 1639, & re-

connu le 18 Avril 1640, à Barbe du Mouliner, veuve de François Pommier, leurs fils. François d'Epinai, Seigneur de Vaux, batisé à S. Martin le 30 Mai 1650 eut acte de la répréséntation de ses titres de Noblesse, le 21 Juin 1666, il épousa N.... le Conte, dont il a eu pour enfans 1°. Adrien d'Epinai, dit l'Abbé de Vaux, actuellement vivant, 2° Valerien d'Epinai, Seigneur de Vaux, qui a long tems servi en qualité de Capitaine de Cavalerie, & vivant actuellement avec sa femme, N.... de Mondillon, dont il n'a point d'enfans. 3°. Antoine Joseph, dit le Marquis d'Epinai, actuellement vivant avec sa femme Magdelaine d'Anguibert; leur fils unique Bonaventure, Marquis d'Epinai Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Penthiévre, né le 2 Avril 1729, a été marié deux fois; 1°. à Jeanne Magdelaine de Deullind, 2°. par contract du 17 Avril 1748, signé du Roi, de la Famille Royale, & des Princes & Princesses du Sang, avec Dame Urbine-Elizabeth de Moy, veuve de M. Michel François Berthelot, Maréchal des Camps & Armées du Roi, & Gouverneur de Thionville, & fille de Charles, Marquis de Moy, & de Jeanne Elizabeth de Calvimont. Madame la Marquise d'Epinai est actuellement Gouvernante des enfans de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthievre.

Les enfans du Marquis d'Epinai sont:

1°. Adrien-Joseph d'Epinai, né du premier lit le premier Mai 1740. 2°. Une fille anonime née en Février 1750.

Branche de Loraille.

III. Antoine d'Epinai, Seigneur de Loraille, troisiéme fils de Philippe d'Epinai, Seigneur de

Mezieres, étoit mort en 1664; il avoit épousé par contract du 25 Avril 1635, Françoise le Grand, fille & héritiere en partie d'Aignand le Grand Seigneur d'Essonds, il laissa entr'autres enfans 1° Felix d'Epinai, Seigneur de Loraille, mort en 1683, laissant de sa femme Elisabeth Durand, Claude d'Epinai, Seigneur de Loraille, Capitaine au Régiment du Roi en 1696, mort sans alliance en 1715, & qui a eu pour héritiere sa sœur, Françoise d'Epinai, femme de N.... le Hantier, Seigneur de Glatigni. 2° Jacques d'Epinai, qui a continué cette branche: il fut pere de Jacques Abraham d'Epinai, Seigneur de Mezieres, qui a pour fils Alexandre Jacques d'Epinai, âgé de 7 ans en 1751.

Branche des Seigneurs des Vallées.

Felix d'Epinai, Seigneur des Vallées, qui eut acte de la répréfentation de ses titres de Noblesse le 21 Juin 1666, avoit épousé Françoise de Hellinvillier, il laissa entr'autres enfans:

1°. Valerien d'Epinai, Seigneur de Juignette & de Sommaire, qui a été pere de François Felix d'Epinai, Seigneur de Juignette, celui ci a deux fils, sçavoir: Louis François d'Epinai qui a postérité, & Felix-Louis d'Epinai.

2°. Guillaume d'Epinai, Seigneur des Vallées, pere d'Alexandre d'Epinai, Seigneur des Vallées, & de Claude-Louis d'Epinai, qui a postérité.

Le 16 Août fut inhumé à Saint Roch le Sieur Etienne Morin, Ecuyer Seigneur de Saint Cirgace & de Séve, décédé rue Traversiere.

Le 19, Messire Philippe *Aymard Comte de Clermont & de Tonnerre*, premier Baron, Connetable, & grand Maître héréditaire de Dauphiné, & ci-de-

vant Colonel du Régiment d'Anjou, mourut à Chambrai en Normandie, âgé de 63 ans. Ce Seigneur qui étoit le chef du nom & Armes de sa Maison, ne laisse de son mariage avec Genevieve-Armande de la Rochefoucaut-de-Roye, que deux filles, sçavoir : Marie-Charlotte-Félicité de Clermont, épouse du Comte de Lannion, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Alison Tranquille de Clermont, Dame du Palais de la Reine, mariée à Louis Claude de Clermont, Marquis de Montrison, Capitaine de Gendarmerie. La Maison de Clermont en Dauphiné est si connue que nous nous contenterons de renvoyer à l'histoire des grands Officiers, tom. VIII. page 912. Voyez aussi les Tablettes historiques II. part. p. 153 & IV. part page 251.

Le même jour, François-Honoré-Antoine *de Beauvilliers de Saint Aignan*, ancien Evêque de Beauvais, & Abbé de l'Abbaye de Saint Victor de Marseille, Sécularisée par des Bulles du 17 Décembre 1739, mourut dans la soixante dixiéme année de son âge, à l'Abbaye de Premontré, où il étoit retiré depuis plusieurs années; le premier Octobre 1713 il avoit été sacré Evêque de Beauvais, & en 1728 le Roi lui avoit accordé l'Abbaye de Saint Victor de Marseille.

Le 20, Marguerite le Menesttel *de Hauguel*, veuve de Jacques-Gabriel Bazin de Bezons, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi & Gouverneur du Cambresis, ainsi que des Ville & Citadelle de Cambrai, mourut à Paris âgée d'environ quatre-vingt ans, & fut inhumée le 21 à St. Sulpice.

Le 21 est décédé Messire Louis de Saint Simon, Marquis *de Sandricourt*, Seigneur d'Amblainville, &c. Lieutenant-Général des Armées du Roi, du

10 Février 1734. Il avoit été marié par contract du 20 Octobre 1717, à Marie-Louise-Gabrielle de Gourgues, fille de Jean-François-Joseph de Gourgues, Marquis d'Aunay, Maître des Requêtes, & de sa premiere femme Gabrielle-Elisabeth de Barillon, morte le 15 Avril 1700, âgée de 22 ans. Il laisse de ce mariage cinq enfans, sçavoir : 1°. Maximilien Henri, dit le Marquis de Saint Simon, né en Novembre 1720. 2°. Baltazard-Henri de S. Simon, Capitaine de Cavalerie, né en Novembre 1721. 3°. Claude de St. Simon, Chevalier de Malthe, né le 27 Décembre 1723. 4°. Simon-François, dit l'Abbé de St. Simon, né le 5 Avril 1727, 5°. Catherine Léonore de St. Simon, née le 2 Janvier 1731.

Le 23 fut inhumé à St. Sulpice M. François *Ximénes*, Page de M. l'Ambassadeur d'Espagne, décédé rue de l'Université.

Le même jour on inhuma à St. Germain l'Auxerrois, Michel-Nicolas *Marquette* Sr. *de Flavigny*, Ecuyer Sécretaire du Roi, décédé rue St. Thomas du Louvre.

Le 24 Messire Henri *d'Hautefort*, Comte de Bruzac, Grand Croix de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Gouverneur des Villes d'Obernheiml, de Rosen & de Koxesberg, en Alsace, & ci-devant Major des Gardes-du-Corps de Sa Majesté, mourut à Paris dans la quatre-vingt-quatorziéme année de son âge, & fut inhumé à Saint Sulpice. Il a eu pour héritiers Jean-Louis d'Hautefort, Comte de Vaudre, fils de sa sœur Jeanne d'Hautefort, mariée en 1693, à Antoine d'Hautefort, troisiéme du nom, dit le Comte de Vaudre, Seigneur de la Razoire, la Marche & Gabilson. Voyez la généalogie de la Maison d'Hautefort,

sortie de celle de Gontaut, dans l'histoire des Grands Officiers, Tom. VII. page 340 & 348.

Le 25 fut inhumée à St. Paul Marie Pauline *Guay de la Tour*, fille de M. Jean-Jacques Guay de la Tour, Ecuyer, Conseiller, Sécrétaire du Roi, morte âgée de 17 ans.

Le même jour fut inhumée à St. Roch, Suzanne *Coillot de Montherant*, femme de M. l'Escarmoutier, Ecuyer Sécrétaire du Roi, & mere de Madame Caze.

Messire Louis Baltazard *Phelipeaux d'Herbault*, Evêque de Riez, Abbé de l'Abbaye du Thoronet, Ordre de Citeaux, Diocèse de Fréjus, & Chanoine Honoraire de l'Eglise Métropolitaine de Paris, est mort sur la fin de ce mois dans son Diocèse, dans un âge fort avancé, il avoit été sacré Evêque le 31 Décembre 1713, & il jouissoit de son Abbaye depuis 1697.

M. N.... *de Roche Colombe*, Brigadier des Armées de Sa Majesté, & Lieutenant de Roi de la Ville de Metz, y est mort les premiers jours de Septembre.

Le 5, Don Jacques *Martin*, Réligieux Bénédictin, connu dans la république des Lettres par divers ouvrages importans, mourut à l'Abbaye de St. Germain-des-Prez le 5 Septembre, dans la soixante-neuviéme année de son âge.

Le 14 Septembre, Charles-Joseph *Duc de Bouflers*, Pair de France, Noble Génois, Gouverneur & Lieutenant-Général pour Sa Majesté des Provinces de Flandre & de Hainault, Brigadier des Armées du Roi, Colonel du Régiment de Navarre, &c. est décédé rue St. Marc. Son corps fut présenté à St. Eustache, & inhumé dans l'Eglise des Minimes dans le tombeau de ses ancêtres. Il avoit épousé en 1747 Marie-Anne-Philipe-The-

rese de Montmorenci, fille de Louis-François Comte de Logni, dont il n'a eu qu'une fille née le 23 d'Avril 1749, de sorte que par la mort de ce Seigneur la branche ainée de la Maison de Boufflers se trouve éteinte.

Le 24 Septembre fut inhumé à St. Eustache, Messire Hubert *Gourjaut*, Marquis de Mauprié, décédé rue Coqueron.

Le 25, Frere Claude-Jacques *de Rogres de Champignelles*, Bailly de l'Ordre de St. Jean de Jérusalem, Grand Prieur de Champagne; decédé rue des Tournelles, à l'âge de 88 ans, fut transporté au Temple pour y être inhumé. Il avoit pour cinquiéme ayeul Guillaume de Rogres, Echanson du Roi Charles VII. Il étoit troisiéme fils de Charles de Rogres, Baron de Champignelles, & de Marie de Tenance, fille de François de Saucieres de Terrance, Baron de Champignelle, il avoit quatre autres freres Chevaliers de Malthe, & deux freres ainés, sçavoir: Louis, & Louis-Charles.

Louis de Rogres, Chevalier Marquis de Champignelles, a laissé de sa femme, Marie-Nicolle Graffin; 1°. Marie Sophie de Champignelles, femme de Pierre François le Bacle, Comte de Moulin, dont une Chanoinesse d'Epinal. 2°. Charles-Louis de Rogres, Marquis de Champignelles, qui avoit épousé Catherine-Louise-Marie de Brizay, dont il a laissé trois garçons, & les Dames Picot de Dampierre & Guyon de St. Dizier; & l'ainé des garçons du Marquis de Champignelles a épousé le 28 Août 1737, Jeanne-Henriette le Févre de l'Aubriere, fille de Charles-François, mort le 25 Décembre 1738, Evêque de Soissons. Le Grand Prieur de Champagne avoit pour sœur, Marie-Anne Rogres de Champignelles, mariée à Michel Chauvelin de Garanciere.

Louis-Charles de Rogres de Champignelles, Chevalier Seigneur de Chevrinvilliers, Ville Maréchal Longlée, St. Ange le Viel, a laissé de sa femme, Marie-Anne le Charon, pour fille unique, Louise-Anne-Victoire de Rogres de Champignelles, mariée le 15 Novembre 1712, à Jean-Louis le Bacle, Marquis d'Argenteuil, Lieutenant Général au Gouvernement de Champagne, Gouverneur de Troyes

Le 12 Octobre, Messire Jacques *Comte de Piosasco*, d'une des plus illustres Maisons du Piémont, est mort à Paris dans la vingt-troisiéme année de son âge.

Dame Louise-Henriette *de Chatelard de Saliere*, épouse de Messire François Raymond, Comte de Narbonne Pelet, mourut à Paris le 14, âgée de soixante quatre ans, & fut inhumée dans l'Eglise de Saint Louis dans l'isle: elle étoit sœur du Marquis de Saliere, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté & Gouverneur des Ville & Citadelle de Dieppe, ainsi que de la Ville & du Château d'Arques. Cette Dame laisse entr'autres enfans François Raymond Pelet, Vicomte de Narbonne Pelet, Lieutenant-Général des Armées du Roi. La maison de Pelet est trop connue pour en parler ici. Voyez l'histoire des Grands Officiers, Tom. VII. p. 768, & les Tablettes historiques, IV, par. p. 351.

Le même jour fut inhumé à St. Sulpice Messire Jean-Pierre *des Portes*, Seigneur de Gourbeville, décédé rue des Cordeliers.

Et Isaac-Jean *Houssemant*, Ecuyer, decédé vieille rue du Temple, à Saint Paul.

Le 25 fut inhumé à Saint Sulpice Jacques *Chevillard*, Généalogiste & Bourgeois de Paris, décédé rue du Four.

Le 26, Dame Marthe *Ricaut*, veuve depuis le 29 Mai 1737 de Messire Simon le Courtois, Chevalier Seigneur d'Averly, mourut en cette Ville âgée de 63 ans, & fut inhumée auprès de son mari dans le caveau de la Chapelle, en l'Eglise de St. Etienne du-Mont. Elle étoit deuxiéme fille de Pierre Ricaut, Ecuyer Seigneur des Petrieres, en Languedoc; & de Dame Anne le Begue d'Arvieux, ses pere & mere, niéce de M. le Chevalier d'Arvieux, Envoyé extraordinaire du Roi à la Porte Ottomane, Commandeur de l'Ordre de St. Lazare, & connu par ses voyages aux Echelles du Levant, imprimés à Paris en l'année 1735. Elle avoit été mariée le 10 Février 1710, & laisse de son mariage, Jacques le Courtois, Seigneur d'Averly, reçu Conseiller en la Cour des Aides le 10 Mai 1735. La famille de MM. le Courtois est originaire de la Ville de Troyes, leur généalogie est comprise dans le Nobiliaire de Champagne, suivant la production faite le 11 Février 1668, pardevant M. de Caumartin, Intendant de ladite Province, & Commissaire député par le Roi pour la recherche de la Noblesse. Elle a pour Auteur Simon le Courtois, que le Roi Charles VI. annoblit avec sa femme Isabelle, & leur postérité née & à naître en légitime mariage, par Lettres patentes du mois de Septembre 1396, enrégistrees en la Chambre des Comptes de Paris, le 14 d'Octobre de la même année; la postérité de Simon le Courtois est actuellement partagée en deux branches, l'aîné a pour chef Messire Pierre le Courtois, Chevalier Baron de Saint Cir & les Vaulx-Germains, Seigneur de Bucey, Fondvannes & autres lieux, Conseiller du Roi en sa Cour de Parlement. MM. le Courtois portent pour Armes d'azur à 3 meures d'or, 2 en chef & l'autre en pointe, telles qu'elles sont inscrites dans l'armorial géné-

ral de France, conformément à l'Edit du Roi du mois de Novembre 1696, & suivant le certificat de M. d'Hozier, du 22 Août 1698.

LETTRE

Ecrite par un Religieux de la Charité de Poitiers, à M. de la Martiniere, Premier Chirurgien du Roi, au sujet des bêtes qui dévorent les Habitans de la campagne.

MOnsieur : ma timidité m'a fait differer jusqu'à présent le détail que je hazarde aujourd'hui, au sujet des bêtes qui dévorent les Habitans de la campagne, aux environs de la Ville de Poitiers; l'accueil dont vous honorez ceux de votre profession, m'enhardit à en soumettre la Relation à votre curiosité, & à la profonde expérience qui vous a acquis la confiance du plus grand Prince du monde, & formé à juste titre la plus haute réputation : voici ce dont il s'agit. Peut-être êtes-vous informé, Monsieur, que depuis trois mois il se trouve dans nos cantons des especes de loups qui attaquent toutes sortes de personnes, particulierement des enfans; qui les étranglent & qui les mangent; on en compte déja trente, ou environ, qui ont éprouvé ce triste sort. Quoique tous les Habitans de la campagne se tiennent sur leurs gardes, & qu'ils ne sortent point sans armes; cependant il y en a toujours quelques-uns qui ne peuvent échapper à la voracité & à la cruauté de ces animaux; les fréquentes chasses qui ont été faites par plusieurs milliers d'hommes, tant de la Ville que des Paroisses circonvoisines, ne les ont point épouvantés. Le der-

nier

mier jour d'Avril, le Syndic & quelques Habitans de la Paroisse de Latilié, éloigné de quatre lieues de Poitiers, réussirent enfin à tuer un de ces animaux, qui venoit de dévorer un jeune garçon, nommé Fradel, domestique du Sieur Pouzet, de la Paroisse de Benaçay, il lui emporta tout le visage, les muscles du larinx & pharinx, & tous les tegumens qui couvrent les os du crâne. Cet animal fut transporté à l'Hôtel de M. de Blossac, Intendant de la Province, qui donna ordre d'en faire l'ouverture, & il me fit appeller pour diriger cette opération, je m'y transportai avec un de mes Confreres: je ne m'opposai point aux sentimens de plusieurs, qui prétendoient que ce loup n'étoit point de la même figure de ceux qui sont dans le Pays, je considérai seulement la figure de cet animal dans toutes ses parties intérieures & extérieures, dont voici la description.

Ce loup avoit cinq pieds de long, y compris la queue, qui seule étoit d'un pied, grosse & plus garnie de poils dans son extrémité que dans sa naissance, étant d'un gris foncé par tout & fort ras, particulierement sur le dos; la tête grosse & platte dans sa sommité, large de demi pied entre les oreilles, qui étoient doubles, longues & larges de quatre pouces, ayant au-dessous une marque blanche, les pattes d'un loup ordinaire. Il paroissoit que ce loup avoit été blessé à la patte droite du devant, parce que je n'y trouvai qu'une griffe, il avoit la langue fort rude, quatre dents en forme de défenses, fort longues & très aigues, & dix autres de chaque côté, tant incisives que molaires, les dernieres étoient larges d'un pouce; la hauteur de cet animal étoit de trois pieds, il avoit le corps très-efflanqué.

Pour ce qui regarde l'intérieur, après avoir fait

faire l'ouverture, je remarquai que cet animal avoit reçu trois balles dans le corps, l'une attaqua la partie inférieure du femur de la cuisse gauche, & l'autre pénétra dans le col, la troisiéme après avoir fracturé l'omoplate gauche, avoit entré dans la capacité de la poitrine, & avoit percé le lobe gauche du poulmon, & divisé l'aorte ascendante & la veine-cave, la quantité de sang épanché & coagulé nous en fut une preuve; son cœur étoit petit, le foye très-gros, composé de huit lobes. Les autres viscéres & intestins, aussi-bien que les côtes, étoient de la même figure & direction que ceux d'un chien; toutes les parties intérieures nous parurent fort maigres. Nous trouvâmes dans le ventricule (qui étoit rempli d'une maniere liquide, noirâtre & porracée, & de quelques autres alimens moitié digerés,) une oreille humaine dans son entier avec une grande partie des muscles & tegumens qui couvroient un des parietaux garnis des cheveux, & une grande portion de l'autre oreille avec son muscle supérieur & postérieur, & partie de ses cartilages, que je conserve dans l'esprit de vin; toute cette opération a été faite en présence de M. l'Intendant, & de plus de trente personnes.

Nous avons dans l'Hôtel-Dieu un jeune garçon, âgé d'environ dix-huit ans, qui a éprouvé la cruauté de cet animal féroce, il fut surpris par ce loup, qui lui porta d'abord ses griffes sur la tête, lui mangea l'œil gauche, & la plus grande partie du visage, de même que les muscles crotaphite, canin, buccinateur & les tegumens, totalement le pericrâne qui fut enlevé du pariétal gauche; ce garçon eut le courage de porter sa main dans la gueule de cet animal, & lui tint la langue pendant quelque tems, mais ayant eu cette main endom-

magée, il fut obligé de céder, & il auroit péri dans le combat, s'il n'eût été secouru assez promptement; ce loup qui l'avoit emporté dans un bois lui laissa la marque de ses dents dans les lombes. Je lui représentai cet animal, qu'il reconnut au premier aspect être celui qui l'avoit mis en ce triste état; les rêves affreux cesserent & sa fiévre diminua; aujourd'hui il y a toute esperance de guérison, par les grands soins de M. Gaillard, Chirurgien dudit Hôtel-Dieu, qui s'est toujours distingué avec éloge dans toutes les opérations les plus délicates de son Art. Ledit blessé étant conduit pour ce qui regarde la thérapuitique, par M. de la Barriere, jeune, mais sçavant & prudent Médecin dudit Hôtel-Dieu. Je ne vous dis rien de sa louve poursuivie à ses continuels hurlemens, qui fut tuée le sur-lendemain, elle étoit pleine de cinq petits; si dans quelque tems j'apprends quelqu'autres particularités, & pour peu que vous me marquiez que cela vous fasse plaisir, je vous en informerai avec toute l'exactitude qui pourra dépendre de moi. J'ai l'honneur d'être, &c.

F. Jerôme Simonneau.

A Poitiers, le 20 Mai, 1751.

REPONSE de M. de la Martiniere, Premier Chirurgien du Roi.

MOn Reverend Pere, je vous suis très obligé du détail que vous avez pris la peine de me faire, au sujet des ravages que causent les loups dans votre canton, & de la description que vous me donnez de leurs conformations. Je conçois quelle doit être l'allarme des Habitans de la campagne exposés à la ferocité de ces animaux, mais

sans doute que le ministère public prendra si bien ses mesures, qu'on sera bientôt délivré de cette espéce de fléau : j'accepte bien volontiers l'offre que vous voulez bien me faire, de m'instruire des nouvelles circonstances de cet évenement, je profite avec bien du plaisir de cette occasion, pour vous assurer du respect avec lequel je suis, &c.

De la Martiniere.

A Versailles, le 10 *Juin* 1751.

REMARQUES

Sur une Dissertation sur la quatriéme Eglogue de Virgile, inserée dans le Mercure d'Août 1751.

ON m'a envoyé, Monsieur, à ma campagne, où je viens de passer deux mois, les Mercures d'Août & de Septembre ; je les ai lûs avec grand plaisir. J'ai trouvé dans celui du mois d'Août, page 67, une Dissertation qui intéresse un de mes anciens amis ; elle contient des objections, faites par M. Bourgeois, contre l'explication que M. Ribauld a donnée de la quatriéme Eglogue de Virgile. J'ai eu tout le loisir de les examiner, ainsi que le nouveau systême proposé par M. B. J'ai fait là dessus quelques réflexions ; permettez-moi, Monsieur, de vous les adresser.

Je commence par avoir l'honneur de vous observer, que M. R. me communiqua, il y a plus de douze ans, ses idées sur le sujet de la quatriéme Eglogue de Virgile ; comme elles ne s'accordoient point avec celles du P. Catrou, je l'exhortai

à en donner connoissance à ce sçavant Jesuite. Cette politesse fut bien reçue, & les Auteurs du Journal de Trévoux firent l'honneur à mon ami d'inserer sa Dissertation dans leurs Mémoires. M. l'Abbé des Fontaines en fit usage dans son Virgile. M. R. ne s'en tint pas-là : il ne put être satisfait de son explication, qu'après l'avoir mise dans un nouveau jour, & l'avoir étayée de nouvelles preuves. En cet état il l'envoya à un habile Académicien, qui la fit imprimer chez *Chaubert*, en 1743. Il me paroît que M. Bourgeois n'a pas connu cette édition, j'ai l'honneur de la lui indiquer, afin qu'il puisse y faire un nouvel examen du systême qu'il attaque; voyons s'il est mieux fondé dans celui qu'il voudroit établir.

» Ma conjecturé, dit M. B. est fondée sur l'au» torité de Suétone. Cet Historien parle ainsi » d'Auguste. Il eut Julie de son mariage avec Scri» bonia; il n'eut point d'enfans de Livie; celle ci » accoucha avant terme d'un enfant qui ne vécut » point. *Ex Scribonia Juliam, ex Livia nihil libe» rorum tulit cum maximè cuperet. Infans qui con» ceptus erat immaturus est editus.* cap. 63. J'estime, » ajoute-t'il, que l'enfant dont parle ici Suetone, » est celui que Virgile célébre dans sa quatriéme » Eglogue.

Avec la permission de M. Bourgeois, le sens qu'il donne à ce passage n'est point exact : il ne s'agit pas d'un enfant qui vécut, ou ne vécut point, il faut se renfermer dans les paroles de Suetone. Auguste ne put point avoir d'enfans de Livie, quelque envie qu'il en eût : cette Princesse devint grosse, mais elle ne fit qu'une fausse couche; si toutefois elle en fit une, car ce fait n'a point d'autre garant dans l'Histoire que Suetone.

Ne chicanons point sur les termes : M. B. convient que ce n'est point sur un enfant né, mais sur une grossesse que la quatriéme Eglogue a été faite. Aussi-tôt que la grossesse prétendue de Livie est déclarée, Virgile dans l'excès de son zéle, sans sçavoir si l'enfant viendroit à terme ou non, si l'Impératrice le feroit mort ou vivant, si ce seroit un Prince ou une Princesse, se décide pour un Prince, se livre à son enthousiasme, compose & publie une Eglogue pour célébrer la Naissance future de cet enfant renfermé dans le sein de sa mere. Voilà un systême neuf, & si vraisemblable ; que je suis surpris que l'idée ne soit pas venue à quelques-uns des bons Poëtes que nous avons en France, de chanter il y a sept ou huit mois la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Il y a ici une autre observation à faire, c'est qu'en supposant que Livie devint enceinte, suivant le passage allegué de Suetone, nous ne voyons rien dans cet Auteur qui fixe l'année de cet évenement. M. Bourgeois y supplée en ces mots : » peu de tems après la Naissance de Drusus, Livie se trouva enceinte, ce qui charma » beaucoup Auguste & tous ses favoris. Je conviens qu'on ne peut pas placer cette époque plus à propos, il n'y manque que la preuve.

Rien n'arréte notre Critique, si on lui demande quel est ce Consul à qui Virgile dès le troisiéme vers, a tant d'empressement de faire sa cour ; il répond que c'est Pollion. On lui objecte que Pollion n'étoit plus Consul depuis deux ans, lorsque Auguste épousa Livie, il en demeure d'accord, & que dans la bonne régle, ce Romain devoit être traité de Consulaire, & non de Consul ; mais Virgile vouloit faire un vers, il n'y avoit pas moyen

d'y faire entrer *Consulari*, le Poëte a mis *Consul* à la place. Je n'ai rien à vous dire, Monsieur, sur cette explication, je vous prie de la comparer à celle que M. R. a donnée du même vers, dans l'édition que je vous ai citée.

L'invocation que Virgile fait à Lucine, prouve parfaitement, selon M. B. que l'enfant dont il s'agit, n'étoit pas encore né. Qui en doute ? il n'étoit pas né, mais il étoit sur le point de naître, *nascenti puero*. Lorsqu'une femme étoit en mal d'enfant, c'étoit une formule usitée chez les Payens d'implorer le secours de Lucine : *Juno Lucina fer opem*. Virgile saisit l'instant où l'enfant qu'il célébre va voir la lumiere. C'est à son imitation que Rousseau a dit :

> Hâtez-vous, ô chaste Lucine !
> Jamais plus illustre origine
> Ne fut digne de vos faveurs.

S'avisera-t'on de dire, que le Héros dont Rousseau a célébré la Naissance, n'étoit pas encore né ? Mais si c'est d'un enfant né, ou à naître d'Auguste ou de Livie, que Virgile a voulu chanter la Naissance, pourquoi en faire une énigme ? Si M. de Voltaire publie quelque belle Ode sur la Naissance du Prince que le Ciel a accordé à nos vœux, nous laissera-t'il ignorer les augustes Auteurs de sa Naissance ? est-il flatteur pour Auguste & pour Livie, qu'un Lecteur soit obligé de deviner le sujet d'un Poëme, consacré à la Naissance de leur fils ?

Lorsque Virgile invite cet illustre enfant à voir le monde qui chancelle, qui s'ébranle sur son propre poids, *aspice convexo*, &c. est-ce à un enfant, à peine formé dans le sein de Livie, que cette invitation s'adresse ?

Enfin si le plus sage des Poëtes a pris pour le sujet de sa piéce cet enfant prétendu, dont Livie se blessa, comment a-t'il pû dire : commencez, aimable Enfant, à reconnoître votre mere au doux souris qu'elle vous fait, dix mois de grossesse lui ont causé de longs dégoûts.

Incipe parve puer risu cognoscere matrem,
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.

Comment concilier ces vers avec ce passage : *Immaturus est editus.* Si l'enfant vint au monde à la fin du dixiéme mois, il n'étoit rien moins qu'*immaturus*, & Suetone n'a pas eu raison de dire qu'Auguste n'eut point d'enfans de Livie, *ex Livia nihil liberorum tulit.* M. Bourgeois croit-il se tirer de-là, en disant que dans le langage des Poëtes, *le présent, le passé, l'avenir, tout se confond.* Mais il ne se souvient donc pas, qu'à la sixiéme page de sa Dissertation, page 72 du Mercure, il n'a pas voulu qu'il fût permis d'attribuer cette faute à Virgile : *Pourquoi*, dit-il, *auroit-il confondu le présent, le passé, l'avenir ?* Cela ne veut-il pas dire en bon François, que Virgile n'a pû user de cette licence pour les endroits que Ribaud explique, mais qu'il faut la lui passer pour ceux que M. Bourgeois ne peut expliquer ? Je vous en fais juge. J'ai l'honneur d'être, &c.

D. L. C.

Le 2 Novembre 1751.

P. S. J'ouvre dans le moment l'Histoire Naturelle de Pline, liv. 7. & j'y trouve ces mots. *Est quadam dissociatio corporum, & inter se sterilis : at ubi cum aliis junxeris, gignunt, sicut Augustus & Livia,*

Cela signifie, si je ne me trompe, qu'il y a quelquefois telle disproportion dans les temperammens de deux personnes mariées, qu'il en résulte une stérilité, quoique ces mêmes personnes unies à d'autres, puissent avoir des enfans ; Auguste & Livie en sont un exemple.

Il est donc faux que Livie ait mis au monde un enfant né avant terme, qu'elle avoit eu d'Auguste. Car si le fait avoit été vrai, Pline n'auroit pas cité ces deux époux pour un exemple de stérilité : il n'y auroit pas eu entre eux cette *dissociatio corporum*, dont parle le Naturaliste.

Le passage de Suetone, dont M. Bourgeois tire avantage est donc détruit par celui de Pline. Or quand Pline, Auteur distingué par ses emplois & son érudition, écrivoit ceci, il n'y avoit pas plus de quarante ans que Livie étoit morte. Personne n'hésitera à préferer son témoignage à celui de Suetone, qui n'a écrit que long-tems après.

PROJET GENERAL

Pour la perfection de toutes les secondes éditions d'ouvrages imprimés. A l'Auteur du Mercure.

J'Ai lû, Monsieur, dans votre Mercure du mois d'Août dernier, l'article contenant un *Projet pour donner la plus grande perfection possible à une nouvelle édition du Dictionnaire de Trévoux & de Moreri.*

Tout ce qui y est dit est très-clair, très-sage, & facile à exécuter. Mais en le lisant, j'ai réflechi que l'on pouvoit étendre cette idée pour tous les

Livres en général, dont on voit la plûpart du tems plusieurs éditions se renouveller sans autre difference souvent, que le format ou le caractére.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on accuse Messieurs les Libraires de trouver leur compte à laisser une premiere édition imparfaite en quelques points, parce qu'une seconde qui devient nécessaire les indemnise des frais de la premiere. Vous avez pû le remarquer déja plusieurs fois: un bon ouvrage paroît-il? chacun y court, il est enlevé sur le champ. L'Auteur n'a pas le tems de le revoir, puisque le public n'a pas même celui de le lire; une seconde édition se reproduit donc, mais sous quelle forme reparoît-elle pour se faire acheter, même par ceux qui ont la premiere? Elle se présente avec des ornemens étrangers: estampes, culs-de-lampe, fleurons, vignettes, que sçais je? Rien n'est cependant épargné pour embellir son extérieur; voilà sa fortune faite, tout le monde s'empresse de l'avoir à cause de son élegance. Celle-ci vient-elle encore à être épuisée, on s'imagineroit qu'il n'y a plus rien à inventer pour présenter ce même ouvrage sous un nouvel aspect, l'on se trompe; on ajoute une Table alphabétique. Adieu les deux premieres éditions, celle-ci est certainement la plus nécessaire, parce qu'elle est la plus complette; enfin si une quatriéme édition trouve moyen de paroître, on change le format, on choisit le plus portatif: pourroit-on se passer de cette derniere? c'est un *veni mecum*, il faut l'acheter, & c'est ainsi à l'infini; encore je pardonnerois tous ces changemens si le fonds s'amelioroit, mais non; c'est un Acteur qui change bien d'habit, mais qui conserve toujours les mêmes défauts.

La raison de cet abus vient le plus souvent de ce qu'un ouvrage, étant vendu à un Libraire, cesse d'appartenir à son Auteur. Semblable à un enfant qu'un pere infortuné est obligé de vendre pour sa propre subsistance, il suit les volontés de son nouveau maître: la nature a beau parler en sa faveur, il appartient à gens qui ne le considérent plus comme un enfant du génie ou de l'esprit; il devient à leurs yeux comme un amusement pour le public: sitôt que le public se contente de son habillement, penseroit-on à changer sa structure?

C'est ainsi que les erreurs se perpétuent, & que l'on se trouve accablé d'éditions d'un même ouvrage, dont le nombre même empêche de discerner la plus parfaite.

Pour remédier à tous ces inconvéniens, & tenir la Littérature plus florissante, en rendant ses productions plus parfaites; il ne faut qu'établir une voie par laquelle les Sçavans de toutes les Provinces puissent faire remettre, promptement, sûrement & sans dépense, leurs Critiques, Questions, Remarques, & doutes même, sur tous les ouvrages qui paroissent au jour.

La Poste seule peut procurer cette correspondance avec tous ces avantages.

La question présentement est de sçavoir qui supportera la dépense.

Il n'est pas juste que celui qui se donne la peine de lire, de méditer, de critiquer, paye encore les frais d'un travail qui va au profit de la Littérature.

L'Auteur devroit plutôt encore supporter cette dépense: ce sont des avis qui le relevent; des critiques fondées qui réforment ses erreurs; ne fut-ce qu'à titre d'amende, c'est plutôt à lui à les

souffrir qu'à l'Auteur de ces avis. Cependant il faut l'avouer, il seroit bien dur pour lui d'être obligé de payer des fautes qui lui seront arrivées par méprise ; n'est-ce pas bien assez pour lui de se voir contredit sans être obligé de payer comptant, peut être le cruel plaisir des critiques à le mortifier.

Si quelqu'un devoit entrer dans la dépense, ce seroit le Libraire ; c'est lui en effet qui y gagne le plus, son livre se rectifie, son fond s'ameliore : cependant pour peu que les critiques se multipliassent & vinssent de loin, le gain disparoîtroit bientôt : ou il refuseroit les paquets contenant les critiques, ou il s'en dédommageroit sur la vente de l'édition, & les livres sont déja assez chers.

Qui supportera donc la dépense ? le Prince seul ; par une indemnité qu'il accorderoit à cet effet à la ferme des Postes.

Rien n'[illegible] cette voye pour faire [illegible] ecretement qu'il est [illegible] n pour faire arriver [illegible] ut envoyer des qua[illegible] : s'agit plus que de [illegible] us que l'on pourroit faire de [illegible] verainté du Roi, en se servant de cette voye pour toute autre chose que pour des affaires Litteraires.

Tout paquet qui contiendroit de pareilles notes & avis, &c. seroit cacheté sous enveloppe en présence du Directeur, ou par le Directeur même de la Poste de chaque endroit, paraphé même si l'on veut, & adressé à Paris *à M. l'Intendant de la Librairie de France* ; qui en les décachetant les feroit remettre soit à Paris soit en Province, à l'Auteur ou au Libraire interessé.

Il n'y a point d'endroit où il n'y ait une Poste,

dès lors voila une voye générale ouverte à tous les Sçavans du Royaume, pour faire parvenir à un seul terme tout ce qu'ils peuvent avoir à dire sur les Ouvrages qui voyent le jour.

Cette opération est bien simple, & ne demande de la part du Prince qu'une de ces libéralités qu'il répand de tous côtés, & de la part de M. l'Intendant de la Librairie de France, qu'un soin qu'il prendra volontiers, tant pour se conformer aux vues éclairées du Monarque, que pour satisfaire au goût particulier qu'il a pour la Littérature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AMLOT.

A Paris ce 5 Septembre 1751.

ECLAIRCISSEMENS

Sur la longitude du Cap de Bonne-Espérance.

LA dispute qui a régné si long-tems entre M. Halleï à son retour de l'isle de Sainte Heléne, & quelques Géographes François, sembloit avoir été décidée (en 1718) après plus de trente ans en faveur de M. Halleï, qui retranchoit quatre dégrés de la longitude qu'on assignoit à ce Cap. En effet M. de la Hire donne la position du Cap de Bonne-Esperance dans ses Tables Astronomiques d'une heure & quatorze minuttes à l'Orient du Méridien de Paris, ensuite M. Cassini & l'Auteur de la connoissance des Tems en ont retranché

3 minuttes, c'est-à-dire trois quarts de dégré, puisque chaque dégré de longitude répond à 4 minuttes d'heure : on s'étoit fondé ici en France sur l'observation des éclipses des satelites de Jupiter qu'avoient observés au Cap de Bonne Esperance les Missionnaires qui y relâcherent, allant à la Chine en 1685. Mais M. Halleï au lieu d'un seul moyen prouvoit & par les routes des Vaisseaux qui vont & qui viennent de l'isle Sainte Heléne au Cap, & par les observations de la Lune faite à Terre par un Ecossois ; enfin par une éclipse de Lune observée en radè au Cap des Aiguilles, que cette longitude devoit être diminuée d'environ 4 dégrés. C'est pourquoi il établit cette longitude dans ses Tables Astronomiques nouvellement publiées, d'un peu moins d'une heure, c'est à dire de 58 minuttes & deux tiers à l'Orient du Méridien de Paris.

Les observations de la derniere éclipse de Lune du mois de Juin, faites au Cap de Bonne-Esperance, ont donné lieu d'établir plus précisément cette longitude, sçavoir : de 9 minutes ou deux dégrés & un quart moins avancée selon que M. de la Hire, & justement tenant un milieu entre les résultats de M. Cassini & Halleï : celui-ci donnant cette longitude d'un dégré & demi trop à l'Ouest ; c'est-à-dire autant que M. Cassini la donne trop avancée vers l'Est.

De nouvelles observations indiqueront sans doute quelque demi dégré, dont il faudra approcher les derniers résultats touchant cette longitude, soit de celui de M. Cassin, soit de celui de M. Halleï ; car la derniere éclipse de Lune n'ayant pas été vuë à Paris, il y a près de 4 mitutes de difference dans le commencement de l'éclipse, observé (en réduisant au Méridien de Paris,) à

Marseille & à Turin ; sçavoir : le 10 Juin au matin, 14 minutes & 5 secondes, ou bien 10 minutes & un quart après minuit.

Il y a donc lieu de croire qu'il faut attendre encore des observations plus décisives & d'un genre plus exact que les éclipses de Lune, telles que les occulations des fixes & les passages de la Lune au Méridien, pour pouvoir constater aujourd'hui cette longitude du Cap de Bonne Esperance, de la connoissance de laquelle on approche davantage, qu'il n'avoit été possible de le faire jusqu'à ce jour.

EXTRAIT

D'une Lettre de Turin, du 12 Novembre.

LE dix de ce mois S. A. S. Monseigneur le Prince de Carignan a donné une fête magnifique à l'occasion de celle de St. Hubert. Madame la Princesse de Carignan a trouvé à la Bellesse, qui est une de ses maisons de campagne, distante de Turin d'environ trois mille, une grande partie de la Noblesse de cette Ville, tant en hommes qu'en femmes, qui y avoient été transportées dans ses équipages. Toutes les Dames & tous les Seigneurs à l'exemple de la Princesse portoient l'habit uniforme de chasse, qui est celui du Prince. Après un déjeuné magnifique on a couru le chevreuil depuis onze heures jusqu'à quatre, qu'il a été pris. Toute cette partie de la campagne où étoit la chasse offroit un coup-d'œil admirable par le nombre de belles voitures & des gens à cheval qui la parcouroient ; au retour de la chasse tout le monde a été conduit au Palais du Prince, où

l'on a servi quelque tems après un repas superbe & magnifique. La salle du festin étoit entourée de six tables, & celle de la Princesse étoit dans le fond. Le soupé fini, le Prince & la Princesse sont passés dans la salle du bal suivis des Dames qui avoient toujours leurs habits d'Amazones, & des autres Seigneurs, avec leurs uniformes de chasse. La salle du bal & tous les appartemens qui y aboutissoient brilloient de mille clartés.

AVIS.

LE Sieur le Comte, seul Vinaigrier ordinaire & breveté du Roi, ayant la satisfaction de fournir de soixante-dix sortes de vinaigre, tant pour les tables que pour les bains & toilettes, & sept sortes de moutarde aux Seigneurs & Dames de la Cour, & des Cours étrangeres ; se croit obligé pour la commodité desdites Cours de renouveller tous les ans sa demeure. C'est toujours Place de l'Ecole, près le Pont-Neuf, à la Renommée.

AUTRE.

LA Veuve du Sieur Bunon, *Dentiste des Enfans de France*, donne avis qu'elle débite journellement chez elle, rue Sainte Avoye, au coin de la rue de Braque, chez M. Georget, son frere, Chirurgien, les remédes de feu son mari, dont elle a seule la composition, & qu'elle a toujours préparés elle-même.

Sçavoir : 1°. Un Elixir anti-scorbutique qui raffermir les dents, dissipe le gonflement & l'inflamation des gencives, les fortifie, les fait recroître, dissipe & prévient toutes les afflictions scor-

butiques, & appaise la douleur de dents.

2°. Une eau appellée souveraine, qui affermit aussi les dents, rétablit les gencives, en dissipe toutes tumeurs, chancres & boutons qui viennent aussi à la langue, à l'intérieur des lévres & des joues; en se rinçant la bouche de quelques gouttes dans de l'eau tous les jours, elle la rend fraiche & sans odeur, & en éloigne les corruptions, elle calme la douleur des dents.

3°. Un Opiate pour affermir & blanchir les dents, dissiper le sang épais & grossier des gencives, qui les rend tendres & molasses, & cause de l'odeur à la bouche.

4°. Une poudre de Corail pour blanchir les dents & les entretenir, elle empêche que le limon ne se forme en tartre & qu'il ne corrompe les gencives, & elle les conserve fermes & bonnes, de sorte qu'elle peut suffire pour les personnes qui ont soin de leurs dents sans qu'il soit nécessaire de les faire nettoyer. Les plus petites bouteilles d'Elixir sont d'une livre dix sols.

Les plus petites bouteilles d'eau souveraine sont d'une livre quatre sols, mais plus grandes que celles de l'Elixir.

Les pots d'Opiate les plus petits sont d'une livre dix sols.

Les boëtes de poudre de Corail sont d'une livre quatre sols.

On trouve aussi chez elle des racines préparées & des éponges fines.

La Veuve Bunon ose assurer que le Public sera aussi satisfait de la bonté desdits remedes, dont les Dames de France ont usé, qu'il l'étoit du vivant de son mari.

AUTRE.

EXCELLENTE POMMADE pour la guérison des hémoroïdes.

MAdemoiselle Collet débite une pommade de sa composition, qui soulage dans l'instant & guérit radicalement les hémoroïdes tant internes qu'externes. L'épreuve en a été faite par M. Morand, Chirurgien du Roi, lequel lui a expédié son certificat après que l'épreuve en a été faite à l'Hôtel Royal des Invalides, par ordre de feu Monsieur de Breteuil, Ministre d'Etat. M. Peirard, Maître Chirurgien & Accoucheur de la Reine, lui a délivré un pareil certificat, de même que plusieurs autres Chirurgiens de Paris & personnes de distinction, après en avoir fait l'épreuve eux-mêmes.

La maniere de s'en servir est très simple. Si les hémoroïdes sont externes, il faut que les personnes attaquées de ce mal qui voudront en faire usage, fassent un emplâtre de linge blanc de lessive, & mettent dessus ce linge de la Pommade de l'épaisseur d'un écus de trois livres, & de la largeur du mal, & l'appliquer dessus, & avoir soin de le renouveller trois ou quatre fois par jour, les trois ou quatre premiers jours, surtout le soir en se couchant & le matin en se levant. Si elles sont internes, il faut faire une tente de charpie de linge blanc de lessive, de la longueur & épaisseur d'un doigt, la bien induire de la pommade, & l'introduire dans le fondement, & la renouveller de même trois ou quatre fois par jour dans le commencement, surtout le soir en se couchant & le

matin en se levant. Quand le malade ira au bassin, il tâchera de les faire sortir & les frottera avec la pommade. Si l'on souhaite être guéri radicalement, il en faut mettre jusqu'à ce qu'il n'en paroisse plus du tout, pour peu qu'il en restât, elles pouroient revenir. Il y a des personnes qui sont guéries en très peu de tems, & d'autres qui sont plus longtems à guérir, c'est selon le tems qu'il y a qu'on les a. Les plus longues à guérir sont les internes; surtout quand on les a de longue main; mais néanmoins on en est guéri tout au plus tard dans deux mois, pourvu qu'on ait soin de s'en servir de la maniere que l'on vient d'expliquer. Cette pommade se garde autant de tems que l'on veut, & se peut transporter partout, pourvû qu'on ait soin de la garantir de la chaleur & du feu.

Les moindres pots sont de trois livres. Il y en a de six livres, & de tous les prix que l'on souhaitera.

Mademoiselle Collet demeure présentement rue Saint Martin, vis à-vis la rue Montmorency, à l'enseigne de la Ville de Poitiers, dans la porte cochere, au troisiéme sur le devant.

AUTRE.

LE Sieur Laty, Chirurgien expert pour la guérison des descentes, reçu à Saint Côme, fait entr'autres des bandages solides sans aucun ferrement, qui n'incommodent point ceux qui les portent, en sorte qu'ils peuvent travailler, & faire tout autre exercice sans se gêner. Il a de plus un emplâtre spécifique pour guérir radicalement ces maladies. L'usage de ce reméde n'est ni gênant ni embarassant, ni douloureux. L'expérience qu'il a faite de l'un & de l'autre dans les parfaites gué-

risons qu'il a operées, lui fait proposer son art avec d'autant plus de confiance, que ces sortes de maladies sont fort communes, & qu'elles ne deviennent incurables que parce qu'on les néglige dans leur commencement.

Il demeure rue des Noyers, sur le coin de la rue des Lavandieres, près la Place Maubert, à Paris.

On le trouve toute la matinée jusqu'à onze heures.

Son Tableau est sur sa porte.

AUTRE.

LE Sieur de Roche-Brune, maître en Chirurgie de la Ville de Mons, a inventé une pommade qui guérit radicalement & sans accidens tout genre d'hémoroïdes, les expériences réiterées qu'il a faites de ce reméde sur plusieurs sujets d'un âge très avancé, à l'Hôtel Royal des Invalides, par ordre de M. le premier Chirurgien du Roi, & sous les yeux des premiers Maîtres de l'Art, ne laissent rien à désirer pour l'utilité de ce reméde; la guérison parfaite de plusieurs personnes de nom, prouve de plus en plus l'efficace de ce spécifique.

L'Auteur convaincu de la bonté de son reméde, n'éxige aucun salaire des personnes sur les lieux qu'après une sûre guerison, il envoye son reméde aux malades de Province en lui marquant le tems, le genre, & l'état du mal, c'est au Médecin ou Chirurgien de la personne à faire ce récit. L'Auteur ne recevra point de lettres qui ne soient franches de port. Il demeure à Paris, rue du Petit-Pont, près le petit Châtelet, au Roi d'Agobert, il donne son reméde aux pauvres.

LETTRE

A l'Auteur du Mercure.

MOnsieur, il paroît depuis quelques mois un Livre qui a pour titre, *L'infortuné reconnoissant*, à la fin duquel on lit mon approbation, dattée du 12 Juin 1747. Il est vrai que j'approuvai alors ce petit Poëme, mais l'Auteur ayant jugé à propos dans la suite de le refondre, d'y faire des changemens & des augmentations, & même d'y joindre plusieurs petites piéces de vers détachées, le tout sans ma participation ; il est clair que je ne dois plus être regardé comme Approbateur de cet Ouvrage, tel qu'il est imprimé. Il me seroit aisé, par exemple, de prouver que le compte que l'Auteur rend de ses travaux Litteraires dans le troisiéme & dans le quatriéme chant de son Poëme, est postérieur au 12 Juin 1747, puisque la plupart des ouvrages dont il y est fait mention n'ont paru que depuis cette datte ; mais ce détail seroit superflu & fort indifferent au Public. Il me suffit de faire connoître que mon approbation doit être censée un non avenu, & qu'on auroit tort de me rendre garant de ce qu'on pourroit peut-être trouver à redire dans ce livre. C'est pour y parvenir, que je vous supplie, Monsieur, d'insérer cette lettre dans l'un des volumes du Mercure. J'attends cette grace de votre inclination à faire plaisir à tous les gens de Lettres.

Je suis, &c.

FOUCHER, Censeur Royal.

A Paris ce 17 Novembre 1751.

AVIS.

Pour le recouvrement des dettes appartenant au Mercure.

QUelques personnes qui sont en retard pour le payement du Mercure, ne doivent point imputer à défaut d'exactitude de notre part si elles cessent de le recevoir, mais uniquement à l'impossibilité où nous sommes de faire des avances trop considérables.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Mercure de France* du présent mois. A Paris, le premier Décembre 1751.

LAVIROTTE.

TABLE.

La Chanson notée doit regarder la page 158

De l'Imprimerie de J. BULLOT.